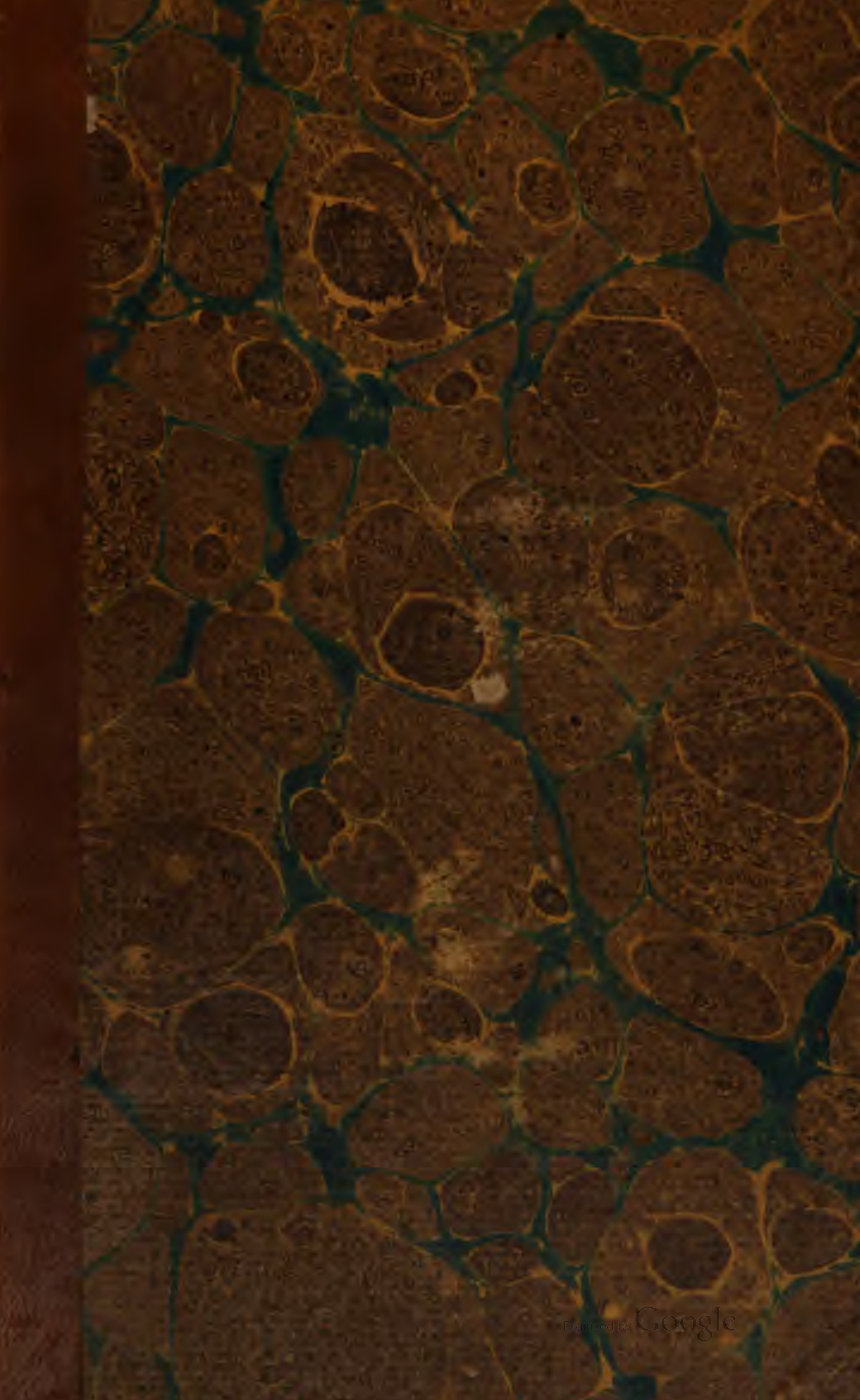




LES PARVENUS,

OU

LES AVENTURES

DE JULIEN DELMOURS,

ÉCRITES PAR LUI-MÊME.

LES PARVENUS,

OU

LES AVENTURES

DE JULIEN DELMOURS,

ÉCRITES PAR LUI-MÊME;

PAR Mme LA COMTESSE DE GENLIS.

Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point : c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres. Mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grâce et d'une manière qui plaise et qui instruise.

Caractères de la Bruyère.

La seule expérience est un guide pour moi :
Instruire est son devoir, et peindre est mon emploi.

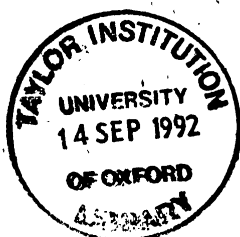
Poëme des Trois Règnes de Delille, *chant I.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez L'ÉDITEUR, rue Neuve-des-Petits-Champs, nº 26, près celle Sainte-Anne;
LADVOCAT, Libraire, Palais-Royal, galerie de bois, nº 197.

1819.



DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH.

AVIS DE L'ÉDITEUR.



POSSÉDANT depuis 1812 la propriété des Œuvres de madame la Comtesse DE GENLIS, et ayant depuis ce temps acquis les connoissances nécessaires en librairie, je me suis enfin décidé à faire moi-même imprimer les ouvrages classiques de cet auteur si éminemment pur par le style, les sentimens et la morale.

Le but de cet avertissement est de prévenir le public qu'à l'avenir ces ouvrages se trouveront chez moi à l'adresse indiquée ci-dessous (1), à l'exception de plusieurs réimpressions que j'ai vendues, dans l'année qui vient de s'écouler, à M. *Maradan*, pour un temps limité; ce temps passé, on retrouvera tous ces mêmes ouvrages chez moi. Parmi les réimpressions que je me suis réservées, je compte faire paroître incessamment la troisième édition de l'*Histoire de Henri-le-Grand*, ornée d'estampes; une nouvelle édition des *Bergères de Madian*, avec des estampes aussi, etc. Ces réimpressions seront promptement suivies du dernier roman que madame la Comtesse DE GENLIS se propose d'offrir au public, et que je possède depuis long-temps dans mon porte-feuille, *Pétrarque et Laure*. Ainsi j'aurois pu donner beaucoup plus tôt ce roman historique, dont le sujet est si poétique et si brillant; mais l'auteur a voulu terminer par cet ouvrage sa carrière littéraire.

C. BÄECKER.

(1) Rue Neuve-des-Petits-Champs, n.° 26, entre les rues Sainte-Anne et Chabannais.

PRÉFACE.

Le public, qui m'a toujours dédommagée des injustices que m'a fait éprouver l'esprit de parti, trouvera dans ce roman l'espèce de mérite qui lui a fait accueillir avec tant d'indulgence mes autres ouvrages : le naturel, la vérité d'observations et de peintures de mœurs, et la bonne foi d'*auteur*. Je n'ai jamais critiqué contre ma conscience, ni écrit une seule phrase contre mes sentimens ou mes opinions.

J'ai fait beaucoup d'études, enfermée dans un cabinet; j'en ai fait davantage encore, dès ma première jeunesse, à la cour, dans des châteaux, des palais, des chaumières, des villes de province, des couvens; dans un grand nombre de

voyages; dans mes relations avec des gens de lettres, des savans, des artistes et des personnes de toutes les classes, et au milieu des enfans chéris que j'ai élevés; car, pour bien connoître le cœur humain, il faut avoir pu étudier ses premiers mouvemens, et les germes des passions et des vertus.

Il n'est point d'état, depuis le plus élevé jusqu'au plus humble, que je n'aie étudié et que je ne connnoisse parfaitement. La fortune m'a comblée de toutes ses faveurs et m'a fait éprouver toutes ses disgrâces; j'ai goûté toutes les joies de l'ame; j'ai senti toutes les douleurs qui peuvent la déchirer! Enfin, j'ai beaucoup vécu; j'ai joui de la sécurité de l'ancien temps; j'ai vu l'élégance et l'urbanité de cette époque; j'ai vu les bouleversemens et les merveilles de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci, et j'ai recueilli, de tant d'événe-

mens, d'observations et d'expérience, d'immenses matériaux qui m'ont fourni le sujet de cet ouvrage, dont j'ai fait d'abord (il y a plusieurs années) un plan très-détaillé en trois volumes; mais depuis, effrayée de la longueur du travail, je l'ai réduit en deux, en supprimant beaucoup de choses, entre autres un épisode tout entier.

On trouvera dans ce livre les principes, les opinions, les sentimens que j'ai constamment montrés dans tous mes écrits, mais avec plus de développemens et souvent d'une manière plus frappante, parce que le sujet exigeoit de les rassembler dans un même cadre.

Sans avoir les talens de l'ingénieux auteur de Gil-Blas, j'ai voulu, comme lui, mettre en scène des personnages de tous les états, et offrir la critique de tout ce qui, dans les mœurs, me paroît répréhensible ou ridicule. D'ailleurs, comme

j'avois à peindre d'autres temps, d'autres mœurs, cet ouvrage n'a rien de commun avec le sien, à l'exception de la forme en chapitres, et de la narration faite par le héros du roman. Gil-Blas est *un roman à tiroir* qui présente une suite de scènes détachées, presque toutes charmantes par le naturel, la vérité, et souvent par la sagacité et la profondeur d'observation; mais cet ouvrage n'a point d'action principale et suivie : dans celui-ci, au contraire, j'ai mis une action que je ne crois pas sans intérêts par la nouveauté des situations, et parce qu'elle est formée surtout par les caractères des personnages; et cette action, à travers beaucoup d'incidens et de scènes épisodiques, marche, se développe et se dénoue. Je n'ai point fait faire de bassesses à mon héros roturier, car j'avoue que celles de Gil-Blas me paroissent à la fois une insulte calomnieuse faite à la classe bourgeoise et

une mauvaise conception dans un bon ouvrage. On peut, sans manquer à la vérité, supposer qu'il est possible de trouver un beau caractère dans quelque état que ce puisse être; et c'est celui-là qu'on doit choisir pour un premier rôle.

Je me suis plue à recueillir et à rassembler dans cet ouvrage une infinité de beaux traits, presque tous ignorés, qui prouvent que, dans le temps même de la terreur, tandis que *les lois dormoient* (1), la vertu veilloit encore; et, en parlant de la révolution, je n'en ai peint en général que le côté comique et ridicule, et j'aurois pu multiplier les tableaux de ce genre.

Cet ouvrage, sous des formes que j'ai tâché de varier et de rendre amusantes, offre aux jeunes gens de toutes les classes

(1) Expression d'un ancien.

des faits historiques, des tableaux frappans et des fictions dont le but principal est de leur faire sentir l'utilité de la vertu et de l'amour du travail. Ce n'est pas la première fois que j'écris pour des classes si long-temps oubliées par nos auteurs. Je suis le premier écrivain françois qui se soit occupé de l'éducation des classes inférieures de la société; un volume entier du *Théâtre d'éducation* (et dont la première édition parut en 1781) est consacré aux enfans des marchands et des artisans; et, à ce sujet, les *six corps* de marchands de Paris daignèrent m'envoyer une *députation* et une lettre de remercîmens au nom de ces six corps respectables, seul honneur que je me sois jamais vantée d'avoir reçu, parce qu'il n'en est point qui m'ait autant flattée. Enfin, j'ai fait paroître, en 1790, un discours sur l'*éducation du peuple*. Ainsi, mon zèle pour mes compatriotes de tous

les états, n'est point le fruit des nouvelles opinions; il a toujours été dans mon cœur.

FIN DE LA PRÉFACE.

LES PARVENUS,

OU

LES AVENTURES

DE JULIEN DELMOURS,

ÉCRITES PAR LUI-MÊME.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance et éducation de Julien Delmours.

L'IMPORTANCE des événemens publics depuis trente ans, en a donné plus ou moins aux contemporains des chefs qui ont opéré ces grands bouleversemens, dont l'histoire ressemblera parfaitement à un long mélodrame; en effet, ce drame politique, sans plan, sans *unité* d'action de principes, de temps, de lieu, sans vraisemblance, nous a

présenté les idées les plus bizarres, les inconséquences les plus révoltantes, et successivement des faits héroïques, des atrocités, des scènes burlesques et tragiques, des spectacles imposans, terribles, pompeux, et souvent ridicules ; des crimes et des bouffonneries, des meurtres, des proscrits, d'augustes victimes, des trônes renversés, des embrasemens, des batailles, et des fètes ; des tyrans, des scélérats, des héros, et des niais ; des acteurs emphatiques, déclamateurs sans talent, débitant dans un style de mauvais goût des lieux communs, ou des idées fausses ; enfin, tout ce qui constitue un véritable et superbe mélodrame. Tout Français qui, parvenu à l'âge de raison, s'est trouvé à l'ouverture de ce spectacle et au commencement de la pièce, a été forcé d'y jouer un rôle; ainsi, dans ce cas, dès qu'on sait passablement écrire, on peut se flatter de laisser des mémoires intéressans, si l'esprit de parti n'a rendu ni aveugle, ni vindicatif, ni calomniateur. Je suis curieux, observateur sincère et sensible; j'ai tout vu, tout examiné; né dans la classe plébéienne, je n'ai dans aucun temps rougi de mon origine, et je n'ai jamais eu contre *les*

nobles et les *courtisans* cette animosité, qui montre l'injustice, et qui décèle une secrète et basse envie. J'ai trouvé dans tous les états des vices, des vertus et des ridicules; j'ai mûrement réfléchi sur les faits, sur les mœurs, sur les caractères saillans de cette époque; et, narrateur fidèle, j'ai peint sans exagération et sans ménagement tout ce que j'ai vu de remarquable. C'est un mérite essentiel que tout historien pourroit avoir, mais qui manque jusqu'ici à tous les mémoires en si grand nombre que nous avons déjà sur la révolution. Il est des opinions des personnages et des partis que l'on veut à tout prix confondre et terrasser; il en est d'autres que l'on n'estime pas, mais que l'on craint et dont on désire le suffrage. Pour moi, je n'ambitionne que celui des amis de la vérité; leur approbation, je le sais, n'a pas d'éclat, mais elle ne coûte ni intrigues ni cabales, et elle est solide; elle assure la durée de tous les ouvrages qui retracent des faits historiques, et qui peignent les mœurs; c'est elle seule qui les fait passer à la postérité. Pour arriver là, sinon par les talens, du moins par le chemin si peu battu de la franchise et de la bonne foi,

je vais donc commencer ma singulière histoire, et, suivant l'usage des auteurs modernes, je remonterai jusqu'aux premières années de mon enfance (1).

Je suis fils d'un confiseur de la rue des Lombards, où je naquis en 1767. Après la boutique du *Fidèle Berger*, celle de mon père tenoit le premier rang dans cette rue si fameuse par ses dragées, et si brillante aux yeux des enfans, la veille et le jour de la nouvelle année.

Jamais enfance n'a été plus heureuse que la mienne; j'étois l'idole de mes parens, et l'on pense bien que je ne manquois ni de bonbons ni de confitures. Dès l'âge de cinq ou six ans, je montrai la vocation la plus décidée pour l'état de confiseur; comme je trouvois toujours quelques profits journaliers dans ce

(1) M. l'ex-sénateur Garat a fait un éloge de feu M. Bonnard; cet éloge, qui est imprimé, commence ainsi : *M. Bonnard eut trois nourrices!* Voilà un début qui tout de suite annonce de grandes destinées, car il n'est pas commun d'avoir eu *trois nourrices*. Pour moi, qui n'en ai eu qu'une, je passe légèrement sur cette époque de ma vie pour arriver à mon sevrage.

travail, je m'y livrois avec ardeur, et dès-lors je savois très-passablement praliner des amandes et préparer des pastilles. Mon père annonçoit que je serois un jour très-laborieux, et ma mère se flattoit que par la suite notre maison, dirigée par moi, surpasseroit en réputation celle du *Fidèle Berger*. Cette idée ravissoit ma mère, car la renommée de cette boutique si achalandée étoit pour elle une source inépuisable de chagrins.

Des cheveux blonds, naturellement bouclés, et un teint éclatant, me donnoient dans le quartier une telle réputation de beauté, qu'un de mes oncles, boucher dans la rue Saint-Martin, et frère de ma mère, eut l'idée de me proposer à ses confrères pour monter le fameux bœuf du mardi gras. J'avois alors sept ans; mais j'étois si petit pour mon âge, que je paroissois à peine en avoir cinq. On me mit un habit couvert de clinquant, on me couronna de roses, et l'on me posa sur le plus beau bœuf de France, que l'on avoit surchargé de guirlandes de fleurs, et dont on avoit doré les cornes. Suivi d'un nombreux cortége, je traversai fièrement les principales rues de Paris, au son des instrumens, et au

bruit plus flatteur des applaudissemens et des acclamations d'une multitude immense; et jamais triomphateur n'a paru en public avec plus d'orgueil et de joie. En passant dans la rue de Grenelle, je reconnus aux fenêtres d'un entresol les enfans de la marquise d'Inglar, qui venoient souvent dans notre boutique; leur mère étoit avec eux pour voir passer le bœuf gras. Elle fut si charmée de ma figure, que le lendemain elle fit prier mon père de m'envoyer chez elle, parce qu'elle vouloit me voir de près. La marquise d'Inglar étoit une grande dame attachée à la cour, et l'une de nos meilleures pratiques; et mon père pria l'espèce de poète qui faisoit les rébus, les charades et les devises de nos bonbons, de composer pour elle un joli *compliment* en vers, que j'appris par cœur, et que je débitai avec un grand succès. La marquise m'embrassa à plusieurs reprises; et, se tournant vers sa demoiselle de compagnie: Voilà, dit-elle, notre *amour* tout trouvé. Alors s'adressant à mon père qui m'avoit amené, elle lui conta que, voulant donner une fête, le premier de mai prochain, au marquis d'Inglar son mari, elle avoit jeté les yeux sur

moi pour m'y faire jouer un rôle d'amour. Cette proposition fut acceptée avec joie, et l'on convint que la marquise m'emmèneroit à la campagne dans les derniers jours d'avril.

La marquise d'Inglar, âgée alors de trente ans, étoit la femme de la cour la plus désœuvrée, et en même temps la plus vivement occupée des petits intérêts de société; elle avoit cette vivacité qui ressemble à l'esprit, car toute femme passe pour en avoir lorsqu'elle joint à des manières agréables l'air animé de l'étourderie et le goût de la dissipation. Dans le monde on prend facilement les discours inconsidérés pour des saillies, et la turbulence pour de l'imagination. La marquise ne voyoit guère dans la vie qu'un grand malheur, celui de s'ennuyer; et, comme elle n'avoit aucune ressource en elle-même, elle n'en cherchoit que dans le jeu, les spectacles et les amusemens les plus bruyans; dépourvue de toute espèce d'agrémens extérieurs, elle n'avoit aucune coquetterie; ses prétentions, fondées en partie sur une santé robuste et une grande fortune, étoient de se montrer infatigable dans les

parties de plaisir, et de bien faire les honneurs de l'une des plus brillantes maisons de Paris. Son cœur étoit aussi vide que sa tête; elle n'aimoit rien; cependant, tous les ans, sur la fin du mois d'avril, elle se passionnoit pour son mari, afin d'avoir le prétexte de donner, le premier de mai, une superbe fête et d'inviter un monde prodigieux. Son mari étoit un homme de quarante ans, d'un caractère plein de douceur, de bonhomie et de solidité, et dont les goûts étoient aussi sérieux que ceux de sa femme étoient frivoles. Ainsi que plusieurs grands seigneurs de ce temps (le marquis de l'Hôpital, le comte de Cailus, etc.), il cultivoit les sciences avec succès; il étoit antiquaire et bon mathématicien; il ne portoit dans la société que le désir de se délasser de ces graves occupations. Distrait et préoccupé, il sentoit peu l'agrément d'une conversation vive et légère; il partageoit rarement la gaieté des autres, mais il ne la réprimoit jamais. Recevant publiquement tous les ans de sa femme des déclarations d'amour, et de plus en plus passionnées, il s'en croyoit adoré, et par reconnoissance il avoit pour elle l'attachement le

plus sincère. Père de deux enfans charmans, rien ne manquoit à son bonheur. L'aîné de ses enfans, Eusèbe d'Inglar, que dans la maison on appeloit *Monsieur le vicomte*, avoit douze ans; il étoit d'une beauté remarquable, et il annonçoit déjà l'esprit et les excellentes qualités qui en ont fait depuis un jeune homme véritablement accompli. Sa sœur, mademoiselle Edélie, âgée de huit ans, étoit jolie; elle avoit le naturel et la vivacité de sa mère, mais avec beaucoup plus de grâces d'esprit et de sensibilité. Telle étoit la famille dans l'intérieur de laquelle je fus admis dès mon enfance. Mademoiselle de Versec, demoiselle de compagnie de la marquise, vint me chercher chez mes parens le 24 avril pour m'emmener à Etioles, maison de campagne du marquis, aux environs de Paris. Il y avoit déjà dans la famille tout ce tumulte qui précède les fêtes: on rencontroit dans les cours et dans les jardins une multitude d'ouvriers, les uns portant des décorations, les autres de grosses guirlandes de fleurs artificielles de papier, les autres des lampions, des lanternes de couleur, etc. Comme on devoit jouer la comédie, les ac-

teurs, tous parens et amis de la maison, faisoient, soir et matin, de longues répétitions; le salon étoit désert, toute société étoit rompue, et l'objet de cette agitation universelle vivoit dans l'abandon total d'une mystérieuse solitude et dans une espèce de confinement très-rigoureux, car les trois quarts de la maison et des jardins lui étoient interdits; dès qu'il vouloit avancer, des sentinelles vigilantes le forçoient de retourner sur ses pas et d'aller se réfugier dans son cabinet. On lui ménageoit d'agréables surprises, quoiqu'il fût certain d'avance que, le premier de mai, il verroit jouer un *prologue* à sa louange, ensuite un opéra comique; qu'en sortant de la salle de spectacle on le conduiroit dans les jardins illuminés, où seroit tiré un feu d'artifice, après lequel on iroit souper dans l'orangerie toute tapissée intérieurement de verdure et de fleurs; qu'au dessert on chanteroit des couplets dans lesquels il seroit proclamé le meilleur des pères et des époux et le plus chéri; qu'enfin ce grand jour seroit terminé par un bal champêtre dans l'orangerie, et par un *biribi* dans le salon. Le marquis savoit tout cela, et néanmoins il attendoit avec impa-

tience le jour de la fête, sinon pour jouir du plaisir de la surprise, du moins pour être quitte de l'ennui des préparatifs et pour reprendre la propriété de sa maison et de son jardin. On me fit répéter mon rôle d'amour; c'étoit un petit dialogue avec l'hymen joué par le jeune Eusèbe d'Inglar. Nous commencions par nous disputer; ensuite la sagesse, sous le costume de Minerve, et entourée des grâces, des jeux et des ris, venoit nous raccommoder, et nous finissions par nous embrasser très-cordialement, tandis que la déesse et les grâces nous enchaînoient l'un à l'autre avec des guirlandes de roses. Ces idées anacréontiques n'étoient pas toutes neuves, mais le tableau que nous formions étoit nouveau pour la plupart des spectateurs; peu d'entre eux avoient vu en réalité cette union charmante de l'hymen et de l'amour, de la sagesse et des grâces; aussi fûmes-nous applaudis à tout rompre; et, après la représentation, on nous prodigua les éloges, les caresses et les tartelettes. Le lendemain de cette brillante fête fut, comme cela arrive ordinairement, une languissante et triste journée; on étoit fatigué, on avoit besoin de

sommeil et de repos. Le jardin étoit jonché de fleurs fanées et de baguettes de fusées; les domestiques, harassés de lassitude, ne pouvoient suffire à rétablir dans la maison l'ordre et la propreté. Presque tous les enfans étoient plus ou moins malades d'indigestion et grondés sur leur intempérance par les précepteurs et les gouvernantes; ils se désoloient. Les plus affligés étoient nos acteurs, et surtout les ris et les jeux, cousins d'Eusèbe, qui pleuroient à chaudes larmes, parce qu'ils étoient condamnés, pour quarante-huit heures, à la diète la plus rigoureuse. Toutes les dames avoient les yeux battus, et, à l'exception de la marquise, se plaignoient de la migraine; on avoit de l'humeur; et, tandis que la marquise et le poète qui avoit fait le prologue et les couplets se félicitoient de leurs succès, on critiquoit tout bas cette fête somptueuse que l'on avoit tant applaudie la veille, et l'on se moquoit en secret de *l'amour conjugal* de la marquise. La fête avoit couté plus de douze mille francs; il faut convenir qu'une telle somme, mieux employée, auroit pu procurer un *lendemain* plus satisfaisant. J'ai eu le temps de faire toutes ces observations pen-

dant huit ou neuf ans que j'ai vu se renouveler ces fêtes dans lesquelles j'ai toujours joué des rôles. Il étoit convenu que je resterois à la campagne sept ou huit jours après la fête; mais Eusèbe prit tant d'amitié pour moi, qu'il sollicita et obtint de mon père une longue prolongation pendant laquelle je ne perdis pas mon temps; car Eusèbe entreprit de me donner des leçons de latin, d'histoire et de géographie, ce qu'il fit constamment à ses récréations. Avant de commencer à jouer, il me donnoit toujours soir et matin une petite leçon, en me recommandant d'étudier tout seul. L'abbé Desforges, son précepteur, fut si touché de mon application, qu'il seconda avec plaisir son élève dans les soins qu'il me prodiguoit, et je fis en six mois des progrès véritablement surprenans pour l'âge que j'avois alors. La marquise faisoit de longs et fréquens voyages à Paris et à Versailles: le marquis y alloit de temps en temps; mais M. l'abbé, son élève et moi, nous restions toujours à Etioles. Quant à mademoiselle Edélie, elle ne venoit chez ses parens que dans les occasions solennelles; en-

suite elle retournoit à l'abbaye de Panthemont, où elle étoit élevée.

Sur la fin d'octobre, nous quittâmes tous la campagne; je revis avec joie mes parens, notre boutique et nos dragées. Mon père fut émerveillé de ma science, qui me fit passer pour un prodige parmi tous les confiseurs de la rue des Lombards. M. l'abbé m'avoit donné un rudiment, un *Ragois* et une mappemonde, en m'exhortant à ne pas oublier ce que j'avois appris. Je le promis; et, fier de ma réputation naissante, je tins parole. Le bon abbé, qui m'avoit pris en affection, venoit tous les quinze jours me donner une bonne leçon, et j'allois presque tous les dimanches passer deux heures de la matinée avec Eusèbe, qui me faisoit aussi répéter au moins une demi-heure, car il mettoit à mes progrès beaucoup d'intérêt et d'amour-propre. Je payois les leçons de mon jeune maître avec de la pâte de guimauve, le seul bonbon que l'abbé m'eût permis de lui offrir. Eusèbe, de son côté, me donnoit de jolis joujoux quand il étoit content de moi.

Malgré le prix infini que mon père at-

tachoit à la protection de la marquise d'Inglar, il n'etoit pas sans inquiétude sur le goût précoce que j'annonçois pour le latin et pour l'histoire. Il prévoyoit que je *mangerois mon fonds*, et que j'abandonnerois la boutique et le métier, pour devenir un savant. Dans ce temps, les marchands ne croyoient pas encore que leurs enfans dussent se livrer à des études inutiles à leur état. Mon père confia ses craintes à l'abbé qui lui répondit que le jeune d'Inglar avoit montré un désir si vif de me communiquer les leçons qu'il recevoit, qu'on n'avoit pu le refuser, quoiqu'en effet cette idée eût paru aussi bizarre que bienfaisante; qu'on le laissoit continuer, parce que cette occupation redoubloit excessivement son émulation, mais qu'Eusèbe devant aller, l'année d'ensuite, passer dix-huit mois en Dauphiné, les leçons cesseroient naturellement. Cette explication tranquillisa mon père, d'autant plus que je montrois toujours le même zèle pour l'état auquel il me destinoit.

CHAPITRE II.

Suite du précédent.

Les deux derniers mois de cet hiver me parurent longs; j'attendois avec impatience le printemps, qui devoit ramener la fête du marquis d'Inglar. Ce moment si désiré arriva enfin; mademoiselle de Versec vint me prendre comme l'année précédente, et mon père consentit de bonne grâce à me laisser à Etioles tout l'été, parce qu'il étoit décidé que le marquis, qui avoit un commandement en Dauphiné, partiroit sans faute pour Grenoble dans les premiers jours de septembre.

La fête fut à peu de chose près la répétition de la première; mais je la trouvai mille fois plus charmante, parce que j'y jouai deux rôles, et que j'y fus excessivement applaudi, car j'avois fait au moins autant de progrès en vanité qu'en instruction. Un cousin germain

d'Eusèbe, et de son âge, passa six semaines avec nous. Joseph de Velmas (c'étoit son nom) ne manquoit pas d'esprit, et il avoit un bon cœur; mais son extrême étourderie et sa pétulance annonçoient dès-lors des passions vives et un avenir orageux; et malheureusement M. de Lorme, son gouverneur, n'avoit ni le mérite ni les principes de l'abbé Desforges. Cependant des manières insinuantes, une grande douceur, un esprit orné, du talent pour la poésie, rendoient M. de Lorme fort agréable dans la société. Il étoit aimé dans la famille, et particulièrement de la marquise, qui le regardoit comme un homme d'un génie prodigieux; c'étoit lui qui dirigeoit toutes ses fêtes et qui faisoit les prologues et les couplets de société. Il avoit une très-bonne qualité, celle d'aimer la paix, la tranquillité, et d'employer tout son esprit à maintenir l'union ou à la rétablir dans la famille, s'il remarquoit quelques nuages entre les personnes qui la composoient. Il étoit le confident de tout le monde, et il faisoit un digne usage de l'ascendant que lui donnoient l'estime et la déférence que l'on avoit généralement pour lui; il possédoit à un dégré supérieur l'art

heureux de dissiper les mécontentemens et de réconcilier les gens brouillés par des tracasseries et des malentendus; ce qui ne peut se faire qu'à force de petites *concessions* particulières qu'il savoit obtenir des deux côtés. Cet esprit souple et conciliateur est excellent dans les négociateurs et dans le commerce intime de la vie, mais il devient pernicieux lorsqu'il ne sait pas s'arrêter toutes les fois qu'il peut blesser les préceptes fondamentaux de la morale; il ne vaut rien dans un instituteur qui doit avoir et donner des principes absolus, et par conséquent inflexibles. M. de Lorme, avec de fort bonnes intentions, mais faute de réflexion et d'étendue d'esprit, corrompit son élève. En voulant l'instruire, il lui passa *un peu* d'inapplication, et le rendit indisciplinable. Pour tout *concilier*, il prétendit lui donner à la fois *un peu* de religion et *un peu* de philosophie; il gâta son esprit, son jugement et ses mœurs. Par la suite, lorsqu'il l'introduisit dans le monde, il lui permit *un peu* de jeu et un *attachement*, et son élève perdit, à son début dans le monde, deux ou trois cent mille francs, et se livra à tous les excès du libertinage. Le bon abbé

Desforges donna au jeune Eusèbe des principes fixes, invariables; il ne composa jamais avec lui sur la morale; il imprima dans son esprit et dans son cœur ces sublimes vérités qui ne préservent pas toujours, dans la première jeunesse, des séductions du monde, mais qui font du moins que l'on ne s'abuse point sur ses propres écarts, qu'on en gémit, et qu'on sait les réparer.

Je restai à Etioles jusqu'à la fin de septembre. Je n'eus pas le chagrin de faire de longs adieux à Eusèbe, car des affaires retardèrent le départ de son père pour Grenoble; le marquis passa encore tout l'hiver à Paris; et la marquise, pour donner sa fête, obtint qu'il ne partiroit qu'au printemps, vers le milieu du mois de mai. Ainsi, je jouai encore dans la fête pour la troisième fois. Mais, le surlendemain, une funeste nouvelle me força de retourner en hâte à Paris, comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Premier malheur de Julien.—Mort de son père.—Mariage en secondes noces de sa mère.—Persécution qu'il éprouve.—Changement dans sa situation.

Mon père se mouroit, frappé d'apoplexie à cinquante ans; il expira deux jours après mon retour à Paris. Ma douleur fut inexprimable, mais j'en contraignis les démonstrations dans la crainte d'augmenter celle de ma mère qui me parut extrême. Tous nos parens accoururent; les plus considérés dans notre famille étoient mes deux oncles; l'un, dont j'ai déjà parlé, boucher dans la rue St.-Martin; l'autre lapidaire bijoutier, frère de mon père. J'aimois beaucoup mieux ce dernier, parce que son état étoit plus honorable, et que sa boutique étoit éblouissante; mais je rougissois de celle du boucher qui, de son côté, me savoit fort mauvais gré de ma froideur pour

Jacquot Ledru, son fils unique, mon cousin-germain, qui étoit certainement le plus grossier et le plus sot garçon de treize ans que j'eusse jamais vu. Le départ du jeune Eusèbe pour le Dauphiné mit le comble à mes chagrins; il m'avoit promis de m'écrire, et il me tint parole.

Ma mère, sur la fin de son deuil, c'est-à-dire au bout d'un an, parloit encore de temps en temps de sa douleur; et enfin, trois mois après qu'elle eut quitté le deuil, elle eut avec moi un long entretien, dans lequel, en faisant l'éloge de *ma raison et de mon esprit, au-desus de mon âge*, elle me déclara que, pour l'intérêt de notre commerce, et par conséquent pour le mien, elle étoit forcée de se remarier, et qu'elle épouseroit Simon Landry, notre premier garçon de boutique, jeune homme de vingt-huit ans, d'une très-jolie figure. Elle ajouta qu'elle faisoit un grand sacrifice en formant une telle union à quarante ans, mais que sa tendresse pour moi l'emportoit à cet égard sur toutes ses répugnances, parce que Simon, qui me chérissoit et qui avoit une intelligence supérieure, me tiendroit lieu de père, et qu'il pouvoit seul

faire aller notre négoce. Je fus très-attendri en voyant ma mère *s'immoler* ainsi pour moi, et d'ailleurs charmé de son choix, car Simon étoit un si excellent garçon, si complaisant, qui jouoit avec moi de si bon cœur, et qui m'avoit donné tant de dragées, surtout depuis la mort de mon père! j'allai l'embrasser, les larmes aux yeux, et de son côté il m'accabla de caresses.

La noce se fit sans éclat et sans invitations; ma mère savoit bien que ce mariage scandaliseroit étrangement sa famille; pour moi, je le trouvai aussi convenable que touchant; car, le matin de ce grand jour, ma mère me donna un bel habit neuf et des confitures à discrétion; j'avois dix ans et demi.

Je ne gardai pas long-temps l'opinion que j'avois de la douceur et de la bonté de mon beau-père. Dès les premiers jours de son mariage, il changea tout-à-fait avec moi de ton et de manières. Bientôt il me traita avec une excessive rudesse; au bout de sept ou huit mois, il renvoya notre garçon de boutique, disant que j'étois assez intelligent pour le remplacer; seulement il prit une fille de boutique de vingt ans, assez jolie, sous prétexte

qu'elle écrivoit et qu'elle comptoit bien. Cette fille déplut à ma mère qui la trouva *trop pimpante ;* mais mademoiselle Lise (c'étoit son nom) ne rabattit rien de son élégance ; elle n'avoit pas, comme les filles de boutique d'aujourd'hui, des robes blanches brodées, des peignes et des colliers de corail ; mais elle dédaignoit les tabliers de toile à carreaux, elle n'en portoit que de taffetas noir ou vert, et les dimanches elle avoit des *coques* de rubans et des *barbes* retroussées sur son bonnet rond garni de *mignonnette*, et un mantelet bordé de dentelle noire. Une énorme touffe de cheveux frisés, tapés et poudrés à blanc, s'avançoit avec grâce sur son front, entre les deux papillons de son bonnet ; et un chignon *tombant*, couvrant son cou par derrière, complétoit la coquetterie de sa parure. Un costume aussi distingué anima contre elle toutes les prudes du quartier ; ma mère même, qui n'étoit pas mieux mise, finit par éclater. Lise répondit des impertinences ; ma mère voulut la renvoyer ; mais mon beau-père s'y opposa formellement ; l'insolente Lise resta, le voisinage fut indigné, et la paix de notre ménage perdue sans retour.

Les mauvais traitemens que me faisoit éprouver mon beau-père devinrent si intolérables, que ma mère songea sérieusement à me tirer de ses mains. Mon oncle Bénigne Delmours, le bijoutier, m'avoit toujours tendrement aimé ; il n'avoit jamais voulu se marier, il étoit riche et considéré dans son état; ma mère espéra qu'il consentiroit facilement à se charger de moi. Son attente ne fut point trompée. Mon oncle, instruit par elle de notre déplorable situation, répondit dignement à sa confiance, en venant me chercher. Je pleurai amèrement en me séparant de ma mère: Hélas! mon enfant, me dit-elle en versant un torrent de larmes, tu n'as plus de toit paternel!.... tristes paroles qui peignent tout le malheur que les secondes noces répandent en général sur l'existence des enfans d'un premier lit, surtout parmi les marchands, où les enfans ne sont plus alors que des domestiques sans gages et communément maltraités par un beau-père ou une belle-mère.

Mon oncle étoit le meilleur des hommes; également industrieux, laborieux, rempli de bon sens et de probité. Il n'avoit que deux défauts; il étoit beaucoup trop sen-

sible aux cajoleries des grands seigneurs, et il se croyoit une finesse et une pénétration que malheureusement il n'avoit pas. Cette dernière prétention augmentoit en lui chaque année, car elle venoit beaucoup moins de sa vanité que de l'idée qu'il s'étoit formée de l'expérience et de la haute sagesse qu'on doit naturellement avoir quand on a passé cinquante ans. Mon père et lui naquirent dans un temps où la religion étoit la base de toute bonne éducation, temps où, sans parler *d'égalité*, la classe de la bourgeoisie étoit d'un aveu unamime, si respectable, et de fait si considérée, parce que, même dans les grandes villes, cette classe étoit recommandable par ses habitudes, son genre de vie et la pureté de ses mœurs. J'avois déjà reçu d'excellens principes de mon père, c'étoient ceux de mon oncle qui se fit un devoir de me les conserver. Il eut avec moi une longue conversation le lendemain de mon arrivée chez lui. Mon enfant, me dit-il, tu auras un jour après moi assez de bien pour te passer de travailler, cependant je ne souffrirai pas que cette idée te rende un fainéant. Je pourrois moi-même me retirer du commerce et

vivre fort à mon aise ; mais je fais exister une multitude d'ouvriers, je m'occupe, et l'oisiveté m'ennuieroit. Je veux que tu travailles aussi, et que tu prennes ma profession ; je t'enseignerai moi-même le dessin d'ornement et tout ce qui est nécessaire à notre état : en même temps, ajouta-t-il en souriant, je ne prétends pas que tu perdes ton talent de confiseur, je l'entretiendrai en te faisant faire tous les ans à tes récréations notre provision de confitures et de sucreries, car il y a de la sottise à perdre et à oublier entièrement ce qu'on a pris la peine d'apprendre. D'ailleurs, toute industrie est bonne et ne sera jamais tout-à-fait inutile dans le cours de la vie, et même de quelque état qu'on soit, à plus forte raison pour nous autres bourgeois. Alors mon oncle me conta qu'il devoit sa fortune au goût qui l'avoit porté, dès son enfance, à saisir toutes les occasions d'apprendre quelque chose de nouveau. Son père l'avoit mis en apprentissage chez un riche tapissier de la rue Saint-Honoré ; cet homme étoit très vieux, veuf, riche et sans enfans ; sa maison étoit située entre un horloger et un doreur. Mon oncle profita de ce voisinage : en raccommodant

pour rien, dans ses momens de loisir, quelques veux meubles de ces deux hommes, il apprit à monter et démonter une montre et des pendules, à les nétoyer, les régler, et à dorer parfaitement sur bois. Son maître avoit une maison de campagne; au bout d'un an, mon oncle fut en état d'entretenir les pendules, les montres, et même de raccommoder les serrures et de dorer tous les cadres d'estampes et de tableaux. Cette industrie fut si agréable au vieux tapissier, qu'il prit pour mon oncle la plus vive affection, et qu'à sa mort il lui laissa un legs de quarante mille francs. Ce récit me frappa beaucoup, et j'en profitai sur-le-champ, en priant mon oncle de me donner un répétiteur de latin et d'histoire, parce que je ne voulois pas oublier tout-à-fait ce qu'Eusèbe et le bon abbé Desforges m'avoient enseigné en deux ans, et que j'avois été forcé de négliger depuis leur absence et le mariage de ma mère. Mon oncle me donna sur-le-champ un fort bon maître, c'étoit un ecclésiastique attaché à la paroisse, qui, de plus, se chargea de me préparer à faire ma première communion. Mon oncle m'envoyoit tous les dimanches chez ma mère,

et j'y portois tous les sentimens d'un bon fils; car, outre les commandemens de Dieu, on me faisoit lire tous les jours les Saintes Écritures, où je trouvois les plus sublimes exhortations sur la piété filiale, et entre autres ces paroles de l'Ecclésiastique : *Combien est maudit de Dieu, celui qui aigrit l'esprit de sa mère !*.... C'étoit encore alors (surtout dans la bourgeoisie) un jour mémorable dans les familles que celui où l'un de ses enfans faisoit sa première communion. Cette auguste et touchante cérémonie, qui introduit la jeunesse dans la grande *communauté* sociale, surpasse autant, par la solennité et la morale, le *revêtement* de la robe prétexte des anciens Romains, que le christianisme est au-dessus du paganisme. Quelle manière sublime de sortir un jeune homme de l'enfance, que de lui dire : Si vous vous rendez digne de vous unir intimement à la divinité par la connoissance et la pratique fervente et perfectionnée de toutes les vertus qu'elle prescrit, vous ne serez plus regardé comme un enfant ; on ne devient un homme que par la piété, l'amour filial, l'humanité, la bonté compatissante, indulgente et généreuse, le pardon des injures, l'équité, la sobriété, le

goût du travail, l'empire sur soi-même! Le catéchisme dit tout cela. Quel céleste, quel divin langage! et quelle profonde impression ne doit-il pas faire! Quelle influence ne doit-il pas avoir sur le cours entier de la vie, lorsqu'on croit qu'en offrant à Dieu un cœur pur, plein d'amour et de foi, il daignera habiter en nous pour nous revêtir de force, de courage et de persévérance!

Cependant le temps s'écouloit très-utilement pour moi; nourri de bons principes, de bonnes lectures, travaillant sans relâche, toujours occupé, toujours bien traité, je n'avois pas un seul moment d'ennui. Mon digne oncle me préparoit pour l'avenir d'honorables ressources, qui par la suite me furent bien utiles. Dix mois après son mariage, ma mère accoucha d'une fille dont la marquise d'Inglar fut marraine, et qu'elle nomma *Casilde;* ce n'étoit point un nom de roman, c'étoit celui d'une sainte fille d'un roi maure. Ma mère n'auroit pas souffert que son enfant portât un nom de fantaisie. Cet événement ne rendit pas mon beau-père meilleur mari. Ma pauvre mère étoit fort malheureuse

par ses folles dépenses, sa brutalité et son libertinage. Tel est à peu près le sort de toutes les femmes de quarante ans qui épousent des jeunes gens.

CHAPITRE IV.

Retour du marquis d'Inglar et d'Eusèbe. — Joie de Julien. — Nouvelle fête d'Étioles. — Vanité de Julien réprimée. — Portrait de mademoiselle de Versec. — Introduction chez l'oncle de Julien d'une personne qui jouera un grand rôle dans cette histoire.

Je n'allois chez la marquise d'Inglar qu'au jour de l'an; elle me recevoit avec beaucoup de bonté, car les nobles que rien alors n'avoit aigris, étoient d'une extrême affabilité et infiniment plus polis que les financiers. La marquise me parloit d'Eusèbe avec grâce, sans jamais me faire sentir la distance qui étoit entre nous. J'appris, non sans un vif chagrin, que le séjour d'Eusèbe en Dauphiné seroit beaucoup plus long qu'on ne l'avoit annoncé. Le marquis fit deux petits voyages à Paris, dans l'un desquels il ne put esquiver une petite fête; mais Eusèbe et son précepteur restèrent à

Grenoble, et ne revinrent avec le marquis qu'au bout de trois ans; j'en avois treize à cette époque. Eusèbe, qui étoit dans sa dix-septième année, me montra cette amitié si tendre qui ne s'est jamais démentie, et dont il m'a donné, durant le cours de notre vie, tant de preuves généreuses. Je m'empressai de le rendre juge, ainsi que l'abbé, de mes progrès dans le latin, l'histoire et la géographie; et j'ajoutai, ce qui étoit vrai, qu'en outre je dessinois assez bien l'ornement, et que j'étois passablement avancé dans l'art de la bijouterie; et je lui offris un petit cachet de mon ouvrage. Il m'encouragea par ses caresses et ses éloges, et l'abbé m'adressa ces paroles remarquables: Continuez, mon cher Julien, soyez toujours, dans toutes les situations, actif et laborieux; c'est avec raison qu'on a dit que l'oisiveté est la mère de tous les vices; car, lorsqu'elle ne les a pas encore produits, elle les couve. Ce mot me frappa; il a le mérite de déshonorer complétement la paresse, et je l'ai répété plusieurs fois depuis à de jeunes désœuvrés qui se vantoient de n'être encore tombés dans aucun excès. L'innocence dans une habituelle oisiveté est tou-

jours si fragile! Les seuls gages réels de la solidité de la vertu sont dans la religion et le travail.

On pense bien qu'après une si longue absence, le retour du marquis et de son fils fut dignement célébré, et que la marquise ne laissa pas échapper une si belle occasion de donner une superbe fête. Le jeune Velmas (que l'on appeloit le comte Joseph) vint avec son gouverneur, M. Delorme. Je ne l'avois pas vu depuis que j'étois chez mon oncle, lorsqu'il parut dans le salon, où l'on m'admettoit toujours en ma qualité *d'acteur* et de protégé favori d'Eusèbe. Je courus à lui, de premier mouvement, pour l'embrasser cavalièrement, comme un ancien camarade d'enfance. Manières déplacées avec le fils d'un duc et pair, et que je n'avois jamais avec Eusèbe, malgré notre intimité, parce qu'il m'inspiroit naturellement ce respect d'estime et de reconnoissance auquel on ne manque jamais quand on est bien né. Le comte Joseph, parvenu à l'âge de dix-sept ans, me trouva beaucoup trop grandi pour me permettre une telle familiarité. Il évita mon accolade en se reculant doucement de

côté, et je tombai sur mademoiselle de Versec qui se trouvoit derrière lui, et qui, malgré sa bonté pour moi, me reçut fort mal, parce que je chiffonnai son ajustement, dont le *bouffant* et la régularité lui coûtoient au moins, dans les jours de parure, une bonne heure et demie de son temps. Tout le monde se mit à rire, ce qui ne me fâcha point; le comte se contenta de sourire, et me blessa jusqu'au fond de l'ame; j'ai eu depuis l'occasion d'observer, dans plusieurs circonstances, cet insultant sourire qui exprimoit à la fois le dédain, l'ironie, la moquerie, la malveillance, et dont les fats de la cour s'étoient alors réservé l'usage exclusif; privilége qu'ils partagent aujourd'hui avec les parvenus impertinens, depuis que l'homme a recouvré *la dignité de son être*.

Fort déconcerté de cet accueil, je me promis bien de ne pas m'exposer par la suite à de semblables leçons qu'on ne s'attire jamais avec un peu de tact et beaucoup de réserve. Je restai six semaines à la campagne; Eusèbe me fit monter à cheval tous les jours, et chaque matin l'abbé nous faisoit une lecture de deux heures. Mademoiselle de Versec

m'apprit à lire la musique; et, comme j'avois une jolie voix, elle me donna quelques leçons de chant. Le motif secret de tous ces soins me dispense de la reconnoissance, car on verra bientôt qu'ils étoient fort intéressés. Mademoiselle de Versec auroit joué agréablement du piano sans son goût exclusif pour les grandes sonates de l'exécution la plus difficile; mais elle manquoit de doigts et de vitesse, et elle barbouilloit. Elle avoit aussi la malheureuse prétention de chanter, et toujours le *cantabile*, avec une voix aigre et dure. On ne sait pas assez combien, en musique, une trop grande ambition est fâcheuse; il ne s'agit pas seulement, dans cet art, de *pouvoir faire*, il faut faire avec perfection; et tel qui pourroit plaire, déplaît à tout le monde, parce qu'il veut étonner.

Mademoiselle de Versec, fille d'un petit gentilhomme très-pauvre de la province de Bourgogne, et orpheline dès le berceau, avoit été élevée par la feue marquise d'Inglar, mère du marquis d'Inglar, qui avoit toujours vécu en province. A la mort de cette dame, le marquis l'avoit donnée pour demoiselle de compagnie à sa femme. Made-

moiselle de Versec avoit découvert, dans sa généalogie, que jadis une *Versec*, sous le règne de François Ier., avoit épousé un *Inglar;* elle faisoit de cette alliance une parenté, et elle disoit à ses amis qu'elle étoit nièce ou cousine du marquis d'Inglar, car elle varioit un peu à cet égard.

Mademoiselle de Versec étoit une personne de quarante ans, que, sur la foi de la vieille marquise d'Inglar, on avoit jadis citée à Autun comme le modèle de la politesse la plus recherchée et de la bonté la plus parfaite. On remarquoit néanmoins qu'elle critiquoit sans cesse tout ce qui se faisoit. Apprenoit-elle qu'un homme eût fait l'acquisition d'une terre ou d'une charge, elle trouvoit que la charge ne convenoit ni à ses goûts ni à ses talens, et que le prix de la terre étoit au-dessus de ses moyens. Parloit-on d'un mariage prêt à se conclure, elle assuroit que les futurs époux auroient pu mieux choisir pour leur bonheur. Il sembloit qu'elle eût seule au monde le secret des véritables intérêts et des sentimens intimes de tous les gens de la société, et qu'elle connût beaucoup mieux qu'eux-mêmes leurs affections. Ce

contrôle éternel n'avoit ni le ton ni l'aigreur de la franche médisance ; il s'exprimoit avec tristesse et sans fiel. Mademoiselle de Versec ne disoit jamais de mal des individus qu'avec les expressions de la plus douce indulgence, et elle faisoit souvent (avec quelques restrictions) l'éloge des absens. Elle ne blâmoit même pas les actions, mais elle en *craignoit* les suites et les conséquences ; elle s'en *inquiétoit*. C'étoit par *bonté d'ame* qu'elle s'informoit de tout ce qui se passoit dans les familles, et qu'elle désapprouvoit toutes les résolutions et tous les partis qu'on y prenoit. Elle étoit enfin une *frondeuse sentimentale ;* caractère singulier, qui n'appartient qu'à notre siècle, et qui, déguisant l'envie, la méchanceté, autorise, en mille occasions, à condamner ouvertement ses amis mêmes, parce que c'est le *chagrin* touchant qu'on éprouve qui fait parler, et que la sensibilité excuse tout.

Quant à l'esprit de mademoiselle de Versec, il étoit peu cultivé ; elle avoit lu quelques romans, et en *livres instructifs ;* elle citoit, entre autres, *l'Histoire des Vampires* de Dom Calmet; l'ouvrage intitulé de *l'Imposture des*

diables, et *le comte de Gabalis*, car elle aimoit beaucoup le merveilleux; aussi croyoit-elle aux songes, à l'astrologie judiciaire, et surtout aux présages et aux pressentimens. Mon oncle avoit été invité aux fêtes qui durèrent trois jours; il étoit arrivé à Etioles dans un bon cabriolet, attelé d'un beau cheval à lui; ce qui lui avoit donné beaucoup de considération aux yeux de mademoiselle de Versec, qui d'ailleurs avoit admiré la richesse de ses bijoux, car mon oncle en portoit beaucoup dans les jours de cérémonie; c'étoit, disoit-il, plutôt une *enseigne* de son état qu'une vanité. Pendant les deux jours pleins que mon oncle passa à Etioles, mademoiselle de Versec ne parut occupée que de lui, ce qui fut très-agréable à mon oncle qui étoit un peu embarrassé au milieu de cette grande société inconnue; mademoiselle de Versec se plaçoit à côté de lui aux spectacles, m'applaudissoit avec transport dès que je paroissois; nommoit à mon oncle les autres acteurs et les principaux spectateurs; se vantoit de sa naissance, de ses talens, et de son crédit dans la maison; promettoit à mon oncle de brillantes pratiques, entre autres celle du comte

Joseph qui devoit épouser dans un an la jeune Edélie, fille du marquis d'Inglar. Enfin, aux repas, elle arrangeoit une *petite table* pour mon oncle et pour moi; elle y faisoit mettre le bon abbé et s'y plaçoit pour nous en faire les honneurs, après avoir pris les précautions nécessaires pour qu'elle fût mieux servie que toutes les autres. Mon oncle, sensiblement touché de tant de bontés, ne savoit comment exprimer sa reconnoissance; et il me répétoit sans cesse, et du fond de l'ame, que mademoiselle de Versec étoit une fille du plus grand mérite. Il n'osoit pas l'inviter à venir chez lui quand elle retourneroit à Paris; elle le combla de joie, en lui disant d'elle-même qu'elle trouveroit un grand *plaisir à cultiver une connoissance si agréable.*

Voici quels étoient les projets et le plan de mademoiselle de Versec: elle avoit eu dans sa jeunesse une grande vocation pour le mariage, elle avoit toujours été laide; mais comme toute femme, à moins d'être un monstre, s'abuse sur sa figure, elle se croyoit une tournure de nymphe, parce qu'étant d'une maigreur remarquable et se serrant à l'excès dans un corps baleiné, le *bas de sa*

longue taille étoit extrêmement mince, et il faut avouer que c'étoit alors une grande beauté. Quant à son visage, elle voyoit bien que ses traits étoient irréguliers, mais elle croyoit avoir la physionomie la plus expressive et la plus piquante ; elle pensoit aussi qu'elle possédoit au suprême degré le charme des manières :

« *Et la grâce plus belle encor que la beauté.* »

Mais tout-à-coup, à trente-cinq ans, son visage se couvrit de boutons, et elle devint horriblement couperosée; toutes les illusions de la coquetterie s'évanouissent chez les femmes avec cette disgrâce, quand il est prouvé qu'elle est sans remède. Ainsi, après avoir épuisé toutes les pommades pour le teint et toutes les ressources du régime le plus rafraîchissant, mademoiselle de Versec prit le parti de renoncer au mariage. Elle étoit depuis quatre ans dans cette sage disposition, par conséquent elle avoit quarante ans ; mais elle crut voir, dans les yeux de mon oncle, des symptômes d'amour qui ébranlèrent à la fois ses résolutions et sa fierté. Mon oncle étoit roturier,

et qui pis est marchand : cependant il avoit quatre cent mille francs de bien ; s'il aimoit, on pouvoit facilement l'engager, en faveur d'une si belle alliance, à quitter le commerce; ainsi raisonnoit mademoiselle de Versec qui, ne possédant au monde qu'une rente viagère de quinze cents francs, se sentoit assez de force d'esprit pour sacrifier dans cette occasion l'orgueil de la naissance.

Par un hasard qui frappa beaucoup mademoiselle de Versec, pour qui tout étoit présage, la marquise revint à Paris le 2 novembre, veille de la fête de mon oncle, dont le patron étoit *S. Bénigne;* nom peu romanesque pour un amant, mais qui convient assez à un mari. Mademoiselle de Versec avoit l'habitude de demander à tous les gens de sa connoissance quels étoient leurs noms de baptême; elle n'avoit pas manqué de faire cette question à mon oncle; elle entendit prononcer le nom de Bénigne avec une sorte de saisissement, et elle s'écria que rien n'étoit plus extraordinaire, St. Bénigne étant le patron de Dijon, ville dans laquelle elle étoit née ! Ainsi, lorsque la marquise annonça qu'elle retourneroit à Paris le 2 de novembre, un con-

cours si merveilleux de circonstances *extraordinaires* fit penser à mademoiselle de Versec que le ciel se déclaroit ouvertement en faveur de l'union qu'elle vouloit former. Elle se hâta d'envoyer à mon oncle un énorme bouquet d'immortelles. Mon oncle ne fit aucune attention au choix médité de la fleur, mais il fut extrêmement sensible à un souvenir aussi obligeant. Mademoiselle de Versec vint le voir plusieurs fois; mon oncle, enhardi par tant de bienveillance, prit la liberté de la prier à dîner. Il invita pour le jour désigné le bon abbé Desforges et les personnes les plus considérables de sa connoissance, entre autres un riche négociant, son ami intime, sa femme, et mademoiselle Sophie leur fille, très-jolie personne de vingt-cinq ans, et un jeune employé dans les fermes, son prétendu, qu'elle devoit épouser dans quinze jours. Mon oncle avoit une bonne cuisinière, du vin parfait dans sa cave; le dîner fut excellent, et servi de fort bon air en vaisselle plate; il y eut au dessert une *croquante* de nougat et une abondance de confitures sèches envoyées par ma mère, et en outre des glaces du café de Foy; enfin rien n'y manqua.

Comme on ne s'occupoit pas encore de politique, le repas fut animé par une gaieté cordiale et franche; on porta des santés aux dames et à ses amis, on causa, on rit, on s'amusa. Mon oncle avoit eu la galanterie d'acheter un petit piano anglais qu'on trouva dans le salon; mademoiselle de Versec, sans se faire prier, se mit au piano avec un air conquérant, et pendant un quart d'heure *joua de tête*, en levant de temps en temps les yeux vers le ciel comme pour y chercher d'heureuses inspirations; c'est-à-dire, qu'elle répéta une longue suite d'accords et de passages qu'elle savoit par cœur, et que je lui avois entendu faire mille fois. Tout le monde, en désirant, au fond de l'ame, la fin de cet insipide prélude, en loua néanmoins les ingénieuses combinaisons. Après ce savant début, il fallut dévorer l'ennui de deux sonates de Clementi (chacune composée de trois morceaux: l'adagio, le presto, et le rondeau), de deux *chaconnes* et d'une ouverture arrangée pour le piano, le tout écorché d'une manière pitoyable; car mademoiselle de Versec voulant se surpasser en brillante exécution, ne se surpassa qu'en barbouillage. Enfin elle arriva

au *cantabile ;* après avoir toussé et s'être plaint d'un enrouement obstiné, elle commença d'un ton lamentable par ce bel air de Tom Jones :

« Amour, quelle est donc ta puissance ! »

Ensuite jetant à la dérobée quelques regards passionnés sur mon oncle, elle chanta ce rondeau si connu alors :

« Mon cœur soupire
Pour le berger le plus charmant ;
Je l'aime et je n'ose le dire.....
Amour, qui causes mon tourment,
Fais-lui sentir ce qu'il m'inspire ;
Dis-lui que pour lui seulement
Mon cœur soupire. »

Mon oncle qui ne se doutoit pas qu'il fût *le plus charmant berger*, ne comprit pas du tout l'application sentimentale, mais il fut émerveillé de l'expression de la chanteuse, qui, en finissant, étoit tellement *émue*, qu'elle déclara qu'elle n'étoit plus en état de chanter. Alors mademoiselle Sophie, cédant aux instances de mon oncle, chanta à son tour, mais avec une voix fraîche, pure, et tout le

charme d'une des meilleures écolières de Richer. Mademoiselle de Versec en prit une humeur qui n'alla cependant pas jusqu'à la jalousie; elle ne pouvoit craindre de rivalité, le mariage de cette jeune personne étant publiquement arrêté.

Après la musique, tout le monde s'en alla successivement, à l'exception de mademoiselle de Versec qui se trouva seule avec mon oncle, car j'étois rentré dans ma chambre pour m'y occuper comme à mon ordinaire; mais ma chambre au-dessus du salon avoit une cheminée qui correspondoit à celle du salon, et par laquelle j'entendois parfaitement tout ce qui se disoit au coin du feu au-dessous de moi. Quoique je ne fusse que dans ma quinzième année, j'avois assez vu le monde et assez profité de mes études, de mes lectures, des leçons et des entretiens de l'abbé et d'Eusèbe, pour avoir beaucoup plus de tact et d'ouverture d'esprit que n'en a communément un garçon de boutique; ainsi j'avois entrevu confusément les desseins de mademoiselle de Versec sur mon oncle, et je lui en savois très-mauvais gré; car, pour mon intérêt particulier, je désirois extrêmement

que mon oncle ne se mariât jamais, et je pouvois raisonnablement l'espérer, mon oncle ayant cinquante-deux ans, et la plus vive affection pour moi. Plusieurs discours d'Eusèbe et le peu d'instruction que je devois à son amitié avoient fait naître en moi une ambition et une vanité fort au-dessus de mon état et de mon âge. J'avois déjà formé dans ma petite tête une infinité de projets: j'étois fort décidé à ne pas rester bijoutier; je me disois que si mon oncle, sans me rien donner, vouloit seulement m'assurer, en bonne forme, sa fortune après lui, je pourrois fort bien épouser une riche fille de finance et devenir fermier général; et je faisois mille châteaux-en-Espagne sur l'emploi de ma future fortune, qui me paroissoit infaillible, pourvu que mon oncle ne se mariât pas. Ainsi le projet de mariage de mademoiselle de Versec, sans me causer une véritable inquiétude, me déplaisoit infiniment. D'ailleurs, après ce que j'avois éprouvé de mon beau-père, ses cajoleries ne me séduisoient d'aucune manière. On voyoit clairement que mon oncle n'avoit pas le moindre soupçon de ses projets; et je compris fort bien que je ferois une mal-

adresse de l'éclairer à cet égard, surtout avec l'intention de la déjouer autant qu'il me seroit possible. Je me décidai donc à découvrir le mystère de ces singulières amours; je savois très-bien qu'il est fort malhonnête d'écouter aux portes, mais je me disois qu'il n'y a rien de condamnable à s'asseoir auprès du feu en hiver, et qu'en tisonnant on ne peut pas se boucher les oreilles. J'entendis tout-à-coup distinctement que tout le monde étoit parti, et que mon oncle, se trouvant tête à tête avec mademoiselle de Versec, s'approchoit de la cheminée et s'établissoit au coin du feu; alors, dominé par la curiosité, je prêtai une oreille attentive, et je ne perdis pas un mot de leur entretien.

Mademoiselle de Versec commença par dire à mon oncle qu'elle s'étonnoit qu'étant aussi *aimable* et aussi *sensible*, il n'eût pas la tentation de se marier; mon oncle répondit bonnement qu'il étoit bien vieux pour avoir une telle pensée; et, sans donner à mademoiselle de Versec le temps de l'assurer qu'il étoit dans le plus bel âge de la vie, il ajouta qu'il n'avoit jamais été amoureux qu'une seule fois : Il y a huit ans, poursuivit-il, que je pris

une véritable inclination pour la fille de mon ami, cette même Sophie avec laquelle vous avez dîné aujourd'hui; elle n'avoit que dix-sept ans, et j'en avois quarante-deux; la disproportion de nos âges m'effrayoit, mais mon cœur étoit pris. Ses parens auroient certainement agréé ma recherche; cependant je voulus d'abord consulter Sophie, elle me répondit sans détour, et cet entretien m'apprit qu'elle aimoit déjà; c'étoit ce même jeune homme qu'elle épousera sous peu de jours. Je ne m'étonnai point qu'un joli garçon de dix-neuf ans me fût préféré; neanmoins je m'en affligeai beaucoup. Je représentai à Sophie que son amoureux, n'ayant ni état ni fortune, ne conviendroit nullement à sa famille; elle me répondit ce qu'on dit toujours en pareille occasion, que la *constance triomphe de tout*; cette espérance, si trompeuse en amour, n'a point été chimérique pour elle; avec le temps, l'excellente conduite du jeune homme et mes bons offices, les parens de Sophie ont enfin consenti à cette union, et moi depuis cette époque j'ai renoncé sans retour au mariage.

Ce discours, fait avec la plus grande sim-

plicité, fut un coup de foudre pour mademoiselle de Versec; elle resta quelques instans sans parole et sans voix; je la crus suffoquée; cependant il fallut reprendre l'entretien, elle dit languissamment plusieurs lieux communs sur le mariage et l'amour; mon oncle, qui ne savoit pas causer vaguement, ne répondit que par des monosyllabes d'approbation, et mademoiselle de Versec termina sa visite.

Persuadé que mademoiselle de Versec cesseroit de venir chez nous, et même de nous honorer de sa bienveillance, j'étois fort curieux de savoir comment elle s'y prendroit pour sortir de l'intimité qu'elle avoit établie entre elle et mon oncle; car il étoit convenu que, quatre fois la semaine, ils se rendroient le matin alternativement l'un chez l'autre pour prendre leur chocolat, c'est-à-dire pour déjeûner ensemble. J'étois en quelque sorte le prétexte de ces rendez-vous. Mon oncle me menoit avec lui; mademoiselle de Versec me donnoit, pendant cinq minutes, et avec beaucoup de distraction, ce qu'elle appeloit une leçon de musique; de là j'allois chez l'abbé Desforges et chez son élève, j'y restois à

peu près une heure, ensuite je revenois pour accompagner mon oncle qui, au bout de ce temps, retournoit chez lui.

Le surlendemain, jour du déjeûner chez mademoiselle de Versec, nous sortîmes en cabriolet, comme de coutume, à dix heures.

J'avois la plus vive impatience de voir la mine que feroit mademoiselle de Versec; je fus confondu, en la trouvant plus affable et plus aimable que jamais; je pensai qu'elle dissimuloit, mais cette conduite se soutint constamment pendant tout l'hiver, et je commençai à croire que j'avois mal jugé mademoiselle de Versec, et qu'elle n'avoit jamais eu le projet d'engager mon oncle à l'épouser.

J'allai au printemps à Etioles, comme les années précédentes; j'y revis, et non sans émotion, la charmante Edélie, sœur d'Eusèbe; je la trouvai si grandie et si embellie, que je ne pouvois me lasser de la contempler. Elle effaça tout dans les fêtes par ses grâces, ses talens et sa beauté. On déclara à ce voyage qu'elle épouseroit, dans le cours de l'hiver, le comte Joseph de Velmas. Combien s'accrut alors mon aversion pour ce jeune homme! combien il me paroissoit peu digne

du bonheur qui lui étoit réservé! et combien enfin j'enviois en secret les privilèges heureux que donnoient la naissance, le rang et la fortune! Même avec une belle ame, on est bien près de haïr ce qu'on envie, et j'avoue que, sans mon attachement passionné pour Eusèbe, j'aurois eu, dès ce moment, de la haine contre les nobles; mais il m'en resta beaucoup d'éloignement pour la société des gens de la cour; la douceur et l'élégance de leurs manières ne pouvoient plus m'empêcher de sentir la différence de la politesse qui accueille ou de la condescendance qui tolère.

On joua Nanine; ce rôle fut rempli divinement par Edélie; on ne me donnoit des rôles, à cause de ma jolie voix, que dans les opéra comiques, et j'allai dans la salle pour admirer tout à mon aise Edélie dans la première pièce; j'applaudis, et avec transport, à ces vers:

« L'homme de bien, modeste avec courage,
« Et la beauté spirituelle, sage,
« Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains,
« Sont à mes yeux les premiers des humains. »

Après le spectacle, l'abbé, en attendant le

souper, m'emmena sur une terrasse, pour me demander pourquoi j'avois applaudi avec tant d'enthousiasme les vers que je viens de citer. Mais, répondis-je avec un peu d'embarras, c'est qu'ils me paroissent bien beaux! — *Bien beaux!* reprit l'abbé, c'est ce qu'ils ne sont point. Ils n'expriment qu'une pensée commune très-ridiculement exagérée, car il ne suffit pas d'être un *homme de bien, modeste avec courage*, pour être le premier *des humains*. Si cet homme *courageux* et *modeste* est un ignorant et un sot, il ne méritera nullement d'être placé au premier rang dans la société. Ces vers, ainsi que beaucoup d'autres du même auteur, n'excitent les applaudissemens de la multitude que parce qu'ils sont des déclamations contre la cour, les princes et la noblesse. Ils ne vous auroient pas séduit, si vous étiez né dans une classe élevée. Défendez-vous, mon cher Julien, de cette humeur satirique et séditieuse, qui fait chaque jour des progrès si menaçans; si vous voulez conserver un esprit juste et de la droiture, n'ajoutez point à la sévérité de la morale la haineuse causticité des petits intérêts particuliers. Que l'éclat du rang et

de la naissance ne vous empêche pas de blâmer ce qui est répréhensible; mais que le dépit de ne pouvoir prétendre à de certaines distinctions ne vous inspire pas une extravagante animosité. Ne jugez les choses que par ce qu'elles sont en elles-mêmes; louez et critiquez sans exagération, et ne vous moquez que de ce qui est dangereusement ridicule.

Cette sage leçon me toucha. Heureux, dans ce temps surtout, qui, à seize ans, en recevoit de telles, et qui savoit les apprécier! Ce fut après cette fête qu'Eusèbe, avec le consentement de son père, partit inopinément, sans l'avoir annoncé, pour la Corse. Quoiqu'il ne se destinât point à l'état militaire, il eut envie de faire, comme volontaire, une campagne de guerre, et de voir un pays pittoresque et peu connu. Il m'avoit caché ce dessein, parce qu'il étoit sûr que j'aurois voulu le suivre; outre qu'il me trouvoit trop jeune pour m'emmener, il pensa que mon oncle, dont j'attendois une grande fortune, s'y seroit formellement opposé; ainsi il ne me confia pas ce secret. Son départ, malgré la lettre la plus tendre qu'il m'écrivit, me causa la plus

vive douleur; je ne me consolois pas de ne pouvoir partager les périls auxquels il alloit s'exposer, mais j'appris avec ravissement ses succès; il resta six mois en Corse, s'y conduisit de la manière la plus brillante, et il fit plusieurs actions d'éclat que j'eus le plaisir inexprimable d'entendre citer partout.

Cependant, après les fêtes d'Etioles et le départ d'Eusèbe, nous retournâmes à Paris; la liaison de mon oncle et de mademoiselle de Versec prit encore un degré de plus d'intimité; mais mademoiselle de Versec, avec des manières plus affectueuses, ne montroit plus de prétentions et de coquetterie, c'étoit de la simple et pure amitié. Un jour que nous arrivâmes chez elle comme à l'ordinaire pour le déjeûner, nous la trouvâmes avec une personne d'une figure très-agréable qu'elle nomma sur-le-champ, c'étoit sa nièce. Elle nous en avoit parlé souvent depuis quelques mois, et avec les plus grands éloges. Mathilde (on l'appeloit ainsi) étoit orpheline, filleule du marquis d'Inglar, et fille d'une sœur de mademoiselle de Versec, mariée à un négociant qui étoit mort insolvable. Le marquis d'Inglar, naturellement bienfaisant, s'étoit

chargé de cet enfant sans fortune et sans appui ; il l'avoit fait venir à Paris, à l'âge de huit ans, pour la mettre dans un convent d'ursulines, et il avoit payé pour elle beaucoup de maîtres ; mais comme elle étoit jolie et à peu près de l'âge d'Eusèbe, l'abbé Desforges avoit donné le prudent conseil de la laisser dans son monastère jusqu'à son établissement, et nous ne l'avions jamais vue. Mademoiselle de Versec, en renonçant à l'espérance de séduire mon oncle, eut sur-le-champ l'idée de se substituer sa nièce, et le plaisir de former une nouvelle intrigue et de faire un mariage la consola du chagrin de rester fille. Elle conduisit cette affaire, sans précipitation, avec un art infini. Mon oncle admira la figure, les grâces et le maintien de Mathilde, qui, de son côté, fut très-aimable pour lui. Il lui fit compliment sur des fleurs et des gouaches charmantes représentant des paysages, de son ouvrage, qui ornoient la chambre de sa tante. Mon oncle, qui dessinoit bien, étoit particulièrement sensible à ce talent que mademoiselle de Versec sut bien mettre à profit.

Le jour de saint Bénigne, fête de mon

oncle, mademoiselle de Versec, accompagnée de sa nièce, arriva chez nous; et mademoiselle Mathilde offrit à mon oncle deux beaux tableaux de fleurs peints par elle et parfaitement bien encadrés. Ce présent ravit mon oncle; il donna, le jour même, un magnifique dîner à la tante et à la nièce: cette dernière avoit beaucoup loué dans la boutique une chaîne en petits saphirs et en perles fines que mon oncle mit sous la serviette de son couvert à table. Mathilde et mademoiselle de Versec s'extasièrent sur la *grâce* de cette *ingénieuse* galanterie. Après le dîner, Mathilde chanta avec agrément plusieurs jolies romances qu'elle accompagna de la guitare. Tout le monde lui trouva un talent enchanteur, et mon oncle fut bientôt persuadé que mademoiselle Mathilde étoit la jeune personne la plus accomplie de l'univers. Mademoiselle de Versec confia à mon oncle que sa nièce alloit bientôt sortir du couvent, parce que la marquise d'Inglar lui avoit obtenu une place de lectrice auprès d'une grande princesse; et là, ajouta mademoiselle de Versec, Mathilde, avec sa figure, ses talens, son esprit, sa raison prématurée et une puis-

sante protection, fera promptement un excellent mariage. Ce récit fit soupirer mon oncle et augmenta beaucoup sa considération pour Mathilde; car, dans ce temps, nous autres bourgeois, nous pensions tous que l'on ne pouvoit manquer de faire une grande fortune quand on avoit l'avantage d'approcher souvent les princes.

Mathilde étant fille d'un roturier ruiné, mademoiselle de Versec pouvoit, sans rougir, avouer le désir de la marier à un honnête homme qui avoit plus de quinze mille livres de rentes en maisons et en terres, sans compter son brillant fonds de boutique et le gain courant de son commerce. Le marquis d'Inglar, parrain de Mathilde, favorisa de tout son pouvoir ce projet de mariage; il obligea la marquise de se trouver deux ou trois fois le matin, comme par hasard, chez mademoiselle de Versec, afin d'y rencontrer mon oncle, et de lui montrer combien Mathilde étoit aimée dans la famille. Tout le monde fut d'accord pour la faire valoir; enfin, on parvint à séduire tout-à-fait mon oncle, en lui persuadant que Mathilde avoit un grand sentiment pour lui. Il fit, en tremblant, l'aveu de

son amour : les paroles furent réciproquement reçues ; le marquis s'engagea à donner le repas de noces et le trousseau de la mariée, et à lui tenir lieu de père à l'autel : tant de gloire et les charmes de Mathilde enivrèrent mon bon oncle, et lui persuadèrent qu'il faisoit un excellent mariage.

CHAPITRE V.

Tristes réflexions de Julien.—Mariage de son oncle. Portrait et conduite de Mathilde.—Première intrigue de Julien.

Je ne renonçai pas sans peine à mes projets de fortune, et je souffris d'autant plus, que je n'avois pas le droit de me plaindre, et qu'il fallut dissimuler mon mécontentement. Mon oncle fut d'abord un peu embarrassé avec moi; mais j'affectai une gaîté dont il me sut un gré infini : alors il entra en explication avec moi; il me dit que ce mariage me seroit très-avantageux dans la suite par la puissante protection que je trouverois toujours dans ce qu'il appeloit la famille de Mathilde. Enfin, il m'annonça qu'il m'assuroit vingt mille francs que j'aurois après lui, dans le cas même où il auroit des enfans. Je le remerciai comme je le devois; et, à la fin de cet entretien, il me donna une très-belle

montre avec une chaîne et des cachets d'or, ce qui me fit encore plus de plaisir que la promesse des vingt mille francs. Le jour du mariage (le 25 février 1783), en revenant de l'église où j'avois tenu le *poêle*, la nouvelle mariée me donna avec beaucoup de grâce une petite émeraude montée en épingle. On imagine bien qu'elle-même avoit reçu de beaux diamans; mon oncle, qui n'*avoit qu'à se baisser pour en prendre*, lui donna ce jour même de superbes anneaux d'oreilles, un cœur de rubis entouré de brillans, de belles bagues et plusieurs bijoux.

Je fus invité au repas de noces; et, paré d'un habit neuf, et avec ma montre et mon épingle, j'y portai une satisfaction de vanité qui me fit oublier, pendant quelques heures, tous mes chagrins particuliers; j'entendis répéter autour de moi que j'avois un air distingué, une jolie tournure, un beau visage, ce qui acheva de me consoler, d'autant plus qu'Eusèbe étoit de retour de sa campagne en Corse, et que je jouissois délicieusement du bonheur de le revoir et des éloges si mérités que tout le monde donnoit à sa conduite; mais en rentrant chez nous, je repris une

grande tristesse, en pensant que j'allois trouver notre intérieur bien changé; que je ne commanderois plus dans la maison; que j'y vivrois sous les ordres d'une maîtresse impérieuse qui me donneroit tous les désagrémens que mon beau-père m'avoit fait éprouver. Je fus agréablement surpris en recevant de Mathilde l'accueil le plus aimable et le plus amical. Elle m'ordonna de l'appeler *ma tante*, en m'assurant qu'elle en auroit toujours les sentimens.

J'ai naturellement beaucoup de goût pour les arts, et on les cultive toujours avec succès quand on les juge bien et qu'on les aime. Non seulement je dessinois l'ornement avec beaucoup de pureté, mais je peignois fort bien des camées. Mon oncle, voyant mes dispositions, m'avoit fait donner des leçons par *Sauvage*, dont je devins l'un des plus célèbres élèves. Ce talent servit à son négoce, car tous mes camés ornoient différens bijoux de la boutique qui se vendoient très-bien. Mon oncle alors me donna un bon intérêt sur ce travail, ce qui redoubla mon activité.

Mathilde parut charmée de mes camées, et me demanda de lui apprendre à en faire:

alors je connus avec surprise qu'elle savoit à peine les élémens du dessin; je ne lui cachai point qu'avant d'acquérir un joli talent en ce genre, elle auroit besoin de beaucoup de temps et d'une grande application; mais elle trouva le moyen de se passer de l'un et de l'autre; elle me fit faire les dessins, c'est-à-dire les ébauches, sur lesquelles elle appliquoit, tant bien que mal, quelques coups de pinceau : après ce beau travail, me confiant qu'elle n'avoit pas *assez de patience pour bien finir*, elle me chargeoit de terminer les ouvrages auxquels elle mettoit ensuite effrontément son nom. Tout cela se passoit dans le plus grand mystère et à l'insu de mon oncle. J'admirois l'adresse avec laquelle, sans rien faire, elle avoit l'air de travailler en sa présence; elle avoit presque toujours, dans le tiroir d'une table, deux camées de grandeur égale représentant le même sujet; mais l'un étoit ébauché, et l'autre presque fini. Quand mon oncle s'établissoit pour long-temps dans son cabinet, il travailloit lui-même à quelque ouvrage de bijouterie. Alors sa femme se mettoit à peindre à l'autre extrémité du cabinet, après avoir montré à mon

oncle l'ébauche qu'elle alloit, disoit-elle, finir : au bout d'une heure et demie ou de deux heures, elle se levoit, et elle portoit à mon oncle l'autre camée presque fini; et mon oncle, ravi d'admiration, s'écrioit que cela étoit inconcevable, merveilleux, et que s'il ne la voyoit pas travailler sous ses yeux, il ne croiroit pas qu'au bout de deux ou trois mois de leçons, on pût faire de tels chefs-d'œuvres dans un genre tout nouveau, car il n'y avoit aucun rapport entre des paysages d'une assez grande dimension et des camées en miniature. Mon oncle poussoit l'enthousiasme jusqu'à soutenir que les camées de Mathilde surpassoient de beaucoup les miens. Au moins, lui disois-je, j'ai la gloire d'avoir fait une bonne écolière : Oui, répondoit-il, mais ne te flattes pas d'en faire jamais une semblable; on ne rencontre pas deux fois de telles dispositions.

Mathilde m'avoit demandé tout simplement le secret, parce que, disoit-elle, si l'on savoit que vous *retouchez* mes ouvrages, on diroit que vous les faites. Cette crainte étoit d'autant mieux fondée, qu'on auroit assurément dit la vérité; et je pensai en moi-même qu'elle

avoit *fait* ainsi les belles gouaches qu'elle avoit données à mon oncle, et je ne me trompois pas. Au reste, j'eus toute la discrétion qu'elle pouvoit désirer; elle m'en récompensoit, en me traitant avec beaucoup de douceur et d'amitié, en m'enseignant à jouer de la guitare, et en me faisant de temps en temps de jolis présens.

Mathilde n'étoit pas belle; sa figure manquoit de régularité; mais elle étoit grande, bien faite; elle avoit un visage agréable, et la physionomie la plus spirituelle et la plus piquante. Sans avoir une ame sensible, elle n'avoit cependant point un mauvais cœur; quand on ne blessoit pas sa vanité ou qu'on ne contrarioit pas ses desseins, elle étoit douce, obligeante, d'une parfaite égalité d'humeur, d'une gaîté très-aimable. Elle n'avoit ni un esprit étendu, ni de véritables talens, mais je crois que jamais personne n'a possédé comme elle l'art de se faire valoir et de conduire une intrigue. Elle avoit une extrême coquetterie, des prétentions en tout genre, et une ambition sans bornes. Malgré son habileté naturelle, Mathilde avoit, en affaires, l'inconvénient de tous les gens dépourvus de principes; elle ne

croyoit ni à la vertu ni à la délicatesse, d'une pénétration surprenante pour découvrir les intentions et les pensées d'un intrigant et d'un fripon; elle manquoit de tact avec les honnêtes gens, dans lesquels elle supposoit toujours de la dissimulation ou de l'hypocrisie, quand elle ne les croyoit pas des imbécilles. Ces faux calculs lui ont fait faire dans le cours de sa vie un grand nombre de bévues et d'imprudences. Je m'accordois fort bien de son caractère que je ne connoissois encore que très-imparfaitement. J'étois occupé sans relâche; j'avois pris mon parti sur la succession de mon oncle; notre intérieur me paroissoit beaucoup plus agréable qu'avant son mariage, et je me trouvois heureux. Mais un dangereux voisinage causa pendant quelque temps beaucoup de distractions dans mes études et dans ma vie. Jusque-là, mon oncle avoit veillé avec le plus grand soin sur mes mœurs; j'allois bien rarement seul dans les rues; nos deux garçons de boutique faisoient toutes les commissions, et je ne sortois qu'avec mon oncle, qui ne me menoit aux spectacles qu'une ou deux fois dans l'année. Mais mon oncle marié et passionnément amoureux

étoit infiniment moins vigilant, et me laissoit beaucoup plus de liberté; d'ailleurs, j'avois dix-sept ans, et l'on me permit de faire de loin en loin quelques visites dans notre rue où nous connoissions plusieurs marchands; mais je n'allois que dans la boutique de parfumeur attenant la nôtre; je trouvois là une nouvelle fille de comptoir, âgée de seize ans, dont la jolie figure et les regards animés avoient fait sur moi une vive impression. Adeline (c'étoit son nom) m'attiroit souvent chez ses maîtres; j'entendis le langage de ses beaux yeux noirs, et elle comprit fort bien les mots que je lui disois à la dérobée. Elle me donnoit en secret de petits flacons d'essence et des sachets; et un jour Mathilde me dit, en souriant, que depuis quelque temps j'étois bien *parfumé*. Je vis avec embarras que les dons indiscrets d'Adeline trahissoient le mystère de nos amours; je rougis, et je répondis, en balbutiant, qu'en effet j'allois quelquefois chez le parfumeur, notre voisin. Oui, repritelle, et la petite Adeline est gentille!.... Mais, Julien, poursuivit-elle, pourquoi cette rougeur et cet air déconcerté? Vous me croyez donc un dragon? Vous vous trompez; nous

sommes trop jeunes tous les deux pour avoir l'austérité des gens qui *ont cinquante-trois ans*. Nous ne ferons rien de criminel; mais, pour l'agrément de notre intérieur, il faut nous entendre, et tout ira bien. Ce discours m'ôtoit mon embarras, et cependant il me déplut. Malgré mon peu d'expérience, je sentis parfaitement combien il étoit déplacé dans la bouche d'une femme mariée, quelque jeune qu'elle fût. Cependant, ne voulant point avoir à ses yeux l'air de la pédanterie, et très-curieux de savoir le sens qu'elle attachoit à l'invitation de *nous entendre*, je me mis à rire et je la questionnai à ce sujet. Elle me dit sans façon qu'il falloit cacher à mon oncle une infinité de *petites choses, très-innocentes au fond*, mais qui pourroient scandaliser un homme de son âge. J'aurois bien voulu qu'elle m'eût expliqué quelles étoient ces *petites choses*; mais, en conservant toute sa gaîté, toujours en riant et souvent aux éclats, elle ne me répondit jamais que vaguement. Le résultat de cet entretien fut la promesse mutuelle d'une parfaite discrétion. Elle ne mit d'abord la mienne à l'épreuve que par de petites moqueries (quand nous étions tête à

tête), sur les amis de mon oncle et même sur lui, et sur les prétentions de mademoiselle de Versec. Elle n'avoit retenu des leçons de cette dernière que ce qui se rapportoit aux manières et au langage. Mathilde n'avoit nullement un *ton bourgeois*, et celui de mon oncle lui paroissoit souvent ridicule ; nous faisions surtout des gorges chaudes sur les bonnes et vertueuses bourgeoises de notre société ; sur leur *mignardise;* sur leurs doigts en *aile de pigeon;* leurs petites *bouchées* qui n'auroient pas suffi à la bouche d'un enfant de trois ans ; leurs prétentions de manger à peine de quoi subsister ; sur l'importance qu'elles mettoient à leur blanchissage ; sur le bouleversement que causoient chez elles les jours solennels consacrés à la lessive ; sur l'esprit dominateur des maîtresses de maison, dont tous les usages, toutes les façons de parler, retracent et peignent la fierté des connoissances du ménage, celle de la possession, et cet empire suprême qui n'admet ni partage, ni conseils, ni représentations. Il est vrai que l'on devoit sans peine tolérer ces petits ridicules en faveur des bonnes mœurs, mais Mathilde ne connoissoit pas ce genre d'indulgence.

CHAPITRE VI.

Suite de l'intrigue de Julien avec Adeline.—En revenant un matin du jardin des Tuileries, Julien sauve la vie à une enfant.—Quelle étoit cette enfant.—Brouillerie de Mathilde et de Julien.

Mathilde ne se borna pas à me montrer de la *discrétion*, elle devint la protectrice de mon intrigue avec Adeline; lorsqu'elle savoit que mon oncle devoit sortir pour affaires, elle m'en avertissoit obligeamment, et je donnois mes rendez-vous en conséquence. Quand mon oncle rentroit, il ne s'informoit jamais qu'à elle de ce que j'avois fait en son absence, et elle rendoit toujours le compte le plus favorable de ma conduite. Quoique je profitasse de cette condescendance, elle ne m'en paroissoit pas plus estimable, et je pensois confusément que Mathilde, en agissant ainsi, avoit un motif particulier que je découvrirois avec le temps.

Mademoiselle de Versec venoit assez souvent dîner chez nous. La conversation de la tante et de la nièce, en présence de mon oncle, m'amusoit extrêmement. Mathilde la mettoit toujours sur quelque point de morale, et elle montroit une sévérité de principes et un rigorisme dont mon pauvre oncle étoit véritablement enthousiasmé. Il avoit toujours les larmes aux yeux, lorsqu'avec la gravité d'un prédicateur, elle soutenoit ces belles thèses. Mademoiselle de Versec s'attendrissoit aussi; et, comme madame de Sottenville, s'adressant à un autre George-Dandin, mais beaucoup plus crédule que celui de Molière, elle lui répétoit qu'il étoit trop heureux d'avoir une telle femme. Je demandai un jour à Mathilde comment, à son âge, elle en savoit tant; et elle me conta qu'élevée aux Ursulines, elle avoit été fort *niaise* jusqu'à seize ans; son esprit, jusqu'alors, ne s'étoit montré que par des espiégleries de pensionnaires, sévèrement punies, et qui lui avoient attiré une multitude de réprimandes et de sermons de mademoiselle de Versec, chargée par le marquis d'Inglar de la gronder, parce qu'il recevoit sans cesse, des inflexibles religieuses, des plaintes contre

elle; qu'enfin, une parente du marquis, mariée dans une province, et devenue veuve, ne pouvant plus supporter la ville où elle avoit perdu un époux adoré, étoit arrivée à Paris pour s'y mettre dans un couvent, afin d'y vivre dans une profonde solitude, uniquement livrée à la religion et à sa douleur. Le marquis, poursuivit Mathilde, charmé de la douceur et de la piété de cette dame, que l'on appeloit la baronne de ****, imagina qu'une personne de vingt-huit ans, si vertueuse, auroit plus de pouvoir sur moi que des religieuses sévères, et il la conjura de me prendre en pension dans son appartement. La baronne, qui ne possédoit qu'un très-modique revenu, avoit de grandes obligations au marquis; elle attendoit encore de lui d'importans services; elle accepta sans hésiter cette proposition, en promettant de veiller sur moi avec tout le soin dont elle étoit capable. Les Ursulines, consacrées à l'éducation de la jeunesse, tenoient de nombreuses classes de pensionnaires, mais n'en recevoient point en chambre. La baronne avoit choisi un couvent où l'on n'avoit point de classes. On me tira de mes tristes Ursulines, pour me placer là sous la surveillance de cette jeune et

jolie veuve qui gagna bientôt ma confiance et mon amitié. Je m'aperçus promptement qu'elle avoit beaucoup de tact et de finesse dans l'esprit. Quand le marquis venoit la voir, elle prenoit le ton et le maintien d'une Artémise; aussitôt qu'il avoit le dos tourné, elle rioit aux éclats et disoit mille folies. Cependant, elle s'occupa de mon éducation; elle me fit lire de jolis romans qui m'ont beaucoup formé l'esprit; son entretien étoit encore plus instructif. Quand elle me vit tout-à-fait déniaisée, elle me fit sortir avec elle, en disant, dans le couvent, qu'elle alloit visiter une amie très-malade, la veiller, passer la nuit près d'elle, et que nous ne reviendrions que le lendemain matin. Nous sortîmes à cinq heures après midi; nous allâmes à la comédie, de là souper chez une jeune femme qui se portoit fort bien, et qui, après le souper, nous mena au bal de l'opéra. Lorsqu'à huit heures du matin nous rentrâmes au couvent, les religieuses s'attendrirent en nous voyant les yeux battus et l'air excédé de fatigue; elles louoient notre sensibilité et l'*œuvre charitable* que nous venions de faire. La baronne répondoit, d'un ton modeste, qu'une action si simple ne méritoit aucun

éloge, et qu'elle étoit toute prête à recommencer. Nous retrouvâmes ainsi, tout l'hiver, de vertueux prétextes pour nous absenter toutes les semaines, à la grande édification des religieuses; et, durant la belle saison, un médecin prescrivant les bains à la baronne, nous fournissoit sans cesse les moyens d'aller nous divertir à la campagne. Je passai ainsi dix-huit mois fort agréablement, et chaque jour plus contente de mon mentor. Mais, un beau matin, elle sortit sans moi et ne revint plus; elle se sauva en Angleterre avec un milord qui est immensément riche. Heureusement que je n'avois plus besoin de ses leçons, j'en savois autant qu'elle. Le marquis d'Inglar comprit si peu qu'une personne, disoit-il, *si sage* jusqu'alors, et qui m'avoit donné de si bons exemples, eût été capable d'une telle action, qu'il crut qu'on l'avoit enlevée, et je le confirmai dans cette opinion par tout ce que je lui contai de l'*austérité* de sa vertu.

Mathilde fit cet étrange récit avec toute la simplicité d'une profonde corruption (1); j'en

(1) Celle qui se trouve dans les Mémoires de madame d'Épinay.

fus épouvanté. J'avois eu la foiblesse de rire de ses moqueries snr les personnes que je devois respecter; elle me voyoit une petite intrigue; et, comme il n'y avoit déjà plus pour elle de nuances dans le mal, et qu'elle me trouvoit de l'esprit, elle me supposa tous ses sentimens et toutes ses opinions. Elle réservoit son hypocrisie pour *les sots ;* non seulement elle ignoroit combien le manque absolu de pudeur et de principes enlaidit une femme, mais elle se faisoit de son intrépide dépravation un moyen de plaire ; elle la montroit gaîment à ceux qu'elle outrageoit par son avilissante estime. L'aveu d'une foiblesse auroit pu m'intéresser ; mais le sang froid dans le déréglement et les vanteries du vice m'inspirèrent un invincible dégoût, et de ce moment elle me devint odieuse. Je rougissois de mon intimité avec elle ; cependant je ne voulois pas la rompre, du moins brusquement ; ainsi, sans m'expliquer, je me contentai de faire, sur son expérience prématurée, quelques plaisanteries qu'elle prit pour de l'admiration et des éloges.

Je songeai secrètement à sortir de chez mon oncle ; je confiai ce désir et mon mépris pour

Mathilde à mon jeune protecteur, le vicomte d'Inglar, qui me dit de prendre patience; que sous un an il se marieroit et deviendroit son maître; qu'alors je vivrois avec lui en qualité de secrétaire, et que si je voulois me livrer sérieusement à l'étude, il se chargeroit de ma fortune, qui seroit toujours pour lui l'un de ses plus chers intérêts. Cet entretien me rendit une émulation qui, depuis quelque temps, s'étoit fort ralentie en moi; je me sentois né pour être quelque chose de mieux qu'un bijoutier, et l'amitié d'Eusèbe m'élevoit au-dessus de moi-même; elle étoit pour moi un véritable ennoblissement. J'avoue pourtant que je ne cessai pas entièrement de voir Adeline; mais elle n'eut plus le pouvoir de me faire perdre autant de temps. Je déclarai à mon oncle que j'étois décidé à me placer secrétaire chez le vicomte d'Inglar, qui se destinoit à la carrière diplomatique; ce qui pouvoit me conduire à être un jour secrétaire d'ambassade, et qu'ainsi je le suppliois de me dispenser de tout travail de bijouterie; que j'aurois toujours l'œil sur les ouvriers, mais que, pendant l'année que l'on me donnoit pour faire des études nécessaires, je voulois, non seulement m'y

consacrer, mais déclarer à tout ce que je connoissois, à quel état je me destinois. Mon oncle me dit avec douceur que je sacrifiois *à la gloriole* une fortune assurée. Je persistai, et il me donna de bonne grâce son consentement. Je fis part à tous mes amis de ce changement dans ma situation, et entre autres à Durand, ce jeune homme qui avoit épousé cette charmante Sophie, fille de l'ami de mon oncle, dont j'ai déjà parlé. Durand, très-honnête et très-aimable garçon, avoit beaucoup d'esprit et un goût passionné pour la littérature, qu'il trouva toujours le moyen de cultiver au milieu des affaires : j'étois intimement lié avec lui; il fut charmé de me voir abandonner ma boutique, et me proposa, pour me familiariser avec le monde, de me mener dans une maison où se rassembloit un grand nombre de savans et de beaux esprits.

J'ai vu depuis la révolution beaucoup de jeunes gens, persuadés que les hommes de la cour de l'*ancien régime* étoient d'une ignorance honteuse. Il est vrai qu'ils ont pu rencontrer parmi les vieux courtisans deux ou trois personnages dont l'érudition ne va pas

jusqu'à savoir l'orthographe; mais le grand nombre fait honneur à l'antique éducation; et quand on a pu voir le duc de Nivernois (auteur de jolies fables), MM. de Choiseul, de Montesquiou, de Boufflers, de Vaudreuil, de Bissy, le prince de Beauvau (1), les comtes de Tressan, de Caylus (l'antiquaire), de Thiars, de Shomberg (2), Descars, de Genlis, le chevalier de Chatelux, MM. de S****; quand on peut voir encore MM. de la R**** F*******, de M**********; MM. L****, T******* de L***, de C********, de S****, etc., ce dénigrement est aussi ridicule qu'injuste.

Outre les gens de la cour que je viens de nommer, on voyoit encore chez madame de *** beaucoup d'hommes distingués par leur esprit et par leur éducation, qui, sans aller à la cour, tenoient aussi au corps de la noblesse par leur naissance: M. de Pompignan, l'évêque de Puy, son frère (auteur de très-beaux sermons), l'abbé de Vauxelles, auteur d'excellens discours et du meilleur éloge

(1) De l'Académie françoise.

(2) L'homme le plus instruit et même le plus érudit qu'on ait vu dans la société.

qu'on ait fait de madame de Sévigné, M. le marquis de Saint-Lambert, MM. de Bougainville, de Guibert, de Condorcet, de Rhullière, etc., etc. Madame de *** faisoit parfaitement les honneurs de ce bureau d'esprit. Dans ma première visite, je l'entendis parler au comte de Tressan de ses agréables romans; au chevalier de Chatelux, de son livre intitulé de la *Félicité publique;* au marquis de Montesquiou, de ses comédies de société; à M. Guibert, de sa *Tactique* et de sa tragédie; à M. de Rhullière, de ses vers et de ses ouvrages historiques; au comte de Genlis, de ses jolies chansons (1); au comte d'Escars, de son dernier *vaudeville*, vrai chef-d'œuvre dans son genre, parce qu'il est à la fois également piquant, spirituel et moral, et fait sur l'air le plus difficile à parodier (*tot, tot, tot, battez chaud* du maréchal ferrand), chaque couplet renfermant quatre petits vers de trois syllabes. L'auteur a tracé rapidement, avec une énergie, une verve, un talent incomparables, dans sept couplets,

(1) Dont M. de la Harpe fait l'éloge en en citant une dans sa Correspondance.

l'histoire d'*Elmire* (une femme galante). Voici le dernier couplet :

« Dans ce fatal abus du temps
Elle a consumé son printemps ;
La coquette d'un certain âge
N'a point d'amis, n'a plus d'amans.
En vain de quelques jeunes gens
Elle ébauche l'apprentissage.
Tout est dit,
On en rit,
L'amour fuit,
Quel dommage !.....
Elmire, il falloit être sage !

Quand un grand seigneur, jeune et beau, pense et s'exprime ainsi, il faut avouer qu'on peut dire :

« *S'il étoit roturier, que seroit-il de plus ?* »

Et, lorsqu'à la même époque, on voit à la cour tant de gens distingués dans tous les genres, réunir à tant de mérite des grâces si éminemment *françoises*, on n'a guère le droit, quarante ans après, de se moquer de la *jeune noblesse d'autrefois;* et j'ajouterai, pour l'honneur de la classe roturière, qu'à cette époque les jeunes gens plébéiens va-

loient bien en esprit et en instruction ceux d'aujourd'hui, puisque cette classe a produit une telle quantité de savans, d'artistes et de gens de lettres, que, si l'*enseignement mutuel,* comme on nous l'assure, quintuple ce nombre, l'esprit, le savoir et les talens seront si universels dans vingt-cinq ans, qu'il ne sera plus possible de trouver des hommes assez simples pour tailler de la pierre ou faire des souliers. Hâtons-nous donc de construire des magasins de meubles et de vêtemens, et de bâtir des maisons avec l'antique solidité; car le torrent de lumières, prêt à fondre sur nous, pourroit bien nous réduire à la nécessité de nous passer de tout le *vil matériel* de la vie, et ne nous laisser pour parures que des clinquans usés, et pour tout refuge que des ruines.

Un matin que je revenois seul des Tuileries, où j'avois donné rendez-vous à la jeune Adeline, j'aperçus, en approchant des guichets du Louvre, une petite fille de cinq ou six ans, bien mise, et toute seule, qui tomba devant le cheval d'un cabriolet à toute course, qui alloit certainement passer sur elle si je ne me fusse élancé avec impétuosité entre

elle et le cheval que je fus assez heureux pour arrêter au moment où il alloit écraser cette enfant....... Une voix impérieuse sortie du cabriolet s'écria : *rangez-vous*..... c'étoit celle du comte Joseph de Velmas. Je ne l'écoutai point, je retins toujours d'une main ferme le cheval, tandis que de l'autre je relevai l'enfant en pleurs, que je reconnus avec la plus vive émotion!...... Le comte, de son côté, me reconnoissant aussi, et prenant un ton radouci, m'appela par mon nom comme pour entrer en explication; mais, sans m'approcher de lui, je lui fis une profonde révérence : ensuite lui tournant le dos, je m'éloignai précipitamment, en portant la petite fille dans mes bras, qui, en me prodiguant ses innocentes caresses, inondoit de larmes mon visage; c'étoit Casilde, ma petite sœur. Sa bonne, mademoiselle Lise, l'avoit laissée avec une troupe d'enfans inconnus, en lui recommandant de l'attendre là; et, comme tant d'autres jeunes *bonnes*, Lise avoit sans doute été rejoindre un amant qu'elle n'osoit recevoir à la maison. Elle s'étoit oubliée dans cet entretien; et, pendant ce temps, Casilde, impatientée, se mettant à courir dans le jar-

din, et se trouvant près de la porte, étoit sortie en errant au hasard jusqu'aux guichets du Louvre. Je me hâtai de chercher un fiacre, afin de ramener promptement l'enfant à ma mère; mais une grosse pluie, qui survint tout-à-coup, rendit pendant long-temps ma recherche inutile; enfin, saisissant une voiture, j'allai de toute la vitesse d'un fiacre dans la rue des Lombards. Mademoiselle Lise m'ayant devancé, avoit déjà fait à mon beau-père une histoire qui *prouvoit* qu'elle n'étoit coupable d'aucun tort en revenant sans l'enfant qu'on lui avoit confiée. Quand j'entrai dans la boutique, je trouvai ma mère baignée de larmes; je lui rendis la vie en remettant Casilde dans ses bras; mais mon beau-père l'en arracha aussitôt pour lui donner le fouet, afin de lui apprendre à obéir une autre fois à sa vigilante bonne. J'allois m'opposer à cette brutalité, lorsqu'un geste suppliant de ma mère me retint : je compris qu'après mon départ, Casilde auroit toujours le fouet, et que, de plus, ma pauvre mère seroit maltraitée. Ainsi, je contins mon indignation : j'embrassai tristement ma mère, et je sortis à l'instant même sans proférer une

seule parole. Je n'eus pas plus de succès chez nous, quand je fis à table le récit du danger qu'avoit couru Casilde ; je censurai vivement la manie du comte de Velmas, qui alloit toujours en cabriolet à tombeau ouvert, et qui, dans sa *voiture angloise*, se faisoit précéder par un grand danois, qui, à ma connoissance, avoit déjà culbuté deux ou trois personnes. Mathilde prit vivement le parti du comte ; elle soutint que les gens à pied n'étoient renversés que par leur faute, et les enfans par celle de leurs conducteurs, et que par conséquent les *seigneurs de la cour* n'étoient pas responsables des imprudences *des piétons*. Comment! repris-je, un vieillard bien foible et bien débile qui n'a ni assez d'agilité pour éviter un lévrier, ni assez de force pour résister au choc impétueux de cet animal, ce pauvre vieillard, lorsqu'il est renversé, n'est qu'un imprudent, et l'*élégant seigneur* n'a aucun tort ?—Les vieillards ne doivent sortir qu'en fiacre. — S'ils sont trop pauvres pour en prendre et pour avoir une servante?—Alors, qu'ils restent chez eux... —S'ils ont des affaires?..... — Julien, interrompit mon oncle avec un ton sévère ; je

suis étonné que vous teniez tête ainsi à votre tante; cette nouveauté ne m'est pas du tout agréable. Laissez-le dire, mon ami, reprit Mathilde, sa taquinerie m'amuse.—En vérité, ma belle, vous le gâtez; et ce n'est pas la première fois que je vous le dis.—Que voulez-vous, mon ami; pour m'en faire ressouvenir, il faudroit me le répéter sans cesse; un cœur sensible rend souvent la tête si dure!..... Cette antithèse sentimentale toucha tellement mon oncle, qu'il n'auroit pu parler sans répandre des larmes. Il prit la main de sa femme et la serra affectueusement dans les siennes; je crus l'entendre sangloter tout bas. Mathilde le baisa au front; et, m'adressant la parole : Comme il est bon! dit-elle; auprès de lui nous sommes de vrais vauriens...... Cette petite gaîté fit sourire mon oncle; il tira son mouchoir, s'essuya les yeux en disant: Quel ange! quel ange!.....

Cette scène, qui m'auroit tant amusé dans une maison étrangère, ne me donna pas la moindre envie de rire; j'étois indigné du manége et de la fausseté de Mathilde, et l'étrange duperie de mon oncle me faisoit souffrir.

Cependant, en réfléchissant à la vivacité avec laquelle Mathilde avoit pris le parti du comte Joseph, je soupçonnai qu'elle avoit ou qu'elle vouloit avoir quelque intrigue avec lui. Il devoit cependant épouser, sous peu de mois, l'une des plus charmantes personnes de Paris, la jeune Édélie, fille du marquis d'Inglar, parrain et bienfaiteur de Mathilde; mais c'étoient là de bien petites considérations pour la plus coquette de toutes les intrigantes. Le comte Joseph, sous prétexte de voir les modèles de parures de diamans qu'il devoit commander pour son mariage, venoit souvent à la boutique, et je me rappelai plusieurs choses qui confirmèrent mes soupçons.

Le lendemain de ma dispute avec Mathilde, elle me prit à part pour me gronder avec douceur d'avoir critiqué le comte Joseph. Tout ce qui appartient à la famille d'Inglar, me dit-elle, a des droits à mon amitié: ce qui ne vous empêche pas, repris-je, de vous moquer souvent d'eux...—Oui, répondit-elle, de votre ami Eusèbe, qui est un vrai pédant... —Vous savez que sur celui-là je n'entends pas raison, et je vous répéterai toujours que

le vicomte d'Inglar est à mes yeux le modèle de la perfection dans la jeunesse.—La perfection, comme vous l'entendez, est la chose la plus insipide et la plus ennuyeuse; et pour moi, plaire est la perfection. J'aime mille fois mieux le naturel et la vivacité du comte Joseph que la froideur et l'affectation de son cousin.—Le vicomte n'est ni froid ni affecté. —Laissons-le avec sa *perfection;* parlons du comte Joseph.—Oui, je crois que c'est là ce qui vous tient au cœur.—Je serois ingrate, si je n'accordois pas quelque retour à l'attachement qu'il a pour moi.—Et..... quel est le genre de cet attachement?....—Le plus touchant et le plus pur.—*Le plus pur*, cela va sans dire; mais le plus touchant, j'en doute.... —Vous avez tort...... Nous en restâmes là; mon oncle, qui rentroit, mit fin à cette conversation qu'il nous fut impossible de renouer, parce que mon oncle resta toute la journée à la maison. Je me promis bien de faire expliquer nettement Mathilde. J'entrevoyois sans peine qu'il étoit question d'amour entre elle et le comte; mais j'étois persuadé qu'il n'y avoit encore de sa part que de la coquetterie. Elle ne sortoit qu'avec mon oncle ou

dans sa voiture, avec son cocher et suivie d'un domestique; et, dans ce cas, c'étoit toujours pour aller le matin chez sa tante ou pour se rendre à l'église, car elle affichoit beaucoup de piété. Elle ne recevoit jamais en particulier le comte; et s'il venoit en l'absence de mon oncle, elle descendoit dans la boutique pour lui parler, et jamais le comte n'avoit mis le pied dans son appartement. J'étois bien jeune, et il me parut impossible que cette intrigue, nouvellement commencée, pût être encore tout-à-fait criminelle. Je me flattai sottement de ramener Mathilde à la raison et à son devoir par l'intérêt de son bonheur, car déjà je la connoissois assez pour ne rien attendre de ses sentimens et de sa vertu; et, pour tout dire enfin, je croyois encore qu'en arrachant à Mathilde l'aveu de son secret le plus intime, je l'enchaînerois à toutes mes volontés, que j'acquerrois sur elle un ascendant suprême qui, par ricochet, m'en donneroit un à peu près semblable sur mon oncle, et m'assureroit à jamais le plus grand empire dans la maison. Mon intention n'étoit pas d'y rester, mais je comptois bien en profiter pour ma fortune, en me faisant donner une bonne

pension quand j'en sortirois, ce que je désirois moins par intérêt que par fierté; je voulois être non seulement au-dessus de tout besoin en m'attachant à Eusèbe, mais assez à mon aise pour n'accepter de lui que sa table et un logement. Sur le soir, mon oncle me parla aussi en particulier de la discussion de la veille. Écoute, mon enfant, me dit-il, je n'aime pas plus que toi les cabriolets, les chiens, les coureurs, et ces siéges de voitures angloises, si ridiculement élevés que, si les cochers en tomboient, ils se casseroient bras et jambes : toutes ces folies des jeunes seigneurs de la cour ne servent qu'à les faire haïr du peuple et de toutes les personnes raisonnables, et, en bonne police, de telles extravagances devroient être défendues. Mais ma femme, qui a l'honneur d'être alliée à la maison d'Inglar, a été élevée à trouver cela fort simple; elle chérit cette famille, et sa manière de voir à cet égard ne peut être celle de nous autres bourgeois. Sa reconnoissance pour tout ce qui tient aux Inglar est si vive, qu'avec tout son esprit elle ne s'aperçoit pas que ce petit comte Joseph est à beaucoup d'égards un franc étourdi; je ris sous cape

quand je vois le fond prodigieux d'estime qu'elle a pour lui et sur tous les points; mais ses motifs sont si respectables, qu'il ne faut pas la contrarier là-dessus. D'ailleurs, le comte Joseph a des sentimens dignes de sa naissance; il aura une immense fortune, il sera duc et pair. Tu vois, quand il vient ici, comme il nous traite, et quelle considération il a pour ma femme; cela mérite bien tous nos égards: ses petits travers passeront avec le temps, et nous aurons la protection d'un des plus grands seigneurs de la cour. Mais, mon oncle, répondis-je, vous ne prétendez ni à des emplois ni à des places; à quoi vous servira cette protection?.... Comment diable! reprit vivement mon oncle, à quoi elle me servira? à doubler, à tripler le gain de mon négoce...... —Mais vous vouliez le quitter et vous reposer, ou du moins ne l'entretenir que pour avoir l'intérêt de votre argent et pour faire vivre vos ouvriers, c'est-à-dire sans vous fatiguer et ne travailler qu'à votre aise.—C'étoit mon projet; cependant, quand je puis ajouter une grande fortune à une grande aisance, je serois bien sot de ne pas profiter d'un tel bonheur.— Comment donc, mon oncle?—

Mon ami, je n'ai pas seulement fait un mariage d'inclination, et l'alliance la plus honorable, une alliance qui me donne un prodigieux relief dans mon état, et qui te sera, et à tes enfans un jour, d'une utilité incalculable..... —*Mes enfans!* et je ne suis pas marié......— Cela viendra, cela viendra; à ton âge, on ne prévoit rien; au mien, on voit d'un coup d'œil tout l'avenir. Je te dirai donc qu'en épousant la filleule et l'*alliée* du marquis d'Inglar, et la personne la plus vertueuse et la plus accomplie de Paris, j'ai fait aussi, du côté des intérêts pécuniaires, un très-grand mariage...... Il ne faut pas ricaner, Julien, quand je vous parle sérieusement..... ajouta mon oncle en s'interrompant avec un air sévère.—Ah! pardon, mon oncle, repartis-je, pardon; je croyois que vous plaisantiez.... Je prononçai ces paroles avec une expression qui appaisa sur-le-champ mon oncle.—Non, mon enfant, reprit-il, je ne plaisante point du tout; tu ne vois, dans le mariage que j'ai fait, que deux choses: d'abord, que ma femme ne m'a point apporté de dot, et ensuite que j'ai fait beaucoup de dépenses en l'épousant; il falloit donner un écrin et remeubler à neuf



notre appartement ; il falloit une voiture à la propre nièce de mademoiselle de Versec, cousine des Inglar ; cela ne m'a coûté qu'un cheval de plus, l'achat d'un berlingot et les gages d'un cocher. Voilà ce qui t'a frappé ; et tu n'as pas calculé les avantages inappréciables de cette alliance : premièrement, la fourniture de diamans de deux grandes noces.....—Celle du vicomte d'Inglar vous étoit assurée......—Tu le crois, c'est une erreur ; demande plutôt à ma femme, elle te dira que, sans mon mariage, je ne l'aurois pas eue. Ainsi donc, voilà déjà deux grands profits ; mais ce n'est rien : imagine que j'aurai sûrement la pratique de la reine...—De la reine?... —Oui, de la reine, cela te passe !.... — Et le joaillier de la couronne?....—On le gardera ; mais j'aurai de commande toutes les parures de fantaisie ; cela est immense, et c'est sur ces objets-là qu'on gagne le plus ; les gros diamans et les belles pierres ont, comme tu le sais, un tarif connu ; les petites pierreries secondaires n'en ont point : le goût et la monture font principalement leur prix....—A qui avez-vous donc cette obligation?—Au comte Joseph. En mille choses il est étourdi comme

un hanneton, mais il est incapable de mentir; on peut bien dire qu'il a le cœur sur la main. Il a parlé à la reine; la chose est faite. Bien plus, outre les beaux diamans commandés pour son mariage, il prend une parure d'émeraudes et de brillans; tu la lui porteras demain sans faute, à midi: je suis obligé de sortir à dix heures pour une affaire qui me retiendra jusqu'à deux; ainsi, tu iras à ma place; je ne puis confier un objet de cette importance à un autre. Il l'achète un prix fou; quarante mille francs. Les jeunes gens de cette volée ne marchandent rien. — Quarante mille francs! et comptant? — C'est tout comme, ce sera dans un mois, la veille du mariage. Les présens de noces se paient toujours bien, ce sont les pères qui donnent l'argent: néanmoins, cette parure est une galanterie qu'il veut faire à la future à l'insu des parens. Le papa donne pour quatre-vingt mille francs de diamans et de bijoux; il trouve que c'est bien assez; de sorte que le jeune comte n'offrira la parure d'émeraudes qu'en particulier, le lendemain du mariage; c'est un secret entre ma femme, toi et moi. C'est une jolie idée et un beau cadeau. —

Pourquoi est-il si pressé de l'avoir?—Pour le montrer à la reine; il va demain tout exprès à Versailles. Tu conçois l'importance d'être exact à l'heure indiquée; midi précis.

Malgré la confiance de mon oncle, qui étoit extrême pour les fils de ducs *cordons bleus*, je trouvai quelque chose de louche et d'extraordinaire dans l'histoire de la parure d'émeraudes, et je me promis de questionner là-dessus Mathilde.

Le lendemain matin, Agathe, femme de chambre de Mathilde, vint elle-même m'apporter mon chocolat; elle me présenta, sur un plateau, une cafetière d'argent avec mon chiffre, six cuillères à café de vermeil, et un déjeûner complet tout neuf en belles porcelaines de Sèvres, en me disant que sa maîtresse, sachant qu'on avoit cassé ma tasse à chocolat, m'envoyoit ce déjeûner qu'elle me prioit d'accepter. Je ne compris pas trop l'à-propos; mais je n'en fus pas moins charmé du présent. Une demi-heure après mon déjeûner, à neuf heures trois quarts, mon oncle entra dans ma chambre pour me remettre l'écrin qui contenoit la superbe parure d'émeraudes. Il me félicita sur le beau présent que je

venois de recevoir, en me rappelant tous ceux que m'avoit déjà faits Mathilde qui croyoit, disoit-il, que ce n'étoit pas encore assez reconnoître la complaisance que j'avois eue de lui donner des leçons de camées. Il me vanta sa générosité, son amitié pour moi, et il me mena chez elle pour la remercier. Il nous laissa deux minutes après pour aller à son rendez-vous, et je me trouvai seul avec sa femme. Elle me parla sur-le-champ de la parure d'émeraudes : Je suis bien aise, me dit-elle, que vous soyez chargé de la porter ; je désire beaucoup vous rapprocher de lui.... Quand vous vous connoîtrez, vous vous aimerez ; il a vraiment de la grandeur d'ame ; sa générosité est extrême ; et, avec l'existence qu'il aura dans le monde, sa protection peut vous mener à tout. Il vient d'entrer dans la société de la reine ; soyez sûr que, d'ici à deux ou trois ans, vous lui verrez un crédit immense. Ainsi, ne repoussez point sa bienveillance, vous l'aurez bientôt toute entière, je vous en réponds.

Comme je voulois faire expliquer Mathilde, je ne l'interrompis point, et j'écoutai ce discours d'un air persuadé. Quand elle eut cessé de parler : De grâce, lui dis-je, faites-moi com-

prendre comment il est possible que le comte Joseph, n'aimant nullement la femme qu'on lui destine, ait eu l'idée de lui faire un présent particulier, si cher et si inutile, puisqu'on lui donne de si beaux diamans? — C'est précisément parce qu'il ne l'aime point, répondit Mathilde, qu'il a ce procédé. *L'amour ne se commande pas,* il n'en a point pour elle, et il est décidé à la dédommager du sentiment qu'il lui refuse, par toutes les attentions nobles et délicates qui plaisent tant aux jeunes personnes. — Des *attentions* de quarante mille francs sont un peu difficiles à soutenir dans un ménage. — L'occasion de celle-ci est unique et solennelle. Enfin, avec ce plan de conduite, il lui ôtera tout moyen de se plaindre. — Il l'enrichira au lieu de la rendre heureuse, et il se ruinera pour lui fermer la bouche? Cela est nouveau. — Savez-vous, Julien, que vous devenez très-caustique? — C'est votre faute; j'ai trouvé que la moquerie avoit tant de grâce dans votre bouche, que j'ai voulu vous imiter; je suis votre élève. — Vous irez loin, je vous le prédis.... mon cher Julien.... Nous ne nous entendons pas encore *parfaitement*, c'est dommage. — C'est encore votre faute; moi,

je vous dis tout, et vous vous tenez toujours sur la réserve. Par exemple, je ne sais pas encore *au juste* quel est le sentiment que le comte Joseph a pour vous; est-ce de l'amour? — Ecoutez-moi bien, Julien; si vous pensez que la défiance m'empêche de vous ouvrir mon cœur, vous vous trompez; que puis-je craindre? une trahison, et que vous alliez tout dire à votre oncle? Il ne vous croiroit pas; il ne verroit, dans votre dénonciation, qu'une exécrable calomnie et une infâme ingratitude envers moi. Songez à l'empire absolu que j'ai sur lui, et vous ne douterez pas de cette vérité. A ces mots elle s'arrêta, et je gardai le silence. Ce raisonnement, qui me frappa beaucoup, m'ôta subitement l'idée que je pourrois la dominer par son secret, du moins autant que je me l'étois figuré. Cette rapide réflexion anéantit l'importance que j'avois attachée à sa sincérité, mais la curiosité me resta; je voulus la satisfaire; et, reprenant la parole: Qui peut donc vous arrêter, lui dis-je, et pourquoi vous obstiner à ne m'instruire qu'à demi de vos projets et de vos sentimens? — Je crains en vous un reste de niaiserie d'enfant, et de petits préjugés qui s'opposent à tout et qui ne sont que

des lieux communs, morale usée des dupes et des sots. — Parlez, parlez avec assurance; je vous proteste que je n'ai pas le moindre préjugé. Ce mot la décida; il vouloit dire pour elle que je n'avois aucun principe.—Eh bien, reprit-elle, vous allez tout savoir. Voici mes projets : d'acquérir une grande célébrité d'esprit et de talens; de doubler en quatre ou cinq ans la fortune de votre oncle, par un débit immense que je suis sûre de lui procurer par mes liaisons; cela fait, de quitter le négoce; d'obtenir pour votre oncle une belle place dans la haute finance, et de me trouver maîtresse d'une grande et brillante maison, dont je ferai les honneurs de manière à attirer la meilleure compagnie par mes agrémens, d'élégans soupers et des fêtes. Quant à mes sentimens, les voici : votre oncle est un bon homme, et je suis décidée à lui faire goûter toujours le tranquille bonheur d'une complète crédulité; la nature l'a formé pour celui-là; il en jouira dans toute sa plénitude jusqu'au tombeau. Pour moi, qui n'ai que vingt ans, il m'en faut un autre, et j'y dois pourvoir. J'ai le cœur sensible; j'ai inspiré au comte Joseph la plus violente passion, et..... — Vous la

partagez? — J'en suis touchée..... — Et comment vous voyez-vous? — De mille manières, et sans cesse. — Et tête à tête? — Se voit-on avec un tiers?...... — Vous me confondez! Quel art vous avez! et que vous êtes étonnante!.... Mathilde sourit, croyant, dans la bonne foi de sa perversité, que je l'admirois profondément. — Julien, me dit-elle, unissons nos talens, notre jeunesse et notre imagination, et nous ferons des prodiges. Si vous n'aviez pas été si jeune et si naïf encore, ce n'est pas le rôle de confident que j'aurois voulu vous donner; mais quand je me suis mariée, il y a deux ans, vous n'étiez qu'un enfant; et, peu de mois après, j'étois engagée avec le comte Joseph. Au reste, ajouta-t-elle en riant, un engagement d'amour n'est qu'un bail! Oui, repris-je sur le même ton, un bail qui n'est jamais *emphytéotique*. — Ni même de *six et neuf ans;* au bout de *trois*, il finit fort honorablement. — Vous n'en avez plus que pour dix-huit mois? — Avant de le rompre, je veux que le comte *fasse*, ou du moins commence votre fortune. J'ai mis cela dans ma tête; vous n'aurez qu'à faire exactement tout ce que je vous dirai, et je vous en réponds.

D'abord, en lui remettant cet écrin, vous lui ferez un petit mot d'excuse sur la manière brusque avec laquelle vous l'avez quitté avant-hier, quand vous avez arrêté son cabriolet; il vous recevra avec grâce; ensuite, vous lui direz que je vous ai chargé de le prévenir que je suis forcée de changer l'*heure convenue*, et qu'au lieu *de neuf heures, ce sera à une heure après midi*. Il saura ce que cela signifie.... — Je le crois; car moi, je le sais parfaitement. Vous voulez changer l'heure d'un rendez-vous? — Comme vous êtes pénétrant!... Aussitôt qu'on vous a confié un secret, vous le devinez. — Et vous prétendez que je fasse cette commission? — Oui, parce qu'elle vous sera mille fois plus utile que vous ne pouvez l'imaginer; elle établira sur-le-champ, entre vous et le comte, une véritable intimité; en voyant ma confiance en vous, il vous donnera toute la sienne.... — Je puis écouter vos confidences, mais je repousserois avec le dernier mépris toutes les siennes en ce genre; il n'y a point de sacrifice que je ne fusse capable de faire pour vous rendre à vos devoirs, et pour vous décider à rompre une intrigue qui finira par vous déshonorer et par vous perdre. Jugez,

si, dans cette occasion, je suis disposé à vous obéir!.... Ce discours terrassa Mathilde; elle me regardoit fixement sans me comprendre et sans me croire. — Julien, dit-elle enfin, perdez-vous la tête?.... Quelle est votre idée? est-ce artifice, est-ce jalousie?.... Etes-vous amoureux de moi?.... Comme elle faisoit cette singulière question, la pendule sonna midi; je me levai précipitamment, en l'assurant à la hâte que je n'étois ni jaloux ni amoureux; et, muni de l'écrin de pierreries, je sortis en courant. J'allai chez le comte Joseph, je ne lui fis point d'*excuses*. Je n'entrai point en conversation; je lui remis froidement l'écrin, en lui demandant un reçu qu'il me donna, et je le quittai sur-le-champ.

Mathilde conserva pendant deux ou trois jours l'idée que j'étois amoureux d'elle; enfin, lorsqu'elle fut entièrement dissuadée, elle ne me montra ni dépit ni colère; mais malgré son excessive fausseté, je vis bien que, ne cherchant qu'un complice dans un confident, elle ne me regardoit plus que comme un ennemi; et que, désormais, elle saisiroit, avec son adresse accoutumée, toutes les occasions de me nuire.

CHAPITRE VII.

Evénement inattendu.—Grands coups de théâtre.

Le mariage du comte Joseph étoit au moment de se conclure ; on n'attendoit plus que l'arrivée de son père, le duc de Velmas, qui étoit en Lorraine, dans une de ses terres ; mais une lettre apprit que le duc, tombé dangereusement malade, étoit à la mort ; alors le comte Joseph partit précipitamment pour aller le rejoindre. Huit jours après, Mathilde, un matin, revenant de chez sa tante et passant sur la place du Carrousel, aperçut un élégant *vis-à-vis* brisé et une jolie dame à pied, entourée de tous les passans arrêtés auprès d'elle ; comme la livrée de cette dame qui avoit un très-beau nom, étoit fort connue, Mathilde se précipita sur le cordon de sa voiture, on arrêta, et Mathilde fit offrir à madame la baronne de Blimont de la mener où elle vouloit

aller. La baronne reçut très-gracieusement ce message; mais elle demanda au domestique le nom de sa maîtresse, et, lorsqu'elle apprit que c'étoit madame Delmours, femme du fameux bijoutier, elle accepta sur-le-champ; elle vint trouver Mathilde, fit un million de remercîmens avec beaucoup de grâce, s'établit dans la voiture, donna son adresse rue Basse-du-Rempart, et l'on partit aussitôt.

Le monde exagère souvent en bien ainsi qu'en mal, parce que l'exacte et simple vérité ne lui paroît jamais assez piquante pour la conversation. Le désir de conter des choses singulières et le bavardage ont produit autant de calomnies que la méchanceté, et autant d'éloges outrés que la flatterie. Mademoiselle de Versec avoit beaucoup vanté sa nièce dans la société, et Mathilde avoit la réputation d'une personne extraordinaire par l'esprit et les talens; on disoit de plus dans le monde, pour rendre plus singulier son mariage avec un bijoutier, qu'elle étoit fille d'un bon gentilhomme de province, et l'on ajoutoit que mon oncle avoit plus d'un million de bien. La baronne de Blimout avoit entendu conter toutes ces choses; et, comme elle n'avoit aucune re-

lation avec la famille du marquis d'Inglar, elle les croyoit toutes sans restriction. Ainsi, elle fit à Mathilde l'accueil le plus aimable et le plus caressant, et lui annonça qu'elle iroit le lendemain chez elle lui renouveler tous ses remercîmens. Arrivée chez la baronne, Mathilde voulut à toute force la reconduire dans son appartement, et elle fut émerveillée de l'élégance et de la somptuosité de l'intérieur de son hôtel, étincelant de glaces, de dorures, et parfumé d'un bout à l'autre. Mathilde remarqua tout, jusqu'à la nombreuse livrée, et au suisse avec son large baudrier, ouvrant pesamment et majestueusement les deux lourds battans d'une grande porte cochère.

Mathilde fut transportée de cette aventure, et, en rentrant, elle nous la conta avec emphase et ravissement; car les grands noms et les titres lui causoient encore plus d'enivrement qu'à mon oncle.

La baronne vint comme elle l'avoit annoncé; elle désira voir avec détail tout le magasin: elle acheta pour deux mille écus de bijoux qu'elle paya comptant en bons billets de la caisse d'escompte, ce qui acheva de lui donner auprès de mon oncle la plus haute

considération. Elle combla Mathilde de caresses, et lui répéta mille fois qu'elle vouloit la revoir et souvent, et faire de la musique avec elle. Alors Mathilde, emportée par son enthousiasme, osa lui proposer de lui faire l'honneur de venir passer une soirée chez elle : la baronne y consentit sans difficulté ; le jour fut fixé, et la baronne, en s'en allant, nous laissa tous dans une espèce d'ivresse de sa grâce et du charme de sa bonté. J'avoue que je la partageai, car j'eus part à son affabilité d'une manière remarquable, que mon oncle et sa femme attribuoient à la *passion* qu'elle avoit prise pour Mathilde ; mais ma petite vanité me persuada intérieurement qu'elle avoit été surprise et frappée de ma tournure et de mes manières ; et cette idée me flatta excessivement. Nous ne parlâmes, à dîner, que de cette ravissante personne. Comme elle est intéressante et sensible ! s'écrioit Mathilde ; et jolie ! ajoutois-je ; et magnifique ! disoit mon oncle. Tu vois, Julien, si les gens de la cour marchandent ?.....—Et remarquez, mon ami, reprit Mathilde, qu'avant de venir, elle avoit eu l'intention formelle d'acheter ici pour six mille francs, car aucune femme ne porte sur elle

cette somme; mais voulant payer comptant, elle avoit pris ces billets..... Quelle délicatesse!..... — Oui, répondit gravement mon oncle en avalant un verre d'anisette, cela est vraiment délicat! et le tout à cause de vous, ma belle!..... Je demandai à Mathilde si elle savoit quel âge avoit la baronne; je ne connois d'elle, répondit-elle, que son nom, l'un des plus beaux de la cour, et son rang. Je sais d'ailleurs qu'elle a un état de maison qui annonce une fortune immense; elle m'a dit qu'elle étoit veuve depuis quatre ans. Je suppose qu'elle a vingt-sept ou vingt-huit ans; il est possible qu'elle soit encore plus jeune.

La supposition de Mathilde ne me parut pas vraisemblable; il me sembloit que la baronne, avec un regard si tendre, un son de voix si doux, avoit tout au plus vingt-un ou vingt-deux ans.

Mathilde n'eut plus qu'une idée, celle de préparer une soirée charmante; et nous n'avions pour cela que cinq jours! Elle désiroit passionnément que le comte Joseph pût en être; d'abord pour en augmenter le bon air, et ensuite pour jouir, à ses yeux, du triomphe

de donner à souper à la brillante baronne de Blimont. Mathilde persuada facilement à mon oncle qu'il falloit l'inviter pour ce grand jour. Nous espérions qu'il pourroit venir, parce qu'on nous dit, chez lui, que le duc, son père, étoit hors de danger, et qu'on attendoit le comte tous les jours. Mathilde, malgré l'intimité de sa liaison, n'en savoit pas plus que nous à cet égard : très-légère dans ses discours, elle étoit d'une extrême prudence pour écrire : d'ailleurs elle savoit mal l'orthographe ; et, pour ne compromettre ni son esprit ni sa réputation, jamais, jusque-là, elle n'avoit écrit à ses amans. Nous tinmes conseil sur les autres personnes que l'on pourroit inviter; je proposai la jeune Sophie, qui s'appeloit madame Durand; mais Sophie avoit une voix charmante et chantoit à merveille. Mathilde, qui vouloit chanter aussi, craignit d'être éclipsée par elle, et n'en voulut point. Elle refusa de même toutes les personnes que mon oncle lui désigna, ne les trouvant pas d'assez bon air ; elle dit qu'il falloit se borner à un *petit comité*, parce que la conversation en seroit plus animée et la musique plus agréable. En conséquence, elle

n'invita que mademoiselle de Versec, M. de Lorme, ancien instituteur du comte Joseph, qu'elle se promit de présenter à la baronne comme un savant et un bel esprit; enfin, elle mit encore sur sa liste un vieux conseiller au parlement, ami de mademoiselle de Versec, et sa femme, âgée de cinquante ans, et uniquement, je crois, parce qu'ils avoient une voiture, et que leurs gens portoient une livrée. Elle ajouta qu'avec cela, si le comte Joseph *arrivoit à temps*, et si nous pouvions avoir G****, si ravissant par son chant, si aimable par sa gaîté, le souper seroit parfaitement composé et la soirée délicieuse. G**** ne résista point aux avances et aux pressantes prières d'une jolie femme, il promit de venir et tint parole. Je fus choisi, comme ayant la plus belle écriture de la maison, pour écrire les billets d'invitation, et l'on n'oublia pas d'en envoyer un, à tout hasard, à l'hôtel du comte Joseph; ensuite on ne fut plus occupé que de l'arrangement de la maison. Tout fut frotté, nettoyé à neuf; et, le matin de ce jour solennel, on remplit des plus belles fleurs tous les vases du salon; et, quelques heures après, on fit une grande fumigation

de bois de santal et de cèdre sur l'escalier et partout. Pendant ce temps, on préparoit le souper le plus recherché et le plus agréable. Je m'acquittai de bonne grâce, et avec zèle, de tous les soins dont me chargea Mathilde, qui étoit si enivrée de l'honneur qu'elle alloit recevoir, que toute sa rancune contre moi me parut entièrement dissipée; mais je me refusai positivement au désir que me témoigna mon oncle de donner au dessert un *plat de mon métier*, c'est-à-dire une corbeille remplie de pastilles, certain qu'il ne manqueroit pas de dire, comme il le faisoit toujours, en offrant de ces sucreries : *c'est de l'ouvrage de mon neveu*. J'éprouvois un étonnant redoublement de vanité, et je ne me souciois pas du tout que, dans cette soirée, on rappelât si directement mon origine.

Dès six heures du soir nous commençâmes nos toilettes; mon oncle mit sa perruque la plus pommadée et la plus poudrée, son plus bel habit, ses deux montres, ses deux bagues de brillans et ses boucles d'or. Mathilde fut coiffée par Léonard et moi par Gardane(1);

(1) Célèbres coiffeurs du temps.

et, tous trois triomphans, nous nous établîmes à huit heures dans le salon magnifiquement éclairé. Les premiers qui arrivèrent furent le conseiller et sa femme; c'étoient des gens rangés qui se retiroient toujours de bonne heure. Ensuite survinrent successivement MM. de Lorme, G**** et mademoiselle de Versec, plus parée, plus ajustée, plus *bouffante* que jamais, quoiqu'elle ignorât qu'elle dût souper avec la baronne de Blimont, parce que depuis huit jours elle n'avoit pas vu sa nièce. Il ne manquoit plus que la reine de la fête. Mathilde, qui avoit la dignité de se contenir, ne l'avoit point annoncée; mais Dieu sait avec quelle impatience nous l'attendions!.. Tout-à-coup une voiture s'arrête à la porte; mon oncle et moi nous nous précipitons pour aller recevoir la baronne : c'étoit elle en effet. Nous la trouvâmes descendue de voiture; mon oncle s'empare d'elle et l'entraîne rapidement; je marchois derrière, et nous entrons dans le salon en faisant annoncer à haute voix madame la baronne de Blimont. Mathilde s'avance avec empressement; tous les yeux se fixent sur la belle baronne, et, en la contemplant de près à la vive clarté de vingt bougies,

mon oncle, Mathilde et moi, nous restons stupéfaits de saisissement et de surprise!..... Nous reconnoissons, sur sa tête, sur sa gorge et à ses bras, la parure d'émeraudes que j'avois portée au comte Joseph, et qu'il devoit donner, nous avoit-il dit, à sa future épouse!.... Mille pensées confuses, très-défavorables à la baronne, se présentèrent en foule à notre imagination...... Cependant il falloit dissimuler; d'ailleurs il n'étoit pas impossible qu'une explication détruisît ces étranges soupçons. Mathilde, faisant un puissant effort sur elle-même, prend la baronne par la main et la conduit à la place qui lui étoit destinée; en même temps elle lui présente sa tante, mademoiselle de Versec; et cette dernière, au lieu de s'approcher de la baronne avec cette effusion de cœur qu'elle avoit constamment pour les grandes dames, recule deux pas d'un air glacial et se contente de faire une petite révérence bien sèche. Mathilde, tout-à-fait décontenancée, s'assied à côté de la baronne, qui, prenant pour une timidité bourgeoise l'embarras universel qu'elle remarque sur tous les visages, se hâte de parler; afin d'établir la conversation, elle dit qu'elle est venue tard,

parce qu'elle a été faire une visite au Palais-Bourbon.—Voilà donc pourquoi, madame, lui dit Mathilde, vous êtes si parée. Ce collier et ces aigrettes sont d'une beauté rare : le prix en doit être énorme?—Quatre-vingt mille francs, reprit nonchalamment la baronne; j'ai acheté ces pierreries il y a six mois, en Angleterre, et voici la première fois que je les porte. La baronne mentoit évidemment, puisqu'il n'y avoit que quinze jours que nous avions livré la parure d'émeraudes. J'aurois pensé, repartit Mathilde, qu'elles ne vous auroient pas coûté tant d'argent. A ces mots, prononcés d'un ton sensiblement ironique, tout le monde sourit, à l'exception du conseiller et sa femme, qui, paisibles habitans du Marais, ignoroient complétement la chronique scandaleuse du grand monde. La baronne alors s'aperçut qu'elle ne devoit plus compter sur l'enthousiasme qu'elle avoit inspiré d'abord; et, sans en chercher la raison, elle se promit de payer d'effronterie, résolution qui ne lui coûtoit nul effort. En jetant les yeux dans le salon, elle aperçut G***; elle lui dit mille jolies choses avec la grâce la plus séduisante; elle se leva, le prit sous le bras,

l'entraîna au piano et s'assit à côté de lui. Je m'étois placé derrière Mathilde, assise entre mademoiselle de Versec et la baronne. J'allois suivre cette dernière, mais je m'arrêtai pour écouter le petit dialogue suivant, dont je ne perdis pas une seule syllabe. Mademoiselle de Versec, se penchant vers l'oreille de Mathilde, lui dit tout bas : Se peut-il que vous receviez une telle femme et que vous fassiez tant de frais pour elle ?—Comment, une femme de la cour....—Elle n'y va plus que dans les jours de cohue ; et chez les princes, que lorsque leurs maisons sont ouvertes à tout ce qui a été présenté. Mais d'ailleurs, cette femme, depuis la mort de son mari, est tout-à-fait bannie de la bonne compagnie.....—Est-il possible !.... —Elle est déshonorée sans retour....—J'ignorois.....—Il falloit me consulter, je vous aurois dit qu'elle a tourné la tête du comte Joseph il y a six semaines, et qu'elle est si vile que nous craignons tous qu'elle ne le ruine. M. de Lorme est confondu de trouver ici cette créature....—Grand Dieu !.... vous lui direz.....—Je raccommoderai cela. Votre extrême innocence sera votre excuse. Cette conclusion de mademoiselle de Versec me

donna une telle envie de rire que je m'éloignai brusquement pour ne pas éclater. Mathilde, anéantie, resta dans son fauteuil pendant plus d'une heure, immobile, silencieuse et glacée. Rien ne manquoit à son humiliation et à son chagrin; au lieu d'un triomphe éclatant, elle étoit couverte de honte et de confusion; nos apprêts, nos recherches d'élégance, tout ce que nous avions préparé pour cette soirée devenoit du plus grand ridicule : enfin, Mathilde découvroit une rivale préférée, et une rivale charmante par sa figure, ses manières et ses talens. Ce tableau étoit aussi moral que curieux. J'ai souvent pensé depuis, que si l'on connoissoit la vie entière de toute femme audacieusement engagée dans les routes du vice, on y verroit une infinité de scènes humiliantes de ce genre, qui leur font payer cher de frivoles succès et de honteux triomphes. Tandis que Mathilde dévoroit en secret, avec désespoir, son dépit mortel et sa colère, G****, comme à son ordinaire, chantoit divinement, avec cette originalité qui, dans tous les arts, est le génie d'un grand talent. Il invita la baronne à chanter; elle y consentit, et

ce fut avec une voix si brillante et un charme si particulier, que tous les hommes l'applaudirent avec transport et à plusieurs reprises. Le vieux conseiller même fut ému, et jura que depuis la fameuse *Lemaure* il n'avoit jamais entendu de voix semblable. Mathilde, qui s'étoit flattée de briller avec ses romances et sa guitare, fut forcée de sentir toute son infériorité, et refusa de faire de la musique, en se plaignant, d'un ton aigre et maussade, d'une violente migraine.

Mademoiselle de Versec qui, malgré son mépris pour la baronne, mouroit d'envie de se faire entendre sur le piano, m'invita tout bas à chanter un duo avec la baronne, pour achever, dit-elle, *de remplir cette singulière soirée.* Je lui répondis que je ne demandois pas mieux si elle vouloit m'accompagner; elle y consentit, en se donnant, aux yeux de la compagnie, tout le mérite de la complaisance. Elle alla au piano; et, avec tous les airs de grande musicienne, elle parcourut le clavier en demi-tons, et fit deux ou trois autres gammes. La baronne loua à l'excès la vitesse et la légèreté de ses doigts; et mademoiselle

de Versec, de ce moment, commença à la regarder de meilleur œil. Nous chantâmes le duo qui étoit dans le genre le plus sentimental; je ne faisois que la seconde partie; la baronne mit dans la sienne tant d'expression, que tout le monde, à l'exception de Mathilde, fut vivement touché, et surtout mademoiselle de Versec qui, charmée des éloges de la baronne, et voulant d'ailleurs montrer combien elle étoit sensible à l'attrait de la musique (grande prétention des amateurs), exagéra beaucoup son attendrissement. Nouveau triomphe de la baronne qui acheva de désespérer Mathilde. L'annonce du souper mit fin à la musique. On passa dans la salle à manger. La baronne ayant tourné toutes les têtes, sentit ses avantages, et fut charmante à souper; on ne s'occupa que d'elle; l'entretien fut gai, animé et toujours décent; la seule Mathilde, rêveuse, distraite, et d'une complète maussaderie, n'y prit aucune part. De temps en temps la baronne lui demandoit des nouvelles de sa migraine. Mathilde balbutioit quelques monosyllabes; elle étoit aussi décontenancée qu'irritée; elle succomboit sous le poids et sous l'ascendant de l'expérience, de l'audace, de l'usage du

monde et des grâces de sa rivale ; elle auroit pu dire :

« Mon génie étonné tremble devant le sien.

Elle ne songeoit qu'à abréger le souper, mais en vain ; la baronne le prolongeoit en contant de petites histoires, pleines de sel et de gaîté, et qui ravissoient les convives. G**** la secondoit parfaitement ; et, au bout de cinq quarts d'heure, on n'étoit encore qu'à l'entremets, lorsque la porte de la salle à manger s'ouvrit avec fracas, et l'on vit paroître le comte Joseph, arrivé depuis une heure de Lorraine et se rendant à l'invitation qu'il avoit trouvée chez lui ; il étoit encore en habit de voyage, et fit là-dessus, en entrant, une phrase de compliment, qu'il n'acheva pas, parce que ses yeux se portant sur la baronne, il demeura pétrifié en la voyant là avec la parure d'émeraudes. La baronne ne montra pas le moindre embarras ; elle l'appela en riant, et dit qu'il falloit lui faire une place à table. On se serra ; le comte, effrayé des sombres regards de Mathilde et du froid accueil de mon oncle, ne sait quel parti prendre ; je me lève, je lui offre

ma place, il la refuse; enfin, je l'établis en face de la baronne, et je m'assieds auprès de lui. Cependant, la gaîté de la baronne redouble; on porte des santés; la baronne et G**** complotent d'enivrer mon oncle, et ils en vinrent à bout; mon oncle se déride, s'égaye, reprend sa bonne humeur, devient galant pour la baronne; on rit, on chante des rondes et des canons; et l'on seroit resté à table de très-bon cœur une partie de la nuit, si Mathilde, outrée, excédée, suffoquée, ne se fût levée de table; mon oncle pouvoit à peine se tenir sur ses jambes. Mathilde vient le prêndre, l'emmène d'autorité; tous les deux disparurent et ne revinrent plus. On ne rentra point dans le salon, chacun s'en alla de son côté; ainsi, se termina cette soirée mémorable.

CHAPITRE VIII.

Suite du précédent. — Projet de vengeance de Mathilde.

Le lendemain, Mathilde passa une grande partie de la matinée à gronder, d'abord mon oncle, auquel elle reprocha durement son intempérance de la veille. Mon oncle, qui avoit de l'humeur, se plaignit de son côté qu'elle eût introduit chez lui la maîtresse entretenue du comte Joseph; ce qui prouvoit, dans ce jeune homme prêt à se marier, un déréglement qui lui donnoit beaucoup d'inquiétudes sur les quarante mille francs qu'il lui devoit. Ce fut la première fois que mon oncle se permit de parler d'un ton sévère, et la querelle fut très-vive.

Mademoiselle de Versec vint dans la matinée tout exprès pour faire à sa nièce des leçons qui furent très-mal reçues. Après cette

visite, Mathilde me fit appeler. Je la trouvai se promenant à grands pas dans sa chambre; elle étoit si pâle, ses yeux étoient si gonflés, qu'elle me fit pitié, quoique j'eusse été charmé la veille de la voir si complétement humiliée. Elle se jeta dans un fauteuil en mettant son mouchoir sur ses yeux; je crus que son cœur souffroit, et le mien fut ému. Je m'assis à côté d'elle, en prenant une de ses mains que je pressai dans les miennes...... — Oubliez-le, lui dis-je..... — Oui! reprit-elle avec véhémence, quand je serai vengée!.... Ces paroles m'ôtèrent tout mon attendrissement; je vis qu'il n'y avoit en elle que de l'orgueil et de la fureur. Ah! Julien, reprit-elle, quel monstre!.... et à quelle vile créature il me sacrifie!..... — Mais cette femme, au fait, ne devroit vous paroître qu'une personne *sans préjugés*..... — J'espère que vous ne me comparez pas à une femme entretenue?..... — *Entretenue* est bien dur; recevoir un présent n'est pas se faire entretenir...... — Un présent de quarante mille francs? et qu'elle croit de quatre-vingts, car il a eu la bassesse de lui persuader qu'il avoit employé cette somme.... — Peut-être lui fait-elle aussi des

présens magnifiques...... — Je vous répète qu'il est reconnu, m'a dit M. de Lorme, que cette femme a les mœurs et toute la conduite d'une courtisane. Quand on a l'immense avantage d'être née dans une classe élevée, il faut être dépourvu de toute fierté, de génie, et même d'esprit, pour se rabaisser ainsi! Ah! si le sort m'eût mise à sa place, j'aurois eu la noble ambition d'arriver au premier rang de la société; devenue veuve, j'aurois épousé un prince du sang royal, et peut-être aurois-je conquis un trône. — Un trône? — Pourquoi pas? en voyageant dans toute l'Europe, parmi tant de rois, seroit-il donc impossible de trouver un sot, ou du moins une dupe?.... Cette saillie qui me fit rire, suspendit un instant sa colère; mais aussitôt reprenant un ton sérieux: Julien, dit-elle, vous n'avez jamais aimé le comte, et il vous déteste; vous pourriez nous venger..... — Comment? — Vous plaisez excessivement à cette femme; je l'ai vu, et je m'y connois. Supplantez ce scélérat. — Je crois bien que, sans fatuité, on peut se flatter de parvenir à plaire à cette syrène pendant *quelques momens;* mais moi, fils d'un confiseur et neveu d'un bijoutier, je ne *sup-*

planterai point un homme si brillant par sa naissance et son rang. — Parlons vrai; ces avantages-là éblouissent surtout les bourgeoises, et non les personnes nées dans cette classe. — Mais celle-ci aime les présens de quatre-vingt mille francs, et à moins que je ne dévalise la boutique de mon oncle....... — Vous êtes assez joli garçon pour vous passer de donner des écrins; il faut seulement trouver un moyen pour vous introduire chez elle. — Cela est fait; elle m'a invité à aller passer la soirée chez elle, mercredi prochain. —Cela est parfait, et vous voyez qu'elle a des desseins sur vous. Ainsi, vous irez mercredi; vous écrivez comme un ange, vous lui écrirez jeudi une superbe déclaration d'amour; vendredi elle vous donnera des espérances qui pourroient se réaliser samedi. Mais loin de brusquer l'aventure, il faut achever de lui tourner la tête: je vous dirai comment on séduit une coquette....—En cela, je ne puis certainement avoir de meilleur guide.—Vous jouerez la passion, la jalousie effrénée seulement du comte; vous exigerez qu'il soit renvoyé.—Elle n'y consentira pas....—Pardonnez-moi; elle ne l'aime pas, j'en suis sûre;

il est fat et ennuyeux.....—Vous ne l'avez pas toujours jugé ainsi.....—Je ne l'ai jamais vu autrement; je n'ai cédé qu'à la passion que je lui croyois pour moi. La baronne est piquante et spirituelle; soyez certain qu'elle en est déjà excédée. Vous obtieudrez ce sacrifice; elle en prendra peut-être un autre plus riche que lui; vous fermerez les yeux là-dessus, vous serez l'amant de choix, l'amant aimé. Cette femme qui a du manége, des manières, achèvera de vous former. Elle est intrigante et s'occupera de votre fortune. Vous aurez humilié notre ennemi; que d'avantages!..... Sans compter que les d'Inglar et les Velmas vous sauront un gré infini d'avoir brouillé cet écervelé avec cette dangereuse créature.

Je n'avois nulle envie de m'engager dans une telle intrigue; mais je me laissai entraîner par l'idée que, si je repoussois cette proposition, Mathilde pourroit croire que je craignois de m'exposer au ressentiment du comte Joseph: ainsi, les ménagemens pour l'opinion d'une femme que je méprisois souverainement l'emportèrent sur mes principes et sur mes dégoûts. En réfléchissant mûrement à la conduite que je devois tenir en me décla-

rant le rival du fils d'un duc et pair, je pensai que le comte chercheroit à m'écraser par la supériorité de son rang et par des épigrammes sur ma naissance; et je me décidai à lui ôter ce moyen, non seulement en ne tâchant point de cacher mon origine et la profession que j'avois exercée, ce qui étoit impossible, mais en les rappelant quelquefois gaîment et de bonne grâce. C'est le parti le plus sage et le plus noble que puissent prendre les parvenus, et le seul qui les mette à l'abri des moqueries de l'envie et de la malveillance. Dans le monde, pour avoir un ridicule, il faut deux choses, l'impertinence qui veut le donner et l'embarras qui le reçoit. C'est une balle qui, repoussée tranquillement avec adresse, retombe sur celui qui l'envoie.

J'allai donc, au jour indiqué, chez la baronne de Blimont, et à sept heures du soir. J'y trouvai, outre la maîtresse de la maison, quatre femmes très-parées, chassées du grand monde, ainsi que la baronne; mais les hommes, au nombre de quinze ou seize, étoient de très-bonne compagnie; il y avoit des gens de la cour, des financiers, de beaux esprits, des artistes distingués. La baronne m'accueillit

avec sa grâce accoutumée; et sans doute, pour justifier mon introduction dans la société, elle vanta beaucoup le service que lui avoit rendu, sur la place du Carrousel, madame Delmours, qu'elle appela ma tante; elle fit aussi un grand éloge du souper que nous lui avions donné; et, un instant après, j'entendis qu'elle disoit à demi-bas, à deux ou trois personnes, que j'*avois été élevé* avec le vicomte d'Inglar, dont j'étois l'*ami intime;* enfin, que j'étois un *jeune homme très-remarquable* par l'esprit et les talens; et que mon oncle, qui étoit *immensément* riche, devoit m'acheter une grande charge dans la haute finance. Ce soin de me faire valoir me prouvoit toute sa bienveillance, et je tâchai, par des manières simples, modestes et réservées, de confirmer la bonne opinion qu'elle donnoit de moi.

Le comte Joseph n'arriva qu'à huit heures et demie. Il fut surpris et embarrassé en me voyant. Il avoit écrit, le matin, à mon oncle, une lettre très-ridicule et pleine de mensonges, pour expliquer pourquoi et comment la baronne se trouvoit en possession des émeraudes; et il avoit annoncé dans cette lettre

qu'il ne pourroit payer les quarante mille francs que dans sept mois. Cette circonstance réprimoit un peu sa hauteur et sa fatuité; il n'avoit nulle envie de braver le neveu d'un créancier mécontent. On se mit à jouer, et je me retirai fort content de ma visite. Mathilde me persécuta vainement pour écrire ma déclaration, je voulus attendre encore. La baronne m'avoit invité à un *souper dansant* pour le surlendemain : je ne manquai pas d'y aller; je fus charmé d'y rencontrer mon ami Durand, le mari de la belle Sophie, qu'il se gardoit bien d'amener dans cette maison. Je fus étonné de voir là un jeune homme aussi sage que Durand. Il me dit que si je voulois aller déjeûner chez lui le jour suivant, il me conteroit pourquoi il venoit assez souvent chez la baronne; et nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain matin à neuf heures.

La danse commença aussitôt que le comte Joseph fut arrivé. J'avois figuré pendant sept ou huit ans dans les ballets des fêtes de la marquise d'Inglar; j'étois leste, j'avois une jolie taille et je dansois passablement. J'eus tant de succès à ce petit bal, et le comte Jo-

seph en eut si peu, qu'il prit contre moi une humeur qu'il lui fut impossible de contraindre. On cessa de danser une demi-heure avant le souper. Huit ou dix hommes, au nombre desquels je me trouvois, s'étoient rassemblés autour de la cheminée. Le comte avoit à sa montre une chaîne nouvelle en petites pierres et en perles, montée avec une délicatesse infinie. Quelqu'un voulant la voir de près, il la lui donna; quand on la lui rendit, il me la présenta, en me disant d'un ton moqueur: Voulez-vous l'examiner? vous devez mieux qu'un autre vous connoître en *bijouterie*. Il y a toujours des gens qui ne manquent pas d'applaudir une épigramme, quelque insipide, et souvent même quelque grossière qu'elle puisse être; plusieurs personnes sourirent; je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. Je pris la chaîne et la montre d'un air fort calme et fort simple; et, après l'avoir regardée pendant deux ou trois secondes, tout-à-coup je laissai tomber sur le marbre de la cheminée la chaîne et la montre, qui se rompirent en mille éclats. Ah! pardon, m'écriai-je, pardon, monsieur le comte! voilà pourquoi je n'ai pas appris le métier de mon oncle, je suis si mala-

droit et si étourdi que je brise tout (1).... A ces mots, tous les rieurs furent de mon côté... Le comte, furieux intérieurement, se contint; l'usage du monde lui fit sentir qu'on ne répond bien à une plaisanterie piquante que par une plaisanterie naïve ou spirituelle, et que, dans ce cas, la colère aggraveroit le ridicule. Il feignit de rire; et, ramassant avec moi les débris de sa montre et de sa chaîne, il me dit qu'en bonne conscience je devrois bien les *raccommoder;* je répondis gaîment que rien n'étoit plus juste, et que s'il vouloit me les envoyer, je m'en chargerois volontiers. La baronne, assise au coin de la cheminée, ne perdit rien de cette petite scène, et fut si enthousiasmée de ma présence d'esprit, que, dans le reste de la soirée, elle s'approcha deux ou trois fois de moi pour me dire tout bas que j'étois *charmant.*

Après souper, on joua très-gros jeu au trente et quarante, et je vis le comte Joseph s'y engager et s'y livrer d'une manière effrayante; je restai simple spectateur; à une heure, le

(1) Ce trait est vrai.

comte perdoit deux mille louis ; j'allai me coucher en plaignant de toute mon ame la charmante Edélie, qui devoit épouser un homme si complétement déraisonnable.

CHAPITRE IX.

Histoire de la baronne de Blimont.

QUOIQUE j'eusse veillé beaucoup plus tard que de coutume, je n'en fus pas moins exact à me trouver au rendez-vous que Durand m'avoit donné. J'allai chez lui, et, tout en déjeûnant, je lui contai toutes nos aventures avec la baronne de Blimont; il en rit beaucoup. Mon ami, me dit-il, je n'ai que vingt-neuf ans; c'est être fort jeune encore en fait d'expérience; mais un amour vertueux, long-temps contrarié, a mûri ma raison. Pour conserver le cœur de celle que j'aimois, et pour obtenir le consentement de ses parens, il falloit des vertus et une conduite irréprochable; il a même fallu subir des épreuves singulières. J'ai eu le bonheur de m'en bien tirer. Je suis aujourd'hui le plus heureux des hommes. Si tu as encore une heure à me donner, poursuivit-il, je

te conterai la dernière épreuve ; mais pour que tu la comprennes bien, il faut que je commence par un abrégé rapide de la vie de la baronne de Blimont. J'acceptai cette proposition avec le plus grand plaisir ; et Durand, reprenant aussitôt la parole, fit le récit suivant, à peu près dans ces termes :

Histoire de la baronne de Blimont, ou la courtisane par principes.

La baronne de Blimont est la fille unique d'un vieux commis du bureau de la guerre ; et tu sais qu'on fait fortune dans ces places-là. Riche, belle et remplie de talens, elle eut de bonne heure une nombreuse cour d'adorateurs ; son père, veuf depuis long-temps, étoit persuadé qu'une fille est toujours parfaitement élevée quand elle danse et chante bien, et surtout quand elle a une grosse dot. Séraphie (c'est ainsi qu'on l'appeloit alors), dès l'âge de seize ans, jouissoit d'une entière liberté ; elle n'avoit pour surveillante qu'une espèce de demoiselle de compagnie, dévouée à toutes ses volontés, et qui n'étoit occupée que du soin de lui plaire et de la flatter. Séraphie, qui

avoit de l'esprit et la tête excessivement vive, voulut lire des livres qui faisoient beaucoup de bruit dans ce temps; elle fut enchantée de ces ouvrages qui flattent tous les goûts et toutes les passions. Ces lectures égarèrent son imagination, gâtèrent son esprit, et corrompirent ses mœurs.

Lorsqu'elle eut atteint sa dix-neuvième année, le baron de Blimont se mit sur les rangs de ceux qui prétendoient à sa main. C'étoit un homme qui avoit un beau nom, une grande fortune délabrée et une mauvaise réputation. Il s'étoit bien conduit à la guerre; mais d'ailleurs, joueur et libertin, il n'avoit aucune considération personnelle; admirateur passionné des encyclopédistes, il en reçut l'un de ces brevets d'*esprit supérieur*, qu'obtiennent *de droit* tous les partisans de la philosophie moderne. C'étoit avoir de puissans titres auprès de Séraphie; aussi l'emporta-t-il sur tous ses rivaux. Il avoit eu pendant quelques années un commerce de lettres avec Voltaire; il montra des réponses datées de Ferney, et dans lesquelles on lui prodiguoit les louanges sur sa *philosophie* et la force de son esprit; tant de gloire éblouit et charma Séraphie; le

baron, ayant tout lieu d'espérer que sa recherche étoit agréée, demanda à Séraphie un entretien particulier et l'obtint pour le lendemain. Séraphie le reçut dans un salon où elle l'attendoit avec sa gouvernante; mais cette dernière, au bout de quelques minutes, sortit et les laissa tête à tête. Le baron, sans perdre de temps, fit sa déclaration d'amour, et la termina, en lui disant qu'avant de s'adresser à son père, il vouloit savoir si cette démarche ne lui déplaisoit pas, parce que, si elle la désapprouvoit, il renonceroit, sinon à son amour, du moins à toutes ses prétentions. Séraphie, qui avoit dix-neuf ans, et qui, à cette époque, étoit déjà presque aussi *formée* qu'elle peut l'être aujourd'hui, répondit avec grâce qu'elle savoit apprécier la délicatesse d'un tel procédé. Je vous autorise du fond de mon ame, poursuivit-elle, à demander ma main; je connois assez vos principes et vos sentimens, pour être certaine que cette union fera notre bonheur. J'étois décidée à n'épouser qu'un homme au-dessus des préjugés qui tyrannisent les sots et les esprits vulgaires; et, de moi-même, je vous aurois choisi de préférence à tout autre. A ces mots, le baron fit

éclater les transports de la joie la plus vive ; et Séraphie l'interrompant : Vous venez d'acquérir par cette démarche, lui dit-elle, de grands droits à mon estime; je puis vous montrer de mon côté que je ne suis pas indigne de la vôtre. Le vice le plus odieux de tous, la fausseté, est malheureusement le plus commun parmi les femmes; il m'a toujours fait horreur, et je vais vous le prouver : j'ai un amant, et je veux le garder; nous n'avons pu nous unir; sa personne étoit engagée, mais nos cœurs étoient libres et se sont donnés : il a reçu mes sermens; je ne puis ni les trahir ni vous tromper..... A ces paroles, le baron ne pouvant plus contenir l'enthousiasme de son admiration, tomba aux pieds de la *naïve* Séraphie. O femme incomparable! s'écria-t-il, vous qui respectez également les droits sacrés de l'amour et de la vérité! oui, je me sens digne de cette héroïque et noble confiance : votre amant sera mon ami, et le plus cher que je puisse avoir, s'il vous est fidèle ; et qui pourroit ne pas l'être à tant de charmes et de vertus!... Quoi! Julien, s'écria Durand en interrompant son récit, cette scène touchante ne t'arrache pas une seule larme! tu

as donc un cœur de rocher? Est-il possible, répondis-je, que l'on ait pu débiter sérieusement de semblables turpitudes et que l'on ait donné de bonne foi tous ces éloges au cynisme le plus effronté?—Je vois que tu n'es pas fait pour comprendre le sublime des nouveaux principes. Tu n'as donc jamais lu le *Dictionnaire philosophique*, et tant d'immortelles brochures du même genre, du même auteur, et tant de beaux articles moraux de l'Encyclopédie, et le livre de l'*Esprit*, et celui *sur l'Homme*, etc., etc., etc., etc.; tu en es resté aux vieux principes qui, pour certaines gens, sont aussi hors de mode que les grandes perruques et les haut-de-chausses du temps de Louis XIII. Mon ami, *nous avons changé tout cela;* il faut une jeune morale à la jeunesse, et je te réponds que tu n'en trouveras pas de plus commode pour notre âge que celle de nos philosophes. *Passions, indépendance et volupté*, voilà leur devise: juge s'ils doivent faire des prosélytes! Mais je reprends ma narration. Séraphie, enchantée d'avoir trouvé un époux en effet très-digne d'elle, convint avec lui qu'il la demanderoit le jour même en mariage. Le père accorda

son consentement; et les paroles furent mutuellement données. Le soir, il y eut beaucoup de monde prié à souper, et le mariage futur fut publiquement déclaré. Un peu avant le souper, tandis que tout le monde (à l'exception de Séraphie et du baron) étoit établi aux tables de jeu, on annonça l'élégant chevalier d'Herbain; c'étoit un de ces jeunes gens dont le bon goût d'une éducation peu solide, mais brillante, a tempéré les vices sans les détruire, ou, pour mieux dire, les a rendus plus dangereux peut-être en les embellissant d'un vernis séducteur. Beaucoup d'instituteurs de nos jours ressemblent à ces jardiniers ignorans et paresseux qui, au lieu d'arracher les mauvaises herbes, se contentent de les couper légèrement, laissant les graines et les racines qu'ils recouvrent de belles fleurs, dont l'éclat est bientôt flétri par les plantes vénéneuses qui vivent, croissent et se multiplient sous leurs tiges. Le chevalier avoit une fatuité délicate que les hommes seuls apercevoient sans pouvoir la tourner en ridicule, et qui n'étoit aux yeux des femmes que de la grâce et de la galanterie. Avec un cœur froid et un caractère dur, il passoit pour avoir des amis, parce

qu'il n'ignoroit pas que l'un des grands moyens d'obtenir de la considération dans le monde est de savoir cultiver et conserver des liaisons utiles ou brillantes. Quoiqu'il eût un esprit très-médiocre, on s'accordoit à lui en trouver beaucoup : il avoit étudié la pantomime d'un homme d'esprit; il en saisissoit parfaitement le ton et le maintien : il écoutoit bien, il sourioit à propos, il plaçoit bien l'air sérieux ou moqueur : enfin, il ne compromettoit jamais son jugement, ou il le régloit sur celui des personnes à grande réputation de lumières; ou tantôt, mettant le persifflage et la gaîté à la place du raisonnement, et tantôt s'enveloppant dans une mystérieuse réserve, il s'abstenoit de prononcer, éludoit avec art toutes les questions et ne décidoit rien. Cet homme, très-à la mode alors, étoit l'amant de Séraphie : chevalier de Malte, et engagé par des vœux, il n'avoit pu prétendre à sa main. Il regardoit cette conquête comme le chef-d'œuvre de ses séductions : il ignoroit que cette jeune fille philosophe, en lui accordant ce triomphe, cédoit à sa *seconde séduction.*

Aussitôt que le chevalier s'approcha de Séraphie et du baron, placés à l'extrémité du

salon, loin des parties de jeu, et de manière que leur entretien à voix basse ne pouvoit être entendu, Séraphie montrant au baron le chevalier, lui dit avec attendrissement : Le voilà !.... je vous le présente. A ce mot, le baron, de l'air le plus affectueux, saisit la main du chevalier et la serre fortement dans les siennes...... Le chevalier, qui n'étoit pas prévenu, ne comprit pas sur quel pied on le *présentoit* si amicalement, et il éprouva une sorte d'embarras qui se peignit sur sa physionomie; mais Séraphie se penchant vers lui : Je lui ai tout dit, reprit-elle..... Le chevalier fut stupéfait! Quoiqu'il eût trente-cinq ans, et de mauvaises mœurs, il n'avoit pas encore eu l'occasion de connoître à ce point la dépravation *ingénue* et sentimentale, et l'orgueil de la corruption raisonneuse. Il ne lisoit point; il n'avoit aucune espèce d'instruction; il cédoit à ses passions sans réflexion, sans résistance, mais du moins sans système. Le baron, en voyant son immobilité, lui dit : Vous ne pouvez croire à cette adorable franchise; cependant rien n'est plus vrai, elle m'a *tout dit*... et il ajouta, en affectant une vive émotion : Aimons-la, et ne soyons rivaux que par l'é-

mulation de la rendre heuseuse! Séraphie exprima, par une phrase entrecoupée, combien elle étoit pénétrée de la sublimité de ces paroles. Le chevalier, qui n'avoit point vu d'exemple de la dégoûtante niaiserie de ce monstrueux et factice enthousiasme, fut si frappé du ridicule de cette scène, qu'il eut toutes les peines du monde à s'empêcher de rire : mais accoutumé à prendre, dans chaque circonstance, un maintien convenable, il joua fort bien l'admiration muette, le trouble et le saisissement.

Le mariage se fit huit jours après sous ces heureux auspices; et, suivant leur convention, le mari, la femme et l'amant vécurent ensemble dans la meilleure intelligence; et leur exaltation dans le vice devint telle, que Séraphie, un jour, promit solennellement de ne pas survivre aux *deux objets* de son affection, et de s'empoisonner si elle avoit le malheur de devenir veuve de tous les deux. Ils furent si touchés de cette résolution, qu'ils s'engagèrent, de leur côté, si elle mouroit avant eux, de s'immoler sur sa tombe. Ces projets soutenoient la conversation et l'héroïsme de ce commerce; mais chacun en

particulier étoit bien décidé à ne jamais les réaliser. Cependant, par un reste de ménagement pour *les préjugés*, ils ne parlèrent point, dans la société, de cette *triple alliance*. Néanmoins Séraphie s'honora de montrer pour le chevalier un attachement adultère que les épicuriens appeloient une *foiblesse intéressante*, et même beaucoup de femmes galantes prétendoient (sans le croire) que cette passion étoit purement platonique.

Séraphie étoit mariée depuis trois ans lorsque le chevalier tomba dans une espèce de consomption qui, six mois après, termina sa vie. Il donna un grand scandale au baron dans le dernier mois de son existence, il se convertit.

La baronne, dans cette occasion, affecta une douleur qu'elle n'éprouvoit pas; et, conjointement avec son mari, elle rendit les plus grands soins au chevalier, condamné par tous les médecins. Un matin qu'elle alloit chez lui comme de coutume, la porte lui fut *nominativement* refusée, mais on laissa entrer son mari. Séraphie crut que le chevalier étoit à l'extrémité et qu'il vouloit lui épargner un spectacle douloureux : elle posa son mou-

choir sur ses yeux et se retira en sanglottant.

Le baron trouva le malade seul avec sa garde, qui se retira aussitôt. Le baron voulut commencer par exprimer au chevalier combien Séraphie étoit profondément affligée; mais le chevalier l'interrompant: Je n'ai jamais cru, dit-il, à ses sentimens et aux vôtres; je ne l'ai jamais aimée; je n'ai été égaré que par la vanité et la curiosité. Vous m'avez tous les deux fait connoître que le vice est encore plus odieux dans ses raffinemens que dans sa grossièreté; et qu'alors en lui tout est faux, tout, jusqu'à ses extravagances. Allez, ne revenez plus, et croyez que le plus coupable, le plus sot et le plus ridicule de tous les maris, est un mari philosophe.

A ce discours, le baron, immobile, demeura muet d'étonnement et de colère. Dans ce moment, la porte s'ouvrit, et il vit entrer un vénérable ecclésiastique. On sait que les philosophes ont une invincible antipathie pour les prêtres: le baron lança sur celui-ci et sur le malade un regard plein de fureur et d'indignation, et il sortit précipitamment. Il ne jugea pas à propos de conter cette aventure

à Séraphie ; il sentoit malgré lui que le discours du chevalier jetoit beaucoup de ridicule sur la *triple alliance*, et il laissa la baronne persuadée que le chevalier mouroit en l'adorant.

Après la mort du chevalier, la baronne se retira pendant trois semaines (pour la décence) dans une maison de campagne qu'elle avoit à Auteuil. Le jardin étoit à l'angloise : le chevalier l'avoit aimé! Séraphie y fit faire, dans un bosquet de chèvre-feuille et de lilas, un tombeau de gazon sans nom, sans épitaphe, et sur le sommet duquel elle établit une touffe d'immortelles, symbole de la fidélité : une petite pierre, à moitié cachée sous le feuillage des fleurs, portoit cette inscription mystérieuse : *Malgré la mort.* La baronne alloit *pleurer* là tous les soirs au clair de lune.

Le chevalier étoit depuis quinze jours dans son véritable tombeau lorsque le baron fut obligé d'aller en Picardie pour une affaire très-importante. Il partit, en annonçant qu'il ne pourroit revenir que dans trois semaines au plus tôt; mais ayant, contre son attente, terminé son affaire en moins de quarante-huit heures, il se hâta de retourner à Paris,

où il arriva sur la fin du mois d'août, et au déclin du jour. On lui dit que la baronne étoit à Auteuil; il s'y rendit sur-le-champ. Là, ne la trouvant point dans la maison, il se douta qu'elle étoit au tombeau, parce qu'il faisoit le plus beau clair de lune du monde : il y alla. Le bosquet dépositaire du tombeau étoit entouré d'une palissade; et, dans ce moment, la porte en étoit fermée à clef : le baron en avoit une double clef; il l'ouvre, il entre, arrive au tombeau, et il est un peu surpris de voir la sentimentale Séraphie tête à tête avec un beau jeune homme (le comte de ***) et dans un entretien fort animé, se consolant vis-à-vis le *tombeau*, et *au clair de lune*, avec ce nouvel amant!....

Malgré son imperturbable philosophie, le baron eut un moment d'humeur; mais on se moqua de lui. Le comte de *** qui étoit initié dans les secrets du ménage, proposa gaîment un *nouveau traité*, qu'il fallut bien accepter pour soutenir son caractère, et pour ne pas donner lieu à une histoire qui eût amusé tout Paris.

Ainsi se passèrent les années de la première jeunesse de la baronne; son mari, de son côté,

jouoit un jeu énorme, et entretenoit une danseuse de l'opéra. Il acheva de détruire sa santé, sa fortune et sa réputation; accablé de toutes les honteuses infirmités d'une vieillesse précoce, produite par le libertinage, il mourut décrépit à quarante-quatre ans, sans avoir jamais réfléchi un seul instant dans toute sa vie, car il avoit su seulement que l'*homme qui pense est un animal dépravé* (1), et il avoit voulu être un pur animal.

La baronne resta avec une modique fortune; presque toute sa dot avoit été dissipée; mais elle étoit jeune et belle, et elle se promit bien (par délicatesse de conscience) de ne rien retrancher de sa dépense et de sa magnificence habituelle. Un fameux philosophe (2) lui avoit appris qu'une femme galante, qui fait travailler des ouvriers, est beaucoup plus utile à l'état qu'une dévote qui fait l'aumône et qui délivre des prisonniers. Tous les autres philosophes lui avoient inspiré le mépris et l'horreur *du tien et du mien;* sen-

(1) J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes.*

(2) Helvétius, liv. *de l'Esprit.*

timent qui justifie le vol comme un moyen de rétablir l'ordre naturel, et de réparer l'injustice du sort et de la tyrannie des lois ; aussi, voyons-nous dans des mémoires célèbres (1) qu'un des *amis de la sagesse* le mit en pratique, et qu'il fut *le meilleur des hommes* (2). Mais Séraphie n'alloit pas jusque-là ; elle n'avoit point de penchant pour les moyens violens ; elle pensoit qu'il vaut mieux en employer de plus doux pour arriver individuellement au même but, et qu'en attendant *le partage des terres*, tout devoit du moins être commun entre ceux qui s'aiment.

La baronne avoit, depuis long-temps, pour intendant, un très-honnête homme, cousin-germain de mon beau-père, et c'est par lui que je sais tous les détails que je viens de te faire. Il exhorta la baronne à faire de grandes et de promptes réformes dans sa dépense, et de commencer par mettre en vente le bel hôtel qu'elle occupoit. Non Monsieur, répondit-elle, cette maison m'est chère ; mille souve-

(1) *Les Confessions de J.-J. Rousseau.*

(2) Phrase qui se trouve à la fin des *Confessions* de Rousseau.

nirs m'y attachent ; et d'ailleurs, si je la mettois en vente, on sauroit, à n'en pas douter dans le monde, que M. de Blimont a laissé des affaires en mauvais état ; et, par respect pour sa mémoire, c'est ce que je dois cacher ; je garderai cet hôtel. — Cela est impossible avec votre revenu. — Rien n'est impossible à quiconque joint au sentiment de ses devoirs la ferme résolution de les remplir. — Du moins, Madame, il faut, sans délai, réformer les trois quarts de vos domestiques. — Qui, moi! que je mette sur le pavé des gens qui m'ont bien servie, et dont je suis la seule ressource! je n'en réformerai pas un seul. — Mais, Madame, vous êtes désormais hors d'état de les payer et de les nourrir. Il est vrai que la vente de vos diamans peut fournir une somme assez considérable. Cependant..... — Je ne vendrai point mes diamans ; je les tiens de M. de Blimont ; ils sont les premiers gages de ses sentimens pour moi, je ne m'en déferai jamais. — Néanmoins, je vous proteste, Madame, qu'avec la plus stricte économie, d'ailleurs, dans vos dépenses d'écuries, de table, d'habillemens, vous ne pourrez jamais......
— Qu'appelez-vous *stricte économie?* quand

il s'agit de contribuer à la prospérité du commerce et des manufactures!.... Ah! malheur à l'ame sèche et dure que n'ont jamais fait tressaillir ce mot sacré : *la patrie*, et le titre glorieux de *citoyenne!*.... Je ne suis qu'une femme; mais j'aurai marqué mon passage sur la terre, j'aurai servi mon pays, du moins, autant que je l'aurai pu. — Songez, Madame, que vous n'avez plus que vingt mille livres de rentes, et que vous ne pourriez, sans vous endetter horriblement..... — Croyez-moi, Monsieur, ce seroit une belle manière de faire des dettes!..... Mais, soyez tranquille, je saurai suffire à tout.

En effet, par grandeur d'ame pour ses domestiques, par amour pour son pays, par intérêt pour le commerce et les manufactures, et *par respect pour la mémoire de son mari*, la baronne prit pour amant un fermier général qui paya tout, et qu'elle ruina en quatre ou cinq ans. Dans les commencemens de cette vie scandaleuse, un parent de feu son mari, nommé Durval, se rendant un matin chez elle, lui fit d'énergiques représentations : il lui dit que le monde, qui excuse les foiblesses qui n'ont pas produit de scènes publiques, ne

tolère jamais des bassesses, et que la plus révoltante, à ses yeux, est celle d'une femme qui reçoit d'un amant des présens ou de l'argent. Les motifs, les principes et les sentimens peuvent tout ennoblir, répondit fièrement la baronne, je ne reçois que pour répandre, je ne suis que dépositaire des dons qui me sont offerts. Ces vains scrupules dont vous parlez ne sont que des préjugés d'esclaves et d'ames dégradées, qui attachent à la fortune un prix immense; ces fausses délicatesses furent inventées par l'avarice : mais ce vil métal, l'or, n'est précieux pour moi que par le noble usage qu'on en peut faire....—Mais l'usage que vous en faites est de le dépenser pour vous, en loges aux spectacles, en festins, en habillemens somptueux....—Et les beaux-arts que je protège; la multitude d'artisans, de valets que je fais vivre?.... Comptez-vous tout cela pour rien? — Ainsi, vous croyez donc qu'on est bienfaisant dès qu'on a un luxe prodigieux?— D'éloquens philosophes de nos jours ont assez prouvé cette vérité pour qu'il ne soit plus permis d'en douter. Le luxe fait seul la prospérité des états.—On disoit jadis que c'étoient les *mœurs*.... En effet : « Si le luxe n'enrichit

« une famille qu'après en avoir ruiné deux;
« s'il ne répand les biens dans des canaux
« très-souvent inutiles et quelquefois perni-
« cieux, qu'après en avoir desséché d'essen-
« tiels; s'il donne à la splendeur et à la mol-
« lesse le pain des créanciers, et en privant
« les enfans d'une éducation soignée et les
« indigens des secours de la charité; s'il n'en-
« courage une industrie frivole qu'aux dépens
» des travaux utiles, et les talens seulement
« brillans que pour en étouffer de solides;
« s'il ne montre un éclat apparent que pour
« cacher une misère réelle; si la vanité de
« l'étaler multiplie les bassesses, les vices et
« les crimes (1), » vous conviendrez qu'au moins il doit avoir une mesure, et qu'on doit lui donner un frein. — Je connois tous ces lieux communs contre le luxe, ils ne sauroient me séduire.—L'histoire démontre la vérité de ces *lieux communs*. C'est le luxe excessif qui, dans tous les temps, a causé la ruine des empires!....—Laissons cette discussion; gardez vos opinions gothiques, vous ne changerez

(1) *Anti-Dictionnaire philosophique*. Édition de M. DCC. LXXV, tom. 2, p. 18.

pas les miennes.—Les vôtres, j'en conviens, sont plus commodes et plus faciles à suivre. Mais quand vous prouveriez, Madame, que le luxe excessif est politiquement utile, par quels raisonnemens justifierez-vous les femmes qui font payer leurs faveurs?.....— Quoi, je demanderai sans scrupule, à mon ami, son temps pour me rendre service; son éloquence et son bras pour me défendre, et je rougirois d'accepter de lui des choses mille fois moins précieuses? — Il n'est pas ici question d'*un ami*, il s'agit d'*un amant*.—Eh bien, un amant est toujours un ami.—Non, jamais, quand il paie; et songez, Madame, qu'en vous conduisant ainsi, vous vous assimilez aux courtisanes les plus audacieuses.—Non, Monsieur; une courtisane agit sans principes; moi, j'en ai de très-élevés: le déshonneur en ce genre est pour la routine et non pour les systèmes; les miens me sont tracés par les plus beaux esprits de ce siècle; ils me disent qu'*il n'y a rien en soi d'honnête ou de malhonnête*; que *les passions sont les vrais pilotes de la vie*; et que *ce que de petits esprits appellent cynisme est l'effort généreux d'une sublime philosophie qui débarrasse les hommes ins-*

truits des ridicules préjugés (1). On m'*assimilera,* non à de viles courtisanes, mais à ces femmes charmantes qui firent les délices de l'ancienne Grèce, Léontium, Aspasie, etc.; et, de nos jours, à la célèbre Ninon de l'Enclos, louée, admirée par tous nos philosophes (2).... — Je n'ai plus, Madame, qu'un mot à vous dire : La famille de votre mari ne souffrira pas que vous déshonoriez avec cette audace un des plus beaux noms de la cour! —Je vous entends; vous me menacez d'une lettre de cachet! — Si vous ne changez pas promptement de conduite, vous devez vous attendre à tout.—Cela est bon à savoir : nous verrons, dans cette occasion, qui l'emportera du génie ou de la pédanterie.

Ainsi se termina cet entretien. Aussitôt que Durval l'eut quittée, la baronne fit mettre ses chevaux à sa voiture et vola chez le ministre qui distribuoit les lettres de cachet. Ce mi-

(1) Dictionnaire philosophique de Voltaire, et Lettres sur les aveugles, de M. Déderof.

(2) Entre autres par d'Alembert, qui ne crut pas pouvoir mieux terminer l'éloge de Christine, reine de Suède, qu'en disant que Ninon *fut la seule femme à Paris* que cette princesse *honora d'une visite.*

nistre aimoit les femmes et trouvoit Séraphie charmante : elle le savoit; et, dans une audience particulière de deux heures, elle employa tout ce qu'elle appeloit *son génie* à lui tourner la tête; elle en vint à bout. Elle acquit en lui un puissant protecteur, et elle obtint, pour premier gage de son amour, une lettre de cachet qui fit mettre le lendemain à la Bastille le pauvre Durval; mais il n'y resta que quarante-huit heures; la baronne ellemême sollicita *sa grâce* et voulut l'aller tirer de prison. Elle le prit dans sa voiture pour le conduire chez lui au fond du faubourg Saint-Honoré. Durval, qui est le meilleur des hommes, et le moins capable de deviner une noirceur, ne concevoit absolument rien à tout ce qui lui arrivoit; et lorsqu'il fut dans la voiture de la baronne, il lui montra naïvement l'excès de sa surprise. Par quel hasard, dit-il, est-ce vous qui venez me délivrer? Et savez-vous pourquoi on m'a mis à la Bastille? Vous êtes bien curieux, répondit en riant la baronne: Vous n'ignorez pas que, *dans la règle*, on ne doit aux prisonniers de la Bastille aucun compte des motifs de leur détention; qu'on peut rester trente ans dans cette forte-

resse sans savoir pourquoi on y a été renfermé, et qu'il arrive souvent que les ministres eux-mêmes ne s'en souviennent plus au bout d'un certain temps. Mais je veux bien répondre à votre indiscrète question : Vous avez été mis à la Bastille, parce qu'on vous a dénoncé comme l'auteur de couplets satiriques qui courent dans ce moment....—Quoi! ces couplets contre le roi et les ministres?....—Justement....—Quelle insigne calomnie! je n'ai jamais su faire un couplet de chanson.....—Cela est égal, quelqu'un en crédit vous a dénoncé, et c'est tout ce qu'il faut....—Et le roi, dont je tiens une pension, a pu croire....—Bon, le roi n'entre pas dans ces petits détails; on arrête, on enferme de tous côtés en son nom sans qu'il en sache un mot. Il est vrai que vous avez une famille connue, et qu'ainsi votre emprisonnement ne pouvoit se cacher long-temps; mais soyez sûr que le ministre auroit persuadé au roi, en trois mots, que vous êtes un ingrat, un séditieux et un libelliste.—Cependant, le roi n'a pas de sujet plus fidèle; et, quant à cette chanson, je n'y ai pas plus de part que vous.... A ces mots, la baronne, éclatant de rire : Je dois donc, dit-elle,

vous reconduire à la Bastille.....—Comment? —C'est que ces couplets ont été composés dans ma chambre, et c'est moi qui ai fait celui du ministre. — Est-il possible! et vous osez en convenir!.... —Je ne risque rien; quand vous iriez le dire au ministre, il ne vous croiroit certainement pas. J'ai pris les devants; c'est moi qui vous ai dénoncé....—Vous?...—Moi-même; mais avec le projet de ne vous laisser que quarante-huit heures à la Bastille. Vous êtes venu me menacer d'une lettre de cachet, et je vous fais mettre à la Bastille le soir même: convenez-vous que cela est gai?... —Néanmoins, vous me dispenserez d'en rire. Je tombe de mon haut!.... Quoi! Madame, vous, disciple des philosophes qui ont tant d'amour pour la liberté, vous sollicitez des emprisonnemens!...—J'aime mes philosophes à la folie, parce que leurs principes ne sont jamais absolus, ce qui fait qu'ils ne gênent en rien et que leur morale s'adapte à tout. Par exemple, le philosophe que j'idolâtre, Voltaire, n'a-t-il pas sollicité avec ardeur des lettres de cachet pour faire enfermer la Baumelle, Fréron, etc. (1)? J'ai donc pu, sans

(1) *Voy.* ses Lettres.

manquer à la philosophie, me permettre cette petite espiéglerie, qui vous fera comprendre que l'on doit renoncer à l'espoir de m'effrayer par des menaces. — Je vois, Madame, que rien ne peut arrêter votre essor; il ne vous *élèvera* pas, mais il vous mènera loin.

La baronne ne fut nullement choquée de cette épigramme : on ne pouvoit l'irriter qu'en contrariant ses projets, en attaquant sa beauté ou en niant ses agrémens et ses succès. Il n'étoit déjà plus possible de blesser en elle l'honneur et la fierté; il ne lui restoit plus que l'orgueil de la coquetterie et de la dépravation. Sa famille, justement indignée, cessa totalement de la voir, et alors elle fut bannie de la société, toutes les portes lui furent fermées sans retour. Comme elle faisoit une grande dépense; qu'elle avoit de l'esprit et une excellente maison, il ne lui fut pas difficile d'attirer chez elle de beaux esprits et beaucoup de gens de la cour, et de se former un cercle de fort bon air, du moins en hommes.

Huit mois avant mon mariage, mon beau-père, touché de ma constance et de ma conduite, commençoit à me donner de l'espé-

rance. Il m'avoit, à mon insu, fait subir une quantité d'épreuves; il m'en réservoit une dernière, qui fut exécutée sans que j'eusse le moindre soupçon du piége qui m'étoit tendu. Je sollicitois une place : un homme, que je connoissois à peine, parut tout-à-coup s'intéresser à moi, parce que je venois de donner au Théâtre françois une petite pièce en un acte qui avoit eu du succès. Il me proposa de me présenter chez la baronne de Blimont, qui, passionnée, disoit-il, pour la littérature, et qui, ayant un grand crédit, me feroit sûrement obtenir une place. Je ne connoissois absolument de la baronne que son beau nom, et je fus ébloui de l'honneur d'être admis dans la société d'une grande dame de la cour. J'allai donc avec empressement chez la baronne. Elle me reçut avec une grâce qui me charma; elle me demanda une note sur la place que je désirois (car on l'avoit prévenue que j'en sollicitois une); et, le lendemain, je lui envoyai cette note avec une vingtaine de vers que j'avois faits à sa louange, et qui, sans doute, la firent beaucoup rire, parce que j'y vantois sa *vertu* autant que sa bonté. Elle m'écrivit elle-même un billet charmant pour

me remercier, et elle m'invita à me rendre chez elle le surlendemain au soir. Dans l'intervalle du rendez-vous, je parlai d'elle à deux ou trois personnes; et j'appris, à mon grand étonnement, que cette femme pour laquelle j'avois tant de respect et de vénération, étoit devenue, par goût et *par principes*, une véritable courtisane. Cette découverte me fit faire de tristes réflexions. Il me paroît si vil de céder aux avances d'une intrigante par un motif d'intérêt, que sur-le-champ je formai le ferme dessein de me conduire de manière à me mettre entièrement à l'abri du moindre soupçon en ce genre. Au jour indiqué, j'allai chez la baronne à huit heures du soir; nous étions au commencement du mois de novembre. Combien ce somptueux hôtel, qui m'avoit tant ébloui, me parut dégradé! Tout ce que j'y avois admiré comme des signes, des symboles éclatans de grandeur et d'élévation, ne m'inspiroit plus qu'un profond mépris; toute cette magnificence n'étoit plus à mes yeux que l'enseigne dégoûtante du libertinage et de la honte. On me fit traverser tous les appartemens, et j'arrivai enfin dans le plus élégant petit boudoir tout orné de

glaces, rempli de parfums et de fleurs, et agréablement éclairé par des bougies posées dans des vases d'albâtre..... Tous ces lieux communs de séduction matérielle achevèrent de m'indigner. Je trouvai la baronne seule, et assise sur un canapé; elle m'ordonna de me placer à côté d'elle; j'obéis en silence. Son attitude, son maintien, la recherche de son habillement et l'expression de son visage me déplurent également. Néanmoins, je désirois ne lui paroître ni gauche ni embarrassé; je ne voulois pas qu'elle prît des principes pour de la rudesse, de la sottise et de la niaiserie. D'ailleurs, quel jeune homme peut se dépouiller entièrement de tout amour-propre pour la femme la plus méprisable quand elle est jeune et jolie?.... Les diverses pensées qui m'agitoient me causoient une sorte d'émotion que la baronne interpréta de la manière la plus fausse. Elle sourit, et sur-le-champ elle me dit que mon affaire alloit le mieux du monde, et qu'elle croyoit pouvoir me répondre d'un prompt succès. Alors prenant la parole: Je viens, Madame, lui dis-je, d'abord pour me rendre à vos ordres, et ensuite pour vous apprendre qu'un événe-

ment imprévu ayant tout-à-fait changé ma situation, cette place ne peut plus me convenir; ainsi je vous supplie de cesser toute démarche à cet égard. J'ajoutai tout ce qu'il étoit convenable de dire sur ma reconnoissance de ses bontés. Sa surprise fut extrême; et, comme je m'y étois attendu, elle m'accabla de questions. Je saisis aussitôt cette occasion de lui montrer le fond de mon ame. Sans nommer personne, sans entrer dans le détail de ce prétendu changement, je lui dis qu'il tenoit à un mariage que je devois faire. *Un mariage!* reprit-elle, et qui sans doute fait votre fortune?—Il fera bien mieux, car il assurera mon bonheur. —Vous êtes amoureux?....—Éperdûment. C'est une première passion, et qui sera sûrement la dernière. On n'aime pas ainsi deux fois dans sa vie.—Vous le croyez?—J'en suis certain.—Et sans distractions?—On n'en a point quand on aime véritablement. J'étois persuadé qu'après cette déclaration, la baronne ne songeroit plus qu'à terminer cet entretien et à me congédier poliment: je me trompois. Je venois de piquer vivement sa vanité, et il lui parut plaisant de rendre infidèle celui qui, tête à tête avec

elle, avoit l'*impertinence* de lui faire une telle confidence. Elle se garda bien de montrer du dépit; au contraire, elle m'offrit toute sa protection en d'autres choses; elle me conjura de revenir le soir; et, pour me retenir, elle me demanda le récit de mes amours; elle employa vainement pour me séduire toutes les grâces variées de la douceur, de la vivacité, de la gaîté : je répondis toujours respectueusement, mais avec une briéveté glaciale. Enfin, je pris congé d'elle à neuf heures, bien décidé à ne jamais retourner chez elle. Deux jours après, je reçus un billet de Sophie qui contenoit ces mots :

« C'est sous les yeux de mon père que je » vous écris, pour vous inviter à venir chez » nous sur-le-champ. Mon père veut vous an- » noncer lui-même que rien ne s'oppose plus » à votre bonheur et à celui de Sophie. »

Tu peux juger de la joie que j'éprouvai!... Je volai à l'instant chez Sophie; son père me serra dans ses bras, en me disant avec attendrissement : Sophie est à vous..... Quand mes premiers transports furent un peu calmés, j'appris qu'on avoit épié ma conduite chez la

baronne. Je ne connoissois point Blondel, cet ancien intendant du feu baron de Blimont, dont je t'ai déjà parlé, parce qu'il ne m'étoit pas permis d'aller souvent chez Sophie, et que Blondel, toujours très-occupé, sort rarement, de sorte que je ne l'avois jamais rencontré; et j'ignorois entièrement ses rapports avec la baronne, auprès de laquelle il n'avoit aucun titre, mais dont il possédoit toujours la confiance pour les affaires qu'il faisoit par reconnoissance, devant toute sa fortune à cette maison. C'étoit lui que la baronne avoit chargé de solliciter la place que je désirois; et, sans se douter que Blondel pût prendre à moi le moindre intérêt, le lendemain de ma dernière entrevue avec la baronne, elle envoya chercher Blondel pour lui dire que je ne me souciois plus de la place, et qu'ainsi il falloit la demander pour un autre qu'elle lui nomma. Dans ce même entretien, la baronne parla de moi avec un mépris affecté et beaucoup d'aigreur; et ce ton qui succédoit si promptement à celui du plus vif intérêt et mon refus de la place firent aisément deviner à Blondel ce qui s'étoit passé entre elle et moi. Il vint

sur-le-champ en rendre compte au père de Sophie qui, aussitôt, se décida à me donner sa fille.

Le jour même, le contrat de mariage fut dressé, quoique je ne me sois marié que quelque temps après, parce qu'on attendoit un oncle de Sophie qui étoit absent et qui vouloit se trouver à la noce. Les parens furent invités à la signature pour le lendemain. On s'assembla, selon l'usage, chez le père de la future. Blondel arriva le dernier; et, au lieu d'entrer dans le salon où nous étions tous, il fit prier mon beau-père et moi de passer dans un cabinet voisin; nous y allâmes; et Blondel s'avançant vers moi: Je vous apporte, me dit-il, un fort joli présent de noce, un emploi honorable qui vaut quatre mille francs. Voici comment: La baronne, ainsi que je vous l'ai déjà dit, poursuivit-il, m'ordonna de demander la place pour un autre; je ne me pressai point; et, ce matin, j'ai reçu, des bureaux, votre nomination en bonne forme; alors je me suis rendu chez la baronne, en lui faisant croire que votre futur beau-père ayant, avant moi, su la chose, étoit venu chez moi pour me dire qu'il vous avoit forcé d'accepter; que

cela étoit fait; que de ce pas il alloit faire les remercîmens d'usage, et que vous vous présenteriez le soir chez la baronne pour lui faire particulièrement les vôtres. Cette nouvelle a donné beaucoup d'humeur à la baronne; mais, comme il n'y a point de remède, elle a pris son parti, elle vous recevra de bonne grâce; ayez l'air d'avoir oublié le *tête à tête;* et, puisque sa première recommandation vous vaut une bonne place, faites-lui votre cour à son cercle de temps en temps; Sophie n'en sera pas jalouse. La pureté de vos mœurs et la délicatesse de vos sentimens doivent à jamais bannir, entre vous, toute espèce d'inquiétudes.

Ainsi, je retournai chez la baronne qui me reçut sans le moindre embarras, et voilà pourquoi j'y vas toujours de loin en loin; c'est un devoir que je remplis sans effort. La baronne n'a plus la prétention de me tourner la tête, elle est aimable, et je trouve souvent chez elle une conversation aussi agréable que spirituelle.

CHAPITRE X.

Courageuse résolution de Julien.—Il se brouille tout-à-fait avec Mathilde.—Singulière maladie de la marquise d'Inglar.

Ce récit de Durand me fit connoître que la baronne avoit caché son âge à Mathilde, et qu'elle avoit au moins trente-deux ou trente-trois ans; cependant, ajoutai-je, elle n'en est pas moins dangereuse, car il faut convenir qu'elle est charmante. Oui, reprit Durand; mais un sûr préservatif de ses charmes est de connoître sa froide et profonde dépravation toujours combinée, toujours sans scrupule et sans remords. — Néanmoins elle a tant d'élégance, un regard si doux, des mains si blanches!..... Durand sourit. Je parie, dit-il, qu'Adeline a les mains un peu rouges; car tu m'as déjà vanté la beauté des mains de la baronne..... Ecoute, mon cher Julien,

poursuivit-il, si tu n'y prends garde, cette femme te fera un tort prodigieux. — Je te donne ma parole de ne jamais employer son crédit pour moi..... — N'importe, on dira que tu en reçois de l'argent; il est déshonorant de toutes manières d'être l'amant *favori* d'une femme entretenue. Ne va plus chez elle.... — Sous quel prétexte romprois-je si grossièrement avec elle? — La grossièreté avec ces femmes-là n'est jamais que dans des scènes; tu n'en feras point; tu cesseras seulement d'aller dans cette maison; au bout de huit jours, elle ne pensera plus à toi.... — Elle m'a pourtant bien répété qu'elle me trouve *charmant*..... — Cela est bien séduisant! mais elle en dira autant au premier joli garçon qu'elle rencontrera. Enfin, consulte là-dessus le vicomte d'Inglar.... — Tu crois qu'il me conseilleroit de ne plus la voir?... — Il l'exigeroit, n'en doute pas. — Je t'assure, mon cher Durand, que je hais du fond de l'ame cette horrible corruption, et je suis bien certain que je ne deviendrois jamais amoureux d'une telle femme. Cependant elle n'est point une courtisane ordinaire; et il me paroît bien curieux de voir comment, avec son édu-

cation, son rang et son esprit, elle soutiendra ce singulier rôle. — Défie-toi de la curiosité en ce genre; elle a perdu plus de jeunes gens que la passion. D'ailleurs, tu as vu dans cette femme tout ce qu'il y a de *curieux* en elle, tout ce qui la distingue des autres créatures de sa profession : son ton, ses talens, la manière dont elle fait les honneurs de sa maison, la décence et la grâce de sa conversation dans un cercle. D'ailleurs, dans un tête à tête, tu ne verrois en elle que le manége et les artifices d'une franche courtisane; là, le vice et l'effronterie la rendant l'égale de toutes les autres. — Eh bien! tu me persuades, mon ami, et je te promets de ne jamais mettre le pied chez elle. A ces mots, Durand me sauta au cou; il m'embrassa avec une joie qui m'attendrit; et j'éprouvai qu'en suivant un conseil vertueux, on s'attache avec une sorte d'enthousiasme à celui qui l'a donné. De ce moment, mon amitié pour lui fut égale à celle que j'avois pour Eusèbe. Ma vie s'est écoulée entre ces deux objets de mes premières affections; avec de si chers appuis, on peut supporter avec courage les revers de la fortune, et se tirer avec honneur des dangers du monde et des passions.

Cependant Mathilde, à qui j'avois fait part de mes premiers succès auprès de la baronne, ne perdit pas de vue sa vengeance, et ne manqua pas de me presser de nouveau de faire ma déclaration d'amour. Elle fut confondue, quand je lui annonçai que j'avois formé l'inébranlable résolution de ne plus retourner chez la baronne. Dans son dépit, elle me dit que c'étoit une lâcheté, parce que je craignois le ressentiment du comte Joseph. Non, Madame, répondis-je froidement; et vous savez que j'ai dédaigné sa faveur, quand vous pensiez que vous pouviez me l'offrir; mais je méprise les femmes sans mœurs, et je n'en vois de telles que lorsque je ne puis m'en dispenser. Après cette réponse, je la quittai et je la laissai outrée de colère contre moi.

Le vicomte d'Inglar étoit alors en Angleterre, et n'en devoit revenir que dans un mois. Mais nous apprîmes par mademoiselle de Versec, que la marquise, sa mère, se plaignoit beaucoup de sa santé; ce qui étoit en elle une chose fort inquiétante, car elle avoit eu, jusqu'à cette époque, la prétention contraire, tirant une grande vanité de la force de sa constitution. Mais son médecin, qui étoit celui de

mon oncle, nous rassura. Je lui demandai quel étoit le genre de sa maladie? — Elle n'est pas plus malade que vous ou moi, répondit le docteur. — J'entends, repris-je, elle est malade imaginaire? — Point du tout. — Elle feint donc d'être malade? — Non, elle est de très-bonne foi. — Comment cela se peut-il? — Ah! cela est fort difficile à expliquer; et néanmoins, cet état, très-commun surtout parmi les femmes, est une époque dangereuse dans leur vie, parce que, jusqu'ici, les médecins n'y ont pas réfléchi, et que, faute de la connoître, ils prescrivent des remèdes très-inutiles, et par conséquent très-pernicieux. Madame d'Inglar est dans l'âge où, sans entrer dans la vieillesse, la perte totale d'une jeunesse passée dans le tumulte de la dissipation, l'affoiblissement des forces, le changement du visage, la lassitude des amusemens du grand monde, annoncent aux personnes les plus frivoles et les plus robustes que le genre de vie qu'elles ont mené jusqu'alors ne leur convient plus. Les femmes en général ne renoncent entièrement à la jeunesse qu'à cinquante ans. Pourquoi? C'est qu'à cette époque, une crise inévitable, une révolution de la na-

ture, ne permettent plus de conserver d'illusion à cet égard. La marquise d'Inglar n'a que quarante-un ans; elle calcule qu'elle doit avoir encore à peu près dix ans de jeunesse; elle n'en rabattra rien. Quand je la raisonnerois sur cette folie, je la choquerois sans la convaincre. Le marquis a voulu lui insinuer quelque chose sur ce point délicat; elle ne l'a pas compris et s'est fâché. Personne n'ose la contrarier. Cependant, elle se plaint amèrement de l'insensibilité de tout ce qui l'entoure; elle me persécute pour la purger, la droguer, ce que je ne ferai certainement pas; elle répète qu'on la laisse mourir sans secours; je crois qu'elle finira par se mettre entre les mains de quelque charlatan, qui la tuera avec des médecines et un *élixir merveilleux*.

Nous représentâmes au docteur qu'il seroit responsable de cet événement, et qu'il vaudroit beaucoup mieux flatter la manie de la marquise, en lui donnant, pour satisfaire son imagination, des *élixirs* sans vertu et des *pilules* de mie de pain, comme Tronchin avoit fait quelquefois pour guérir des maux imaginaires. Le docteur répondit qu'ici le cas étoit différent, parce que la marquise ne

se croiroit guérie qu'en reprenant des forces épuisées, des couleurs flétries sans retour, et qu'en cessant d'être blasée sur des amusemens que son ignorance et la paresse invétérée de son esprit lui ôtoient toute possibilité de remplacer par d'utiles occupations.

Je plaignis sincèrement cet état sans ressource pour une personne dénuée d'esprit et de sensibilité, fruit malheureux d'une mauvaise éducation et d'une jeunesse ridiculement prolongée dans la honteuse oisiveté d'une vaine dissipation; et cependant la marquise n'éprouvoit pas le plus grand tourment de cette triste situation; elle n'avoit jamais été jolie et coquette : elle ne déploroit ni la perte de la beauté ni la fuite d'une foule d'adorateurs; elle n'avoit à regretter que le mouvement et le goût des fêtes et du monde, et c'en étoit assez pour la plonger dans ce profond ennui qui conduit à la consomption!... Depuis l'absence de son fils, je m'étois présenté plusieurs fois chez elle sans avoir pu pénétrer jusqu'à elle : mais recevant d'Eusèbe une lettre dans laquelle il me donnoit plusieurs commissions, je portai à la marquise un gros paquet pour l'envoyer à Londres. On

me fit entrer : je trouvai la marquise couchée sur une chaise longue, et seule avec mademoiselle de Versec et la jeune Édélie, qu'on avoit fait sortir du couvent pour la marier sous deux mois au comte Joseph. Depuis longtemps je ne revoyois jamais cette jeune personne sans émotion; elle me rappeloit les plus beaux jours de mon enfance; elle ressembloit à son frère que j'aimois tant; elle me traitoit avec la douce familiarité de l'innocence et de la bonté, et elle étoit charmante!.... La marquise me fit asseoir au pied de sa chaise longue; et, me regardant languissamment : Julien, me dit-elle, il y a un siècle que je ne vous ai vu; je suis sûre que vous me trouvez bien changée? Non, Madame, répondis-je. Il est inutile, reprit-elle, de vouloir me flatter là-dessus. J'avois des couleurs si vives que je n'ai jamais mis de rouge; et maintenant je suis pâle, j'ai même, au grand jour, une teinte de jaune répandue sur le visage; j'ai les yeux battus; je suis maigrie : enfin, je suis dans un état de dépérissement si visible, qu'il est inconcevable que l'on n'en soit pas plus frappé. Il est certain, dit gravement mademoiselle de Versec, que la santé de

Madame est altérée : cependant elle a naturellement une si forte constitution que..... Oui, ma chère, interrompit la marquise; mais songez donc que mon mal est invétéré : vous devez vous rappeler que j'en ai remarqué les premiers symptômes il y a plus de trois ans....—Cela est vrai.—Ce mal est venu lentement et par degrés, comme dans toutes les maladies de langueur. J'y fis moi-même peu d'attention d'abord; mais les progrès deviennent si effrayans, qu'il n'y a plus moyen de s'abuser. A ces mots, elle poussa un profond soupir. Édile, qui tenoit sa main, la baisa, en lui disant avec une expression naïve et touchante : Chère maman, vous guérirez, le docteur m'a donné sa parole qu'il n'y a pas le moindre danger dans votre état, et il est bien habile.... Oui, reprit la marquise, pour les maladies violentes, mais il n'entend rien aux maladies chroniques; et, tout en soutenant que je ne suis pas malade, j'ai fort bien démêlé qu'il me regarde comme incurable : il lui est échappé de me dire que je ne reprendrai jamais mon embonpoint naturel et mes couleurs, et même il m'a fait entendre que ce commencement de marasme ne s'ar-

rêteroit pas là, et que je dois m'attendre à bien pis; et, quand je lui demande des remèdes, il m'ordonne du tilleul, de l'eau de fleur d'orange et des demi-bains. On ne guérit pas d'un mal aussi menaçant avec de telles niaiseries..... Ici je pris la parole pour demander à la marquise le détail de ses souffrances. Je n'en ai point d'aiguës, me répondit-elle, et même physiquement je ne souffre pas. Je n'ai encore perdu ni l'appétit ni le sommeil: je crois bien que je n'ai rien de particulièrement attaqué, mais c'est toute la machine entière qui se délabre. Vous savez comme le physique influe sur le moral; je l'éprouve cruellement. Je n'ai de goût à rien; tout me fatigue et m'excède. — Quoi! Madame, les fêtes?..... — Ah! il n'y a plus de fêtes pour moi; le bruit m'étourdit, la musique m'attriste, le spectacle m'ennuie, et je n'ai plus la force de veiller.... — Si Madame se faisoit quelque occupation....—Fort bien pour ceux qui ont l'habitude de l'étude, mais la lecture me fait mal à la tête et aux yeux. Je n'ai jamais aimé le travail des mains; la tapisserie et la broderie sont des délassemens si insipides!.. —Il en est tant d'autres! par exemple, le goût

de la botanique et des fleurs....—Ah! oui, les fleurs! j'avois jadis pour les fleurs une véritable passion; elles me charmoient en guirlandes et dans des vases: maintenant je ne les puis souffrir; toutes les odeurs m'agacent les nerfs.

Comme la marquise disoit ces paroles, la porte s'ouvrit, et le comte Joseph entra; je me levai, et je voulus m'en aller; la marquise me retint, en disant que le *futur* d'Édélie ne devoit pas me faire fuir, et qu'il seroit sûrement bien aise de me voir. Je restai, mais avec un battement de cœur qui s'augmentoit à chaque pas qui rapprochoit le comte d'Édélie. Je gémissois sur le sort de cette innocente victime immolée par la vanité, car la marquise ne s'obstinoit à la donner au plus mauvais sujet de la cour que pour lui voir le tabouret que lui cédoit sa future belle-mère avec sa place de dame d'atours; et parce que le comte devoit hériter d'un duché-pairie.... O que les préjugés sont odieux et incompréhensibles lorsqu'ils blessent à la fois le cœur et la raison!.....

Le comte fut très-affable avec moi; il me voyoit bien traité de la marquise; j'avois été

témoin de sa conduite chez madame de Blimont ; on ne savoit qu'une partie de ses inexcusables écarts ; il vouloit m'empêcher d'en faire le détail à mademoiselle de Versec ou au vicomte d'Inglar qui devoit revenir pour son mariage. Les grands seigneurs de ce temps croyoient tous qu'ils entraînoient invinciblement les roturiers avec quelques phrases, qu'ils supposoient apparemment magiques, et qui, en effet, comme tant d'autres d'un genre différent, avoient sur le grand nombre une puissance merveilleuse. Quand ma destinée, me dit-il, sera fixée au gré de tous mes vœux, nous irons passer un mois à Velmas (c'étoit une des terres de son père); il faut y venir; mon père et ma mère connoissent nos anciennes liaisons et seront charmés de vous y voir; et mademoiselle d'Inglar vous fera les honneurs du château avec sa grâce ordinaire et moins de malice qu'elle n'en avoit à Etioles il y a huit ou dix ans, car je me rappelle qu'alors vous étiez toujours en dispute, et que mademoiselle de Versec, avec toute sa sagesse, avoit souvent bien de la peine à mettre les hola. Cet éloge, fait en passant, de la *sagesse* de mademoiselle de Versec, la mit

en bonne humeur, et elle conta plusieurs espiégleries d'Edélie qui, prenant la parole, me rappela que nous avions été bien grondés pour avoir pêché à la ligne, dans le bassin du jardin, de petits poissons rouges. Vous aurez à Velmas, reprit le comte en s'adressant toujours à moi, de quoi satisfaire le goût de la pêche, les eaux y sont admirables. C'est une bien belle terre, dit la marquise. Oui, reprit le comte d'un ton solennel, et, je crois, celle de France qui a les plus nobles droits seigneuriaux. Enfin, poursuivit-il en reprenant l'air bienveillant et gai, M. Delmours, vous êtes condamné à quitter les délices de Paris pour la solitude de Velmas. Oh! oui, ajouta Edélie, il faut absolument que vous y veniez, M. Delmours..... Nous nous rappellerons tous nos tours de jeunesse..... En effet, dit la marquise, c'étoit le bon temps; je me portois si bien alors!....

J'aurois pu être enivré, comme un autre bourgeois, de toute cette flatterie d'affabilité; mais un sentiment vague et secret me mettoit à l'abri de cette espèce de séduction. Au fond de l'ame je haïssois le comte Joseph, parce qu'il étoit vain, orgueilleux, qu'il avoit des

mœurs dépravées, et surtout parce qu'il devoit épouser Edélie. Fort décidé à ne point aller à Velmas, je me contentai de remercier respectueusement; et, sans m'expliquer davantage, je pris congé de la marquise. Je rentrai chez moi fort triste et poursuivi par l'image d'Edélie qui m'avoit souvent troublé, mais qui, jamais jusqu'alors, ne m'avoit causé autant d'agitation. Je n'espérois pas de consolation dans mon intérieur; et je n'osois confier à mes amis une telle folie, pas même à Durand.

Quoique je connusse parfaitement Mathilde à beaucoup d'égards, elle m'étonnoit toujours dans le détail de la vie. Il y a dans toutes les femmes spirituelles une certaine finesse que les hommes n'ont jamais, et il est juste que la nature ait accordé ce privilége au sexe le plus foible et qui est toujours dépendant. La femme la plus sincère n'est telle que par la pureté de son cœur, et parce qu'elle méprise l'artifice; mais elle en possède le talent inné si elle a de l'esprit, et elle l'emploiroit, si elle vouloit, avec autant de succès que la plus fausse. Aussi, quand elle veut faire un usage innocent ou bienfaisant de la finesse (qui est toujours une

sorte de ruse), voyez si un homme pourroit l'égaler dans l'art puissant des ménagemens et de l'insinuation ?

Ainsi, une femme seule peut bien connoître et bien peindre une autre femme. Néanmoins, les femmes, plus sensibles que nous, sont plus sujettes à se laisser abuser par leurs affections; mais lorsqu'elles sont de sang froid, elles ont, au suprême degré, le génie de l'observation dans la société; rien ne leur échappe de tout ce qui a rapport aux mœurs, aux ridicules, aux caractères. Nous ne voyons des objets que les couleurs tranchantes; elles aperçoivent toutes les nuances.

Je ne connoissois Mathilde qu'en masse; il m'étoit impossible de calculer la subtilité de ses combinaisons que je ne devinois jamais que par les résultats. Je m'attendois à lui voir, à l'avenir, avec moi, des manières sèches et constamment froides; je fus très-étonné de la trouver, même lorsque nous étions tête à tête, plus amicale et plus gaie que jamais; sans pouvoir deviner son motif, je compris pourtant qu'elle en avoit un; et, indigné de sa fausseté, il m'étoit impossible de ne pas lui répondre souvent de mauvaise grâce ou quel-

quefois même avec brusquerie; c'étoit bien ce qu'elle avoit prévu et ce qu'elle vouloit. Elle me dit qu'elle alloit se remettre avec ardeur aux camées, ce qui signifioit qu'il falloit lui en faire une grande quantité; son intention étoit d'en accumuler une provision, pour n'en pas manquer au besoin par la suite. Elle vit bien que je n'y mettrois plus de zèle désintéressé, elle prit le parti de me faire un joli présent à chaque camée; c'étoit me payer, et je travaillai en conscience; c'est-à-dire, que je peignis une vingtaine de camées en trois mois, non pas de mon mieux, puisqu'ils ne devoient pas paroître sous mon nom, mais proprement faits et d'une médiocrité passable. C'est tout ce qu'on doit à ceux qui se permettent de semblables supercheries. Les usurpateurs, en ce genre, ne font jamais de véritables conquêtes; on peut bien leur sacrifier une partie de son temps, on ne leur donne jamais son talent tout entier.

Cependant, je m'aperçus bientôt combien j'avois perdu dans la maison. Mademoiselle Agathe, femme de chambre de Mathilde, étoit beaucoup moins obligeante pour moi; le chocolat de mon déjeûner étoit plus clair et

d'une autre qualité, il n'étoit jamais fait à l'heure où je le désirois; les garçons de boutique ne m'obéissoient plus; mon oncle devenoit, de jour en jour, plus froid et plus sévère; je connus enfin, par les reproches continuels que j'en essuyois, qu'on lui faisoit sans cesse de faux rapports contre moi. C'est un art porté au plus haut point de perfection dans la bourgeoisie, que celui d'envenimer l'esprit du maître de la maison par de petites tracasseries journalières. Une femme, secondée dans ce projet par ses domestiques, parvient toujours sûrement dans cet état à inspirer à un mari, dont elle est aimée et qui a de bonnes mœurs, toutes les préventions qu'elle veut lui donner. On n'a pas d'idée, dans le grand monde, de la puissance du commérage et des petits rapports de servantes dans un ménage bourgeois, et de l'art avec lequel les empoisonne une femme artificieuse, en conservant l'air de la douceur et de la bonté. Le mari, fatigué des affaires de son commerce, et n'ayant point ces sujets intarissables de conversations que fournit la dissipation d'une grande société, adopte avec plaisir ce genre d'entretien; il s'en fait une habitude: toutes

les soirées s'écoulent ainsi ; il écoute, croit tout, n'éclaircit rien ; il prend toujours la malveillance et la haine pour une confiance intime, et les plus grossières calomnies sont à ses yeux des faits avérés. Ce fut ainsi que Mathilde, sans scènes, et surtout sans explications, parvint à me perdre dans l'esprit de mon oncle. Lorsqu'elle eut en sa possession mes vingt camées, elle engagea mon oncle à me faire appeler un matin dans son cabinet, où je le trouvai seul avec elle. Mon oncle, d'un ton aigre et sec, me dit de m'asseoir ; et, après un moment de silence : Julien, me dit-il en me regardant de l'air le plus courroucé, il est temps que cela finisse...... Quoi ! mon oncle, demandai-je avec étonnement. Julien, reprit Mathilde avec un accent sentimental, je lui ai tout dit..... Ces paroles me confondirent ; je crus, sans réflexion, qu'elle lui avoit fait l'aveu de son intrigue avec le comte Joseph, et je ne concevois pas pourquoi la colère de mon oncle tomboit sur moi. Vous voilà bien surpris, me dit-il, vous avez peine à concevoir une telle sincérité. — Il est vrai que je suis bien étonné. — Je le crois, et je ne le suis pas moins de votre conduite. — Com-

ment! mon oncle a?.... — Oui, votre intrigue avec cette petite Adeline, ma femme a eu la bonté de me la cacher...... Julien, interrompit Mathilde, vous ne nierez pas cela? — Non, Madame, répondis-je, mais comment n'en parlez-vous que lorsqu'elle n'existe plus?...... Taisez-vous, s'écria mon oncle, il est aussi trop impertinent de faire des reproches à celle dont vous devriez baiser les pas....... Ne vous fachez pas, mon ami, dit Mathilde, laissez-moi lui parler : Julien, poursuivit-elle, votre excellent oncle a été très-irrité des manières et de la rudesse que vous avez avec moi depuis long-temps, et qu'il attribuoit aux motifs les plus bas, à un vil intérêt qui vous faisoit prendre de l'aversion pour la femme qui fait son bonheur. J'ai voulu lui ôter cette idée, et je lui ai dit ce que je crois, que votre humeur vient de ce que j'ai connu cette intrigue, que je vous ai donné quelques conseils, et que de ce moment vous n'avez plus vu en moi qu'un mentor qui vous gênoit..... Oui, reprit mon oncle, oui, ma chère amie, malgré votre douceur angélique, je ne doute pas que votre vertu et votre pénétration ne lui soient odieuses; il a ses raisons pour les craindre; mais

soyez sûre aussi qu'il vous déteste, parce que vous êtes ma femme; tous les indignes propos qu'il a tenus le prouvent assez...... Moi, repartis-je, j'ai tenu des propos?...... — Vous n'avez pas dit que tout alloit bien mieux dans la maison avant mon mariage; que je ne m'entendois à rien; que je serois bien embarrassé si vous me quittiez; que je dessinois l'ornement d'un goût gothique; qu'il n'y avoit, dans la boutique, d'*objets* de débit que ceux qui sortoient de votre main ou que vous commandiez; que le *métier* de bijoutier étoit au-dessous de vous; que les d'Inglar ne me protègent qu'à cause de vous; que je vous avois promis toute ma fortune; qu'il est ridicule que j'aie épousé une aussi jeune personne; qu'elle a beau faire, que vous ne l'aimerez jamais; que tout le monde se moque de moi, et que si vous en aviez envie, il ne tiendrait qu'à vous de me faire interdire; et tout cela sans compter les impertinences que vous débitez à tout venant, sur ma *cuisine bourgeoise*, et sur nos amis; vous voyez que je suis bien informé.

J'écoutai paisiblement ce discours sans être tenté de l'interrompre, voulant voir jusqu'où

pouvoit aller ce tissu de fourberies. Il est bien vrai que j'avois écouté les moqueries de Mathilde sur sa société, que j'en avois ri, et que j'en avois fait moi-même pour lui plaire, mais seulement tête à tête avec elle; tout le reste étoit d'une horrible fausseté. Je demandai à mon oncle qui lui avoit fait des rapports si calomnieux. Arrêtez, répliqua-t-il; le mot *calomnie*, dans ce cas, dans votre bouche, en est une; n'allez pas jusque-là. Vous n'avez pu nier des faits positifs : vos mauvaises mœurs, l'indulgence sans bornes de ma femme, sa bonté, sa générosité pour vous, sa patience à supporter vos rebuffades et vos brutalités. Il est bien inutile de nier des discours qui sont parfaitement d'accord avec toute votre conduite depuis que je suis marié. Apprenez qu'on ne me trompe point quand je veux observer; j'ai un peu trop d'expérience pour me laisser abuser; je ne juge qu'avec réflexion et d'après ce que j'ai vu, et je vois bien. Oui, dit Mathilde, il a de bons yeux : je ne crois pas qu'il y ait au monde un coup d'œil plus sûr et plus pénétrant que le sien. Ce compliment charma mon oncle. Malgré votre jeunesse, ma belle, reprit-il, vous verriez tout aussi bien si vous

n'aviez pas une candeur et un excès de bonté qui très-souvent vous aveuglent. Enfin, poursuivit-il en m'adressant la parole: Je vous le répète, il faut que tout cela finisse; il y a longtemps que j'aurois éclaté si ma femme ne m'eût retenu. Vous aimez mieux le pain des étrangers que le mien: vous m'avez dit que M. le vicomte d'Inglar, votre *puissant* protecteur, vous prendroit, à son mariage, en qualité de secrétaire; mais tous les mariages de cette famille se retardent de jour en jour: Dieu sait s'ils se feront. Voici ce que je vous propose: d'aller à Londres retrouver M. le vicomte: si par hasard il ne se soucioit plus de vous, alors vous iriez travailler chez mon correspondant anglois, M. Seamer, pour lequel je vous donnerai une lettre, et qui vous recevra très-bien. Au reste, la pension de mille francs que je vous ai donnée vous suivra partout; avec cela et ce que vous savez faire, vous vivrez fort bien. Mais désabusez-vous de l'idée que votre orgueil vous donne de vos talens. Vous dessinez proprement l'ornement quand vous ne tombez pas dans le bizarre et le colifichet à force de chercher du nouveau; vous n'êtes pas dans ce genre mon meilleur

élève à beaucoup près. Quant à vos camées, ils sont soignés et agréables; mais, sans prévention, ceux de Mathilde, moins léchés, ont plus d'effet, et ses figures ont plus d'expression. J'ai passé dix ans à vous enseigner l'ornement, et elle n'a pas pris six mois des leçons de vous : elle les a bien payées par tous les présens dont elle vous a comblé. Soyez, s'il est possible, à l'avenir, plus sage, plus modeste et plus reconnoissant. Mon oncle, dis-je enfin, je ne crois nullement avoir des talens supérieurs, mais je suis assez jeune pour en acquérir; et j'en ai assez, dès à présent, grâce à vos bontés, pour pouvoir gagner honnêtement ma vie en travaillant. Ainsi, je n'ai nul besoin de la pension que vous m'offrez; je l'aurois acceptée avec joie quand j'avois votre amitié : je ne puis la recevoir avec votre disgrâce...... Je ne regarderois ce refus, interrompit mon oncle, que comme une impertinence de plus......—Non, mon oncle, c'est le fruit de l'éducation que je vous dois. Quand m'ordonnez-vous de partir? — Demain. A ce mot, mon cœur se serra. Je m'inclinai profondément et je me retirai. Comme j'étois au milieu de l'antichambre,

j'entendis marcher derrière moi; c'étoit mon oncle; je m'arrêtai. Julien, me dit-il avec beaucoup d'émotion, quand je vous ai dit que vous pouviez partir demain, ce n'est pas un ordre que je vous ai donné; cela signifie seulement que, de ce moment, je n'ai nul besoin de vous; mais il va sans dire que vous êtes le maître de ne partir que dans quelques jours.... dans huit ou dix... quinze... et plus... si cela vous convient...... Après avoir dit ces paroles avec un ton qui se radoucissoit à mesure qu'il me regardoit (car, malgré moi, je pleurois), il se hâta de me quitter pour me cacher son propre attendrissement.

Quand je fus dans ma chambre, je donnai un libre cours à mes larmes : j'aimois mon oncle, qui avoit d'excellentes qualités, et qui étoit mon bienfaiteur. Je ne pouvois supporter l'idée de me séparer de lui, non en bonne intelligence, par ma volonté et avec son consentement, mais chassé de chez lui!.... Hélas! me disois-je, dans mon enfance j'ai été banni de la maison paternelle, et dans ma dix-huitième année je le suis de chez mon plus proche parent, mon bienfaiteur, et sans l'avoir mérité! Qui me répondra que je serai plus

heureux avec des étrangers!..... Ces tristes réflexions me firent verser un déluge de pleurs! combien je maudissois la femme audacieuse et si profondément fausse qui m'avoit ainsi noirci auprès de mon oncle!... J'étois véritablement confondu, épouvanté de sa noirceur et de son effronterie. Elle avoit moins de grâces et de talens que la baronne de Blimont, et elle avoit dans le caractère quelque chose de moins bas; mais elle la surpassoit infiniment en hardiesse, en manége et en hypocrisie. Toutes deux avoient au fond les mêmes idées et les mêmes sentimens: l'une, plus fière et plus ambitieuse, ne les montroit qu'avec mesure ou sûreté; l'autre, ayant, d'après de justes conséquences, tiré de ses lectures des raisonnemens qui érigeoient en vertus tous les vices, s'appuyoit sur des *principes* philosophiques qui lui paroissoient sublimes, et affichoit avec orgueil le cynisme le plus impudent; et Mathilde, par conséquent, avoit cent fois plus de duplicité. J'étois d'autant plus affligé, que je n'avois ni l'espoir ni le désir de me justifier auprès de mon oncle, puisque je n'aurois pu y parvenir, en supposant qu'il eût ajouté foi à mes discours, qu'en dévoilant Mathilde

à ses yeux, c'est-à-dire en le rendant le plus malheureux de tous les hommes et en jouant le rôle si vil de délateur. Je pris donc le parti de me taire, de souffrir en silence, et de ne m'occuper que des moyens de quitter promptement cet asile toujours si cher où s'étoient écoulés les dernières années de mon enfance et les premiers jours de ma jeunesse.

CHAPITRE XI.

Séparation de Julien et de son oncle.—Julien est présenté à de nouveaux personnages.—Il part pour la Suisse.

J'ALLAI trouver mon ami Durand, je lui contai tous les détails de ma situation. Après m'avoir attentivement écouté : Mon ami, me dit-il, j'ai ce qu'il te faut : tu sais, poursuivit-il, que mon beau-père s'est retiré des tracas du négoce ; qu'il se repose sur ses lauriers, c'est-à-dire sur son coffre fort et sur soixante bonnes mille livres de rentes. Il m'a substitué à sa place en beaucoup de choses ; et, comme j'ai fait un cours de droit, ce qui ne sert (trop souvent dans le fait) qu'à se vanter de cet honneur, chose à la vérité fort utile dans un siècle de charlatanerie, il m'a conseillé de m'occuper du soin de rétablir les affaires des grands seigneurs qui se ruinent. Dans ce

métier-là, les pratiques ne manquent pas. Les grands seigneurs avoient autrefois des intendans; aujourd'hui presque tous n'ont que des régisseurs, et ils s'attachent un homme de loi, non parce que cet homme connoît *les lois*, mais parce qu'il prête de l'argent tant que le fonds de la fortune peut répondre du principal et des intérêts, qui, dans ce cas, sont au taux le plus haut possible. Cet arrangement est très-commode pour un seigneur paresseux qui, désirant ne s'occuper que de son plaisir, veut se délivrer totalement de l'ennui de recevoir, de payer, de régler ses comptes et de calculer sa dépense. Si ce seigneur donne sa confiance à un fripon, il y gagnera d'être plus tôt et entièrement quitte, en trois ou quatre ans, de tous les embarras de ce monde, car il sera complétement ruiné au bout de ce temps. S'il s'adresse à un honnête homme, et qu'il suive exactement ce qui lui sera prescrit, on acquittera ses créances avec le profit de grandes et de justes réductions, avantage qu'il sera obligé de payer par les gros intérêts accumulés des sommes avancées. En cinq ou six ans, il sera tout-à-fait libéré, mais avec une considérable diminution de fortune; de

sorte que, si l'expérience ne l'a pas corrigé, s'il ne se décide pas à mettre l'équilibre parfait entre sa recette et sa dépense, et à faire lui-même ses affaires en leur consacrant tous les jours une heure de ce temps précieux qu'il n'a jamais employé qu'en visites, aux spectacles, etc., sa ruine, seulement retardée, sera toujours inévitable. Pourquoi dis-tu, lui demandai-je, qu'il faut à un honnête homme cinq ou six ans pour arranger les affaires qu'on lui confie? Il me semble que cela pourroit s'effectuer beaucoup plus promptement. — Sans doute, si l'on n'avoit qu'une seule *pratique;* mais quand il faut travailler pour plusieurs, cela traîne.....—Et pendant ce temps, repris-je en riant, le trésor des gros intérêts s'augmente. Oui, répondit Durand sur le même ton; et je t'assure qu'en affaires cette idée, tant qu'il y a sûreté, a ralenti plus d'une fois l'activité d'un homme probe. Au reste, poursuivit-il, on est souvent injuste pour les gens d'affaires, en leur attribuant des ruines soudaines et épouvantables auxquelles ils n'ont aucune part. A quoi sert d'appeler un grand médecin si l'on ne veut pas suivre ses ordonnances, et de même, lorsqu'on se remet entre

les mains de l'homme d'affaires le plus honnêté et le plus éclairé, quel profit en peut-on retirer si l'on ne fait pas un mot de ce qu'il conseille....... — Je vois toujours que l'état d'homme d'affaires est fort lucratif. — Mon ami, on commence à faire tant de cas de l'argent, que si cela dure, on en viendra à trouver fort simple des choses qui répugnent encore aujourd'hui; par exemple, l'agiotage, réputé déshonorant, cessera de l'être; et tout ce qui, sans voler positivement, fera gagner de l'argent, paroîtra permis et très-bon. Mais revenons à ce qui te regarde : j'arrange dans ce moment les affaires du marquis de Palinis; il va partir pour la Suisse avec son neveu : il m'a chargé de lui trouver quelque jeune littérateur, ou du moins un jeune homme spirituel sachant un peu dessiner, qui auroit envie de faire ce voyage, qui durera trois mois. Je te proposerai : tu seras défrayé de tout; tu verras un pays curieux; et, quand tu reviendras à Paris, tu y retrouveras le vicomte d'Inglar....—Fort bien, mais je ne suis nullement littérateur.....—Qu'importe, tu as de quoi le devenir; il y en a tant qui prétendent l'être et qui ne le seront jamais! Tu écris bien, tu as

de l'esprit, de l'instruction ; que te faut-il de plus?—Mais à quoi leur serai-je bon?—A dessiner quelques croquis de vues, à faire des notes sur le voyage et à *rédiger*, c'est-à-dire à écrire tout entier le journal du marquis, qu'à son retour à Paris il donnera comme de lui dans la société, et qu'il fera peut-être imprimer sous son nom, si la fureur du bel esprit qu'il a eu quelque temps lui reprend.— Quel caractère a ce marquis? — Aucun : il prend toujours les sentimens, les opinions, les goûts des gens avec lesquels il vit d'habitude. On l'a vu tour à tour prodigue, avare, dissipateur, austère dans sa conduite, libertin. Le fait est que sa paresse d'esprit, sa légèreté, sa frivolité naturelle sont si extrêmes, qu'il ne peut mettre de suite à rien ; et que, faute d'approfondir et de réfléchir mûrement, il se livre à toutes ses impulsions, se laisse entraîner par l'exemple, et n'a pas une idée fixe dans la tête ni une affection constante dans le cœur. Néanmoins, il n'est ni méchant ni corrompu. Ses erreurs ne sont jamais sans ressources, parce qu'elles ne sont ni préméditées ni raisonnées, et qu'on est sûr qu'elles ne s'enracineront point ; mais aussi ses sentimens et ses actions

honnêtes ne donnent aucune garantie pour l'avenir, une base solide y manque; existence déplorable qui n'offre de certain qu'une foiblesse invincible et une éternelle inconstance. —Quel âge a-t-il? —Trente-cinq ans. Il est marié depuis deux ans à la plus belle personne de Paris, remplie d'esprit, de grâces, de vertus, et il lui a déjà fait trois ou quatre infidélités; mais, dans ce moment, tu le trouveras dans une bonne veine; l'affoiblissement alarmant de sa santé, et le dérangement de ses affaires viennent de le jeter subitement dans une réforme complète. Il auroit, dans cet instant, et de très-bonne foi, beaucoup plus de goût pour la Trappe que pour la cour. Les médecins lui ordonnent de voyager pendant quelques mois: il a préféré la Suisse, comme le pays le plus sauvage et l'un des plus intéressans, dit-il, par la simplicité de ses mœurs. Sa femme vouloit le suivre; mais, par des vues d'économie, il la laisse avec sa mère. Il n'emmène avec lui que son jeune neveu, âgé de seize ans, et le précepteur de cet enfant.— Cet enfant est donc fils de son frère? — Oui, du duc de Palmis, son frère de père seulement; le duc est plus vieux que le marquis,

et de vingt ans. Après quelques années de veuvage il s'est remarié, il y a un an, à une jeune personne de dix-sept ans, et qui, par conséquent, en a dix-huit aujourd'hui. Ces deux frères sont heureux en femmes, car la duchesse est aussi un ange de figure et de caractère. Son mari est bourru, jaloux, morose, violent; elle ne se plaint point, paroît être heureuse et n'oppose à sa brutalité qu'une patience et une douceur véritablement célestes. Un mois après son mariage, le duc la mena aux eaux de Plombières qui lui étoient ordonnées; j'y étois avec ma femme, que la duchesse prit dans la plus vive amitié; et, malgré la distance que le rang et la naissance de la duchesse mettent entre elles, cette liaison subsiste, et durera, j'en suis sûr, car elle est fondée sur une parfaite sympathie. Ma Sophie est moins jeune que la duchesse; mais elle m'a dit que cette dernière avoit l'esprit le plus solidement cultivé et une raison tout-à-fait au-dessus de son âge. Eh bien, repris-je, arrange cela si tu peux; je serai charmé de faire ce voyage, il me distraira peut-être de mes chagrins.

Durand m'assura qu'il étoit certain du succès. Alors, un peu moins inquiet, je retournai

sur-le-champ à la maison. Mon oncle alloit se mettre à table : je pris en silence ma place ordinaire. Je trouvai à mon oncle l'air triste, embarrassé et très-radouci avec moi. Je remarquai dans son ton avec Mathilde quelque chose d'un peu sec qu'il n'avoit jamais eu. Je devinai qu'il lui avoit montré quelques soupçons de l'exagération des rapports faits contre moi, et qu'ils avoient eu ensemble, sinon une dispute, du moins un entretien mêlé de quelques reproches; et Mathilde ne pouvoit dissimuler un fond d'humeur qui perçoit malgré elle. Après le dîner, j'allai m'enfermer dans ma chambre pour y travailler avec ardeur jusqu'à trois heures du matin à un ouvrage pour la boutique, et je le finis avant de me coucher, ce qui ne m'empêcha pas de me lever comme de coutume, à sept heures. J'envoyai cet ouvrage à mon oncle, afin qu'il vît que j'avois passé la nuit pour le terminer. A huit heures, Durand entra dans ma chambre, en me disant que mon affaire étoit faite; qu'il reviendroit me prendre à midi pour me mener chez le marquis, avec lequel je partirois sous trois jours pour la Suisse. Durand ne resta qu'un instant chez moi. Aussitôt qu'il

m'eut quitté, j'écrivis à mon oncle une lettre très-simple et très-respectueuse pour lui rendre compte de cet arrangement et de mes projets, et pour lui demander s'il les approuvoit, et ses ordres. Mon oncle n'étoit pas sorti; je lui envoyai cette lettre : au bout d'une demi-heure, il me fit appeler. Je le trouvai seul dans son cabinet; il étoit troublé, attendri...... Il me fit asseoir et dit qu'il approuvoit mon voyage, et, comme il me l'avoit déjà dit, mon projet de m'attacher, à mon retour, au vicomte d'Inglar, qui étoit un jeune seigneur aussi recommandable par sa sagesse et sa conduite, que par sa naissance. Mais, poursuivit-il, Julien, si j'ai quelque autorité sur vous, et si vous avez quelque reconnoissance de tout ce que j'ai fait pour vous, vous ne me quitterez point sans me le prouver.— Parlez, mon oncle, si cela est en mon pouvoir......—Oui, entièrement; il faut d'abord accepter, comme une preuve d'affection paternelle, la pension que je vous donne; j'ai placé en votre nom vingt mille francs chez M. Rouan, notaire; la rente vous en appartient.—Quand vous daignez, mon oncle, me parler avec tant de bonté, vous devez être

certain que je la recevrai avec une vive reconnoissance.—Il faut encore partir d'ici sans rancune. Alors il me fit un grand éloge de sa femme, me protesta qu'elle me chérissoit, et que c'étoient mademoiselle de Versec et les domestiques qui lui avoient fait contre moi les rapports les plus fâcheux; qu'en général sa femme m'avoit toujours défendu; il ajouta qu'il étoit persuadé qu'il y avoit dans tout cela beaucoup de malentendu; qu'il ne doutoit pas de mon attachement; qu'il me reconnoissoit d'excellentes qualités; et que, malgré la sévérité qu'il m'avoit montrée la veille, et qu'il avoit peut-être, de premier mouvement, poussée un peu trop loin, il m'aimoit comme son propre fils. A ces paroles, je fondis en larmes; il m'embrassa avec un extrême attendrissement; je le serrai dans mes bras. Tu seras toujours mon bon Julien, me dit-il; conviens que tu as des torts avec Mathilde et que tu n'as pas répondu comme tu le devois, surtout dans ces derniers temps, à l'amitié qu'elle a pour toi; car cela je l'ai vu de mes yeux.—Mon cher oncle, dès que vous rendez justice à mes sentimens pour vous, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez.—Viens em-

brasser ma femme......—De tout mon cœur. Mon oncle, à ce mot, me prend par la main et m'entraîne; nous sortons de son cabinet. Il falloit, pour aller chez Mathilde, traverser un long corridor fort obscur; à quelques pas de la porte de la chambre de Mathilde, mon oncle s'arrêta et me dit tout bas : Tu commenceras par lui faire *un petit bout d'excuse; c'est une femme, et ma femme, ça ne doit pas te coûter; fais cela pour moi, mon garçon.* Combien, pour un cœur sensible, la bonhomie est plus entraînante et plus persuasive que l'éloquence la plus séduisante de l'artifice !.... Je promis tout. Nous entrons dans la chambre; Mathilde étoit seule : je m'avance vers elle, en disant avec un véritable élan de sensibilité (car je ne pensois qu'à mon oncle): Ma chère tante, je vous prie d'oublier mes fautes et mes torts et de me rendre votre amitié. Mon cher Julien, répondit-elle de fort bonne grâce, je n'ai jamais cessé de vous aimer; et si j'ai fait quelque chose qui vous ait déplu, soyez sûr que mon cœur n'y avoit aucune part. En prononçant ces paroles, elle me tendit une main que je baisai. Mon bon oncle, tout en larmes, s'écria : Mathilde,

embrasse-le...... Ce qu'elle fit avec toute l'expression de la sensibilité. Mon oncle nous pressa contre son sein; nous pleurions tous les trois, et je crois que, dans cet instant, les larmes de Mathilde et son attendrissement étoient sincères. Il n'y eut point d'explication. Mathilde, à qui mon oncle avoit montré ma lettre, certaine qu'elle alloit être débarrassée d'un témoin importun, et que je partirois sous trois jours, n'avoit en effet plus d'animosité contre moi; d'ailleurs elle me savoit gré de n'avoir pas essayé, même indirectement, de me défendre en l'accusant. Ainsi la bonne intelligence se trouva parfaitement rétablie entre nous trois.

Durand vint me prendre en fiacre à midi et me mena chez le marquis de Palmis; il nous reçut dans sa chambre à coucher, nous le trouvâmes avec son medecin (qui prenoit congé de lui), la marquise et la duchesse de Palmis, sa belle-sœur. Je fus ébloui de la beauté et charmé des grâces de ces deux dames; la figure de la marquise étoit plus frappante et plus grecque: celle de la duchesse avoit une expression de douceur et d'ingénuité qui me rappeloit la charmante physionomie d'Edélie,

et, par cette raison, elle me plut davantage. Le marquis de Palmis, qui étoit en robe de chambre, m'accueillit avec beaucoup de bonté. Je ne crains qu'une chose, me dit-il, c'est de vous ennuyer, car ma mauvaise santé me rend bien sérieux et bien maussade; je suis si vieux !...... Comme vous étiez fort jeune et fort gai il y a huit mois, dit la marquise, j'espère qu'au bout d'un mois de voyage, M. Delmours vous verra dans votre état naturel; l'air pur des montagnes vous guérira sûrement. Le marquis, pour toute réponse, fit un profond soupir; et la marquise, se tournant vers la duchesse: Octavie, dit-elle, comme Tiburce sera heureux d'avoir un si jeune compagnon de voyage! La duchesse sourit en me regardant, et ce sourire exprimoit tout ce qu'on peut dire de plus aimable; elle me recommanda ce jeune homme, dont elle étoit la belle-mère, et ce fut avec le ton de la plus touchante affection pour lui: Soyez tranquille, ma sœur, reprit le marquis, je suis certain qu'ils s'accommoderont fort bien ensemble; tandis qu'ils graviront les montagnes, je me reposerai dans quelques chaumières; ils se divertiront et causeront tout à leur aise, et

moi j'étudierai les mœurs de ces bons Helvétiens, et je moraliserai avec l'abbé..... J'écoutois attentivement ce mélancolique marquis; car ce langage de vieillard me paroissoit fort curieux dans la bouche d'un homme de trente-cinq ans. Je ne savois pas encore que, vu en passant, un homme blasé, ainsi qu'un ambitieux déçu, ressemble assez à un sage; il en a du moins les discours. La marquise me questionna sur mes camées. Durand qui avoit apporté exprès le profil de Sophie, que j'avois fait nouvellement pour lui, s'empressa de le lui montrer; la marquise le loua à l'excès, avec cet air animé qu'elle mettoit à tout ce qui lui plaisoit. La duchesse assura que la ressemblance en étoit parfaite ; elle ajouta les choses les plus obligeantes sur l'esprit et le caractère de Sophie ; rien de ce qu'elle disoit n'étoit froid, et rien en elle n'avoit l'air ou le ton de l'exaltation; elle conservoit toujours en toutes choses du calme et de la réserve. On voyoit une certaine retenue dans ces discours et dans ces actions, qui la caractérisoit particulièrement, et qui, sans exclure la profonde sensibilité, ne lui permettoit jamais de montrer de l'enthousiasme. Il y avoit de la

pudeur dans son amitié même, et jusque dans sa plus vertueuse admiration. La marquise avoit un cœur aussi sensible et aussi pur, mais une tête infiniment plus vive, un caractère beaucoup moins réfléchi; certaine de ne pouvoir aimer que ce qui est estimable, elle se livroit toute entière à ses affections, sans penser qu'il est possible d'être trompé, et sans prévoir les dangers de tout sentiment passionné!...... Avec sa beauté, sa jeunesse, une incontestable supériorité d'esprit, des talens enchanteurs, une extrême franchise et un mari bien peu digne d'elle, qu'elle voyoit sans illusion, elle étoit depuis deux ans dans le plus grand monde, sans que sa réputation eût encore souffert la moindre atteinte; elle aimoit sa mère et sa belle-sœur avec toute l'énergie de son ame et toute l'ardeur de son imagination; et, se reposant, avec toute la sécurité de l'inexpérience et d'une grande élévation de caractère, sur l'innocence de ses affections, sur la pureté de ses principes, de ses sentimens, de ses projets, et n'imaginant pas qu'il y eût pour elle, dans la vie, des écueils à éviter et des périls à craindre, elle entroit gaiement et sans précautions dans cette brillante mais dangereuse carrière.

Après avoir épuisé tout ce qu'on pouvoit dire d'obligeant sur mon camée, elle nous mena, Durand et moi, dans son cabinet, pour nous faire voir des miniatures de son ouvrage, que je trouvai d'une si grande beauté que je soupçonnai très-injustement qu'elles n'étoient point d'elle; les supercheries de Mathilde m'avoient donné beaucoup de défiance sur les talens des dames en ce genre.

La marquise nous parla de sa belle-sœur d'une manière qui me toucha; elle nous en fit un portrait qui représentoit la plus parfaite de toutes les créatures, et j'ai connu depuis qu'il n'étoit pas exagéré. Elle me vanta aussi très-vivement le caractère, l'esprit et les agrémens du jeune Tiburce. Nous retournâmes dans la chambre du marquis; la duchesse me fit quelques questions sur Edélie avec qui elle avoit été au couvent et qu'elle aimoit. Tout ce qu'elle me dit à ce sujet, la rendit encore plus intéressante à mes yeux.

Je sortis de cette maison enchanté de ces deux dames, mais néanmoins suspendant mon jugement sur leur vertu et leur sincérité, car la baronne de Blimont et Mathilde m'avoient donné en général bien mauvaise opinion des femmes.

J'écrivis au vicomte d'Inglar pour lui rendre compte de ma situation et du voyage que j'allois faire. Je portai de jolis présens à ma petite sœur Casilde, et je fis mes adieux à ma mère. Je la trouvai seule; elle se plaignit sans détour de la mauvaise conduite de son mari; et, pour la première fois, elle me dit qu'il s'emparoit de tout l'argent et qu'il la laissoit manquer de tout; j'avois amassé de mes petites épargnes environ huit cents francs; je lui en envoyai six cents qui lui firent un grand plaisir.

La veille de mon départ je reçus la bénédiction de mon oncle avec autant d'attendrissement que de respect, et je quittai la maison le lendemain, avant le réveil de mon oncle, le 28 mai, à six heures du matin.

CHAPITRE XII.

Portrait du jeune Tiburce. — Voyage en Suisse. — Nouvelles que Julien reçoit de Paris. — Son retour en France.

Je ne sortis de la maison de mon oncle qu'avec un cruel serrement de cœur; car, malgré la tendresse de ses adieux, j'en étois banni!.... Je me rendis à six heures chez le marquis; je trouvai les chevaux de poste dans la cour, mais le marquis n'étoit pas encore habillé. J'attendis dans le salon où étoient déjà Durand, l'abbé Aillet et son élève le jeune Tiburce, qu'on appeloit le baron de Palmis. Comme Durand me nomma, Tiburce aussitôt vint à moi, et me dit avec grâce beaucoup de choses obligeantes; l'abbé m'examina d'un air sévère, et ne me parla point. Tiburce avoit une figure charmante et des manières remplies de grâce et

de vivacité; je n'ai vu à aucun homme autant de franchise et de gaîté; il avoit naturellement ce qu'on appeloit alors *du trait dans l'esprit*; personne n'a été plus cité pour ses saillies et ses bons mots. Ce genre d'esprit n'exclut pas, comme on le croit, la solidité; mais il y nuit, parce qu'il produit dans le monde les succès les plus agréables, ceux du moment, et qu'en persuadant que la réflexion est inutile, il accoutume à n'en jamais faire. Enfin, Tiburce étoit bien élevé, il avoit un excellent cœur; cependant, on voyoit déjà que l'impétuosité de ses premiers mouvemens et de son caractère auroit sur lui beaucoup plus d'influence que ses principes et sa raison.

Au bout de trois quarts d'heure, le marquis envoya chercher Durand pour lui parler d'affaires; il resta renfermé avec lui plus d'une heure. Pendant ce temps, je regardois avec humeur à ma montre, en pensant que le marquis m'avoit expressément recommandé d'arriver chez lui à *six heures précises*. Je n'étois pas encore accoutumé à ces manières de certains grands seigneurs qui se croient des ministres d'état lorsqu'ils font attendre leurs infé-

rieurs des heures entières, et souvent (comme je l'ai vu depuis) en se promenant avec indolence dans leur cabinet, sans dire un mot et sans penser. Tiburce étoit charmé de ce retard, parce qu'il espéroit que, pendant cette longue attente, la marquise se réveilleroit et qu'il la verroit encore un moment avant notre départ; mais le marquis vint nous retrouver à huit heures. Nous descendîmes sur-le-champ dans la cour; nous montâmes dans la diligence du marquis qui s'établit dans le fond avec l'abbé; nous nous plaçâmes, Tiburce et moi, sur le strapontin et l'on partit.

L'abbé Aillet, âgé alors de quarante-six ans, n'étoit pas à beaucoup près un instituteur aussi parfait que l'abbé Desforges; mais il ne manquoit ni d'instruction ni de mérite. Il avoit naturellement beaucoup d'humeur qu'il donnoit pour de la gravité; morose et frondeur, il ne sourioit et ne s'égayoit un peu que lorsqu'il censuroit les mœurs, les lois et les gouvernemens, car il ne se permettoit pas de médire des personnes. Il ne louoit qu'avec beaucoup de sécheresse et avec un air presque consterné. Son élève ne l'aimoit guère et ne le craignoit

point du tout. N'obtenant jamais son approbation, il ne faisoit pas la moindre attention à son mécontentement. Le voyage m'amusa beaucoup; en voiture ou sur les lacs, l'abbé critiquoit les usages, les costumes des Suisses; il dénigroit les plus beaux sites et se plaignoit du chaud ou du froid; le marquis *étudioit les mœurs des bons Helvétiens*, en dormant sur les bateaux ou dans les auberges; Tiburce disoit et faisoit mille folies; je grimpois avec lui sur les arbres et sur le sommet des montagnes; je dessinois, j'écrivois, et le temps s'écouloit avec rapidité.

Le jeune Tiburce prit pour moi une amitié passionnée; j'eus aussi le bonheur de ne pas déplaire à l'abbé. Je le questionnai sur la duchesse de Palmis; il me répondit seulement que c'étoit une personne sur le compte de laquelle *il n'y avoit rien à dire*. C'étoit là sa plus grande louange lorsqu'il parloit d'une femme. Mais Tiburce me parla de sa belle-mère avec enthousiasme; il montroit les lettres qu'il recevoit d'elle, et je ne pouvois admirer assez le style, la raison et la sensibilité de ces lettres. La duchesse, mariée depuis quinze mois,

étoit devenue grosse tout de suite; elle étoit accouchée au bout de dix mois d'un garçon qu'elle avoit nourri; et, dans ses lettres à Tiburce, elle ne lui parloit que de cet enfant; elle lui disoit, qu'elle vouloit que par la suite il en devînt le guide et le mentor quand il débuteroit dans le monde; elle entroit dans une infinité de détails à cet égard et avec une grâce inexprimable. Ces doux projets faisoient sur Tiburce la plus touchante et la plus vive impression. Oui, me disoit-il, j'ai quinze ans de plus que mon petit frère; je serai tout-à-fait raisonnable quand il aura mon âge, et je lui serai plus utile qu'un abbé. C'est alors que je pourrai prouver à ma charmante belle-mère combien je suis reconnoissant de tout ce qu'elle fait pour moi.

En effet, par la suite Tiburce fut, pour son jeune frère, le plus utile ainsi que le plus aimable de tous les mentors. La duchesse trouva en ceci, comme à tant d'autres égards, la récompense de sa raison et de ses angéliques vertus; et il est certain que si elle eût été une mauvaise belle-mère, son fils auroit fait le malheur de sa vie; mais les soins et la vigi-

lance de Tiburce l'arrachèrent à des dangers qu'une femme n'auroit pu ni prévoir ni même connoître.

Cependant, vers la moitié du voyage, le marquis commença tout-à-coup à sortir de son apathie; sa santé se rétablissoit à vue d'œil ; nous séjournâmes à Genève ; il s'y amusa, y devint amoureux, et reprit subitement le ton, les manières et la conduite d'un jeune homme. J'étois indigné de voir le mari de la plus belle femme de l'Europe s'oublier à Genève, pour une coquette de la figure la plus médiocre, et qui n'avoit qu'un esprit très-commun; mais la conquête d'une *Helvétienne* lui paroissoit le triomphe le plus flatteur. Pendant qu'il s'y livroit tout entier, je reçus une lettre de Durand, qui m'apprit qu'Eusèbe étoit de retour; que sa sœur alloit enfin épouser le compte Joseph, et qu'Eusèbe lui-même devoit se marier quinze jours après. Je gémis sur le sort de l'aimable Edélie, et j'attendis avec impatience des nouvelles directes d'Eusèbe. Je n'en eus qu'en revenant en France. Je trouvai à Lyon une lettre de lui. Il me faisoit part de son mariage; il avoit épousé la fille du maréchal de ***; sa lettre étoit

courte et triste ; elle m'inquiéta. J'imaginai qu'on lui avoit fait faire, ainsi qu'à Edélie, un mariage d'ambition ; et je m'affligeai, en pensant que deux personnes qui m'étoient si chères ne seroient vraisemblablement pas heureuses.

CHAPITRE XIII.

Retour de Julien à Paris.—Sa douleur en arrivant.—Son entretien avec Eusèbe.

Le vicomte d'Inglar m'avoit mandé que dans un an il auroit une maison à lui, et qu'en attendant il logeroit avec sa femme chez ses parens, et que j'y aurois sur-le-champ le petit appartement d'Édélie, vacant par son mariage.

Ayant passé une nuit pour arriver plus vîte, nous nous trouvâmes aux barrières de Paris à huit heures du matin. Mon premier soin fut de me rendre chez le vicomte d'Inglar. Quelle fut ma douleur de le trouver au lit et sérieusement malade d'une fièvre inflammatoire! Il avoit toute sa tête, et me revit avec une sensible joie. Sa nouvelle épouse et sa mère venoient à des heures réglées s'établir trois fois

par jour dans sa chambre. Son père étoit en Dauphiné, et sa sœur dans une terre en Normandie. Le bon abbé Desforges et moi nous ne quittâmes pas un instant sa chambre pendant six jours qu'il fut en danger. Le quatrième, se sentant beaucoup plus mal, il demanda et reçut tous ses sacremens avec autant de calme que de piété. Deux heures après, comme nous étions seuls avec lui l'abbé et moi, il nous regarda avec attendrissement en disant: Comme vous êtes changés tous les deux.. .... Ah! mes amis, poursuivit-il, seroit-ce donc un malheur de finir paisiblement au milieu des siens, et avec l'âge de raison, une vie dont rien encore n'a souillé l'innocence?...... Si Dieu dispose de moi, je ne regretterai point l'incertain et redoutable avenir!.... J'ai connu le bonheur des affections légitimes et le charme des plaisirs qui ne laissent ni trouble ni remords; j'ai connu toute la douceur de la tendre pitié, qui peut secourir l'infortuné qui l'implore! Les livres seuls m'ont appris qu'il existe des ingrats et des calomniateurs!... Que m'offriroit de plus une longue suite d'années? de douloureux combats et peut-être de funestes revers!..... L'expérience acquise aux

premiers jours de la jeunesse est si riante !..... Mais celle de l'âge mûr et de la vieillesse est toujours sévère et souvent accablante...... Il s'arrêta, en voyant que ce discours, loin de nous consoler, nous arrachoit l'âme.

Le soir même, Édélie, à laquelle on avoit envoyé un courrier, arriva. J'étois si absorbé dans mon inquiétude, que sa vue, qui me toucha vivement, ne me causa qu'une émotion relative à son frère. Je fus content de sa douleur; j'étois difficile sur ce point. Enfin, le septième jour, le médecin nous annonça qu'il étoit hors de tout danger. Ce moment de bonheur ne peut se décrire; nous ne nous livrâmes à tous les transports de notre joie que lorsque nous nous retrouvâmes seuls avec notre cher malade. Pour la première fois, j'osai baiser la main d'Édélie; elle m'embrassa de premier mouvement, et sur-le-champ elle embrassa aussi l'abbé. Nous fondions en larmes. Édélie, me menant au chevet du lit de son frère: Cher Eusèbe! lui dit-elle en me montrant, aimez-le toujours, il le mérite! L'attendrissement du vicomte fut extrême. L'abbé vint nous arracher d'auprès de lui et nous fit asseoir à l'autre extrémité de la chambre. Entièrement rassuré

sur Eusèbe, il ne me fut plus possible, sans éprouver un trouble affreux, d'entendre donner à Edélie le titre de son mari; ce nom de *comtesse de Velmas* me causoit le plus pénible battement de cœur; mais je cachai parfaitement cette impression involontaire, et personne au monde ne la soupçonna.

La pureté du sang et la bonne constitution du vicomte lui épargnèrent toutes les longueurs de la convalescence : il se leva le huitième jour, et, cinq ou six jours après, il avoit repris sa belle carnation, son embonpoint, et il étoit en parfaite santé. Nous eûmes alors, tête à tête, un long entretien. Mais avant d'aller plus loin dans ma narration, je dois placer ici quelques traits du beau caractère du personnage qui doit jouer un rôle si mystérieux et si intéressant dans le cours de cette histoire: son digne instituteur n'avoit point prétendu lui donner une vaste et brillante érudition; il avoit lu avec lui tous les ouvrages véritablement supérieurs dans notre langue, et il n'appeloit ainsi que les livres dans lesquels on trouve au plus haut degré de perfection la beauté du style réuni à celle des pensées et à la pureté de la morale. Il médita profondé-

ment avec lui sur ces chefs-d'œuvres pendant les cinq dernières années de son éducation; il lui fit sentir toute la sublimité de cette morale, toujours utile, toujours conséquente et invariable, parce qu'elle est fondée sur une base immortelle : la religion. Enfin, il lui inspira le plus juste mépris pour tout ouvrage contraire à ces principes éternels, pour tout système et toute opinion qu'on ne peut soutenir qu'en accumulant les mensonges, les calomnies et les contradictions (1). Quand il eut ainsi formé sa raison, son jugement et son cœur, il lui donna un manuscrit qu'il avoit composé pour lui, et qu'il lut avec lui. C'étoit un extrait tiré des œuvres *philosophiques* de quelques auteurs modernes, et qui avoit pour titre : *Mensonges et contradictions des détracteurs de la religion.* L'abbé prévint son élève que cet extrait ne contenoit pas la dixième par-

(1) Le chef de la secte a surpassé dans ce genre tous les écrivains de son parti. Jamais auteur n'a fait autant de fausses citations. *Quand M. de Voltaire lit un ouvrage* (dit le président de Montesquieu), *il le refait, et ensuite il critique ce qu'il a fait.* Lettres familières de Montesquieu.

tie des mensonges de ces auteurs; mais qu'il y en avoit assez pour convaincre un bon esprit que de tels imposteurs ne pouvoient séduire que les gens les plus irréfléchis ou les plus ignorans. Il ajouta qu'il verroit dans cet extrait des mensonges si grossiers, et si impudens qu'il les lui feroit vérifier sur les ouvrages originaux, parce qu'il étoit hors de toute vraisemblance que l'on osât mentir avec cet excès d'effronterie; et ce fut en effet ainsi qu'ils firent cette lecture, qui causa au jeune Eusèbe toute l'indignation que la mauvaise foi la plus odieuse et la plus déhontée peut inspirer à un grand caractère dont rien n'a jamais altéré la candeur et la droiture. Aussi, lorsqu'il entra dans le monde, les passions du moins furent pour lui sans logique et leurs apôtres sans autorité; et, avec l'ame la plus sensible et la plus susceptible d'exaltation, il parcourut une carrière orageuse non avec calme et sécurité, mais avec une volonté ferme de suivre toujours la noble route qu'il s'étoit tracée. A son entrée dans le monde, il fut vivement frappé de la déraison des préjugés du faux honneur, de l'exagération de certains sentimens, du peu de fondement de la plupart des préten-

tions, et surtout de l'inconséquence et de l'opposition révoltantes qu'il remarqua entre les discours et les conduites, les mœurs et les lois. Son extrême sensibilité le préserva de la misanthropie, mais il n'aima jamais le monde. Cependant, dès son début, il y fixa sur lui tous les regards par l'agrément et la beauté de sa figure, l'expression de sa physionomie, la grâce et la réserve de son maintien. L'usage du monde apprend que l'on a bien rarement, dans la jeunesse, une certaine perfection de ton et de manières si l'on est dépourvu d'esprit. Quoique le vicomte d'Inglar fût peu communicatif, et en général silencieux, on s'accorda universellement à lui trouver l'esprit le plus distingué, et il eut dès-lors cette sorte de considération sérieuse qui ne semble faite que pour l'âge mûr, mais que les jeunes gens obtiendront toujours, lorsque, exempts de toute pédanterie, ils seront à la fois sages, modestes et réfléchis. Je n'avois jamais remarqué dans le vicomte qu'un seul défaut, c'étoit une inégalité d'humeur qui n'alloit pas jusqu'à la désobligeance, mais qui donnoit quelque chose d'inquiétant à son commerce, si doux et si agréable d'ailleurs. Un jour que je

le lui reprochois, il mit la main sur son cœur en disant : Il y a là je ne sais quoi qui fermente et qui m'annonce que je ne serai pas heureux. Cette réponse m'attendrit et me frappa, et j'ai souvent pensé depuis que tous les cœurs faits pour aimer passionnément pouvoient avoir cette espèce de pressentiment mélancolique !...... Dans ma conversation avec le vicomte, après sa maladie, je lui demandai si son mariage le rendoit heureux. Il me fixe, répondit-il, et c'est déjà un bonheur pour moi. On m'a donné une femme vertueuse, aimable, bien élevée ; c'est tout ce que peut désirer un homme raisonnable dont le cœur est libre. Après cette réponse, il changea de conversation. Il me parla de moi, de mes intérêts, des études que nous ferions ensemble tous les matins, et il ajouta : Nous nous connoissons et nous nous aimons depuis l'enfance, et j'ai toujours eu l'idee de vous attacher à mon sort. Nous ferons ensemble ce périlleux voyage de la vie ; vous pouvez compter sur la constance de mon amitié : je n'exige de la vôtre qu'une chose, c'est que vous ayez un but, par conséquent un plan de conduite, et que vous le suiviez avec persévérance. Le mien est de me distin-

guer des jeunes gens vulgaires par la sagesse, la prudence et la vertu ; de pratiquer enfin ce que j'admire, et de prendre sans délai le parti qu'il faut toujours prendre un jour quand on est bien né. Par quel aveuglement néglige-t-on d'acquérir l'estime publique dans l'âge où il est si glorieux de l'obtenir, qu'elle est toujours alors mêlée d'admiration? dans le seul âge où la vertu puisse être parée de tous les charmes qui séduisent!..... Il y a eu dans tous les temps (à la vérité en bien petit nombre) des hommes irréprochables depuis leur première jeunesse. Comment n'a-t-on pas l'ambition de se placer dans cette noble classe? Il faudroit suivre cette route glorieuse, quand on seroit certain de n'y trouver que des épines et des persécutions; mais songeons qu'au contraire elle est la plus sûre, et qu'elle conduit à tout pour peu qu'on ait des talens; et quel est l'homme qui n'a pas quelque talent, lorsqu'il maîtrise ses passions, et que, suivant cette admirable expression de l'écriture, il est au-dessus de l'*ensorcellement des niaiseries* (1)? Soutenons-nous mutuellement, mon

(1) *La Sagesse*, chap. 4.

cher Julien, dans ce grand projet, qui, en supposant même le malheur de tous les événemens qui ne dépendent pas de notre volonté, nous procurera toujours les biens les plus désirables dont on puisse jouir sur la terre: la paix de l'ame, l'estime des honnêtes gens et la santé, que n'auront jamais altérées ni les fatigues de l'intrigue, ni la violence des passions, ni l'accablant ennui de la satiété, ni le trouble affreux des remords.

Combien ce discours étoit éloquent et persuasif dans la bouche d'un homme de vingt-deux ans, aussi instruit que spirituel, brillant de fraîcheur et de toutes les grâces de la jeunesse, et qui, dans le plus grand monde, depuis quatre ans, étoit parfaitement irréprochable! Je l'écoutai avec un tel enthousiasme, qu'il me sembloit que, pour mériter sa seule estime, il n'y avoit point de sacrifices au monde que je ne fusse capable de faire avec transport. Je jure de suivre fidèlement votre exemple, dis-je; vous serez mon ange tutélaire; je ne puis vous offrir des secours; vous trouverez tous ceux dont vous aurez besoin dans votre cœur et dans votre caractère; mais vous me les communiquerez; je vous imiterai,

et je vous promets une docilité constante.... Non, non, reprit-il, la vertu et l'amitié établiront entre nous une parfaite égalité...... Ecoute, Julien, poursuivit-il avec une véhémence que je ne lui avois jamais vue, écoute!.... Ceci n'est point une de ces associations vulgaires entre un patron et son client, entre un grand seigneur et son inférieur; c'est l'union intime de deux ames qui veulent s'identifier pour se fortifier dans le bien; c'est un pacte sacré!..... Je te connois; et, malgré ma jeunesse, je te regarde comme mon élève; et, sous ce rapport, tu m'es doublement cher, et je crois avoir plus de droits à ta reconnoissance, que je ne pourrai jamais en acquérir en faisant ta fortune. A l'avenir, dans nos entretiens particuliers, oublions cette distance de convention humaine qui ne nous sépare qu'en apparence; sois vertueux, tu seras mon égal; surpasse-moi en grandeur d'ame, en talens, en instruction, c'est moi qui te respecterai; loin d'attendre de toi des complaisances subalternes et des ménagemens pour mes foiblesses, je te demande de m'avertir sans détour de mes défauts et de mes torts; indulgent pour tout le monde, ne sois

sévère qu'avec moi, ce sera l'être pour toi-même, car je te le rendrai; je ne verrai pas en toi la moindre imperfection sans te le dire avec une entière sincérité; on s'abuse toujours plus ou moins sur soi-même; ainsi, pour devenir parfaits l'un et l'autre, autant que le comporte la foiblesse humaine, nous devons prendre cet engagement réciproque. A ces mots, cédant au mouvement le plus passionné, je tombai à ses genoux, en disant d'une voix entrecoupée: J'en fais le serment, et j'en atteste l'Etre éternel qui te guide et qui t'inspire!... O Julien! s'écria Eusèbe, ce serment si saint et si touchant est déjà ratifié dans le ciel!.... En prononçant ces paroles, il se jeta dans mes bras, et nos pleurs coulèrent délicieusement en silence! Nul langage n'auroit pu exprimer ce que nous éprouvions l'un et l'autre dans ce moment d'un ravissement si pur!..... Auprès d'une telle joie, que sont les joies trompeuses du monde, de l'ambition et de la vanité!..... Quand notre émotion mutuelle fut un peu calmée, Eusèbe me confia ses idées sur l'*inégalité parmi les hommes;* elle est réelle, me dit-il, puisqu'elle se trouve dans leurs esprits, leurs

qualités, leurs facultés. Un sot ne sera jamais l'égal d'un homme de génie; un ignorant ne peut l'être d'un savant, et moins encore l'être vicieux de celui qui n'a jamais manqué à ses devoirs. La raison, toujours d'accord en morale avec la religion, n'admet donc comme véritable que cette seule égalité. Mais on en conclut généralement que le respect pour une illustre naissance est un absurde préjugé, et je crois que cette conclusion n'est pas tout-à-fait juste. On répète qu'on ne doit honorer dans un citoyen que son propre mérite: qu'il ne peut s'enorgueillir de celui de ses ancêtres, et que le nom qui lui est transmis est indifférent et n'est rien en lui-même. Je demande à la personne la plus exempte de préjugés, mais qui aura de l'élévation d'ame, s'il peut être indifférent de descendre d'un infâme scélérat ou d'un grand homme, et de s'appeler *Ravaillac*, *Cartouche*, *Mandrin* ou *Newton*, *Turenne*, *Racine*, etc. Faut-il donc trouver inepte la nation qui, découvrant dans la misère le rejeton d'un homme de génie, s'empresse de lui assurer un sort?..... Ainsi, un beau nom n'est donc pas une chimère; car il est impossible que, dans une longue suite



d'aïeux qui ont occupé de grandes places, il ne s'en trouve pas plusieurs dont la mémoire mérite d'être révérée ; et il est naturel d'honorer dans leurs descendans les services qu'ils ont rendus à la patrie. Nous avons, repris-je, dans les classes roturières quelque chose de semblable ; car ceux qui ont un métier honorable et lucratif, tirent vanité de pouvoir dire qu'ils l'exercent depuis long-temps avec réputation *de père en fils;* c'est pour eux un titre d'honneur, et personne ne le conteste. Sans doute, repartit Eusèbe ; et si toutes les races plébéiennes conservoient des traditions de famille bien authentiques, il s'en trouveroit beaucoup qui auroient des titres de véritable noblesse qui, dans l'origine, n'a pu être que de certaines distinctions accordées par la reconnoissance aux descendans des hommes qui ont utilement servi ou illustré leur pays par d'éminens talens ou d'heureuses découvertes, ou de bonnes actions. Que d'actions admirables parmi le peuple sont ensevelies dans le plus profond oubli ! Que d'individus dans cette classe ne savent pas que leurs grands-pères ont mille fois exposé leur vie pour sauver celle de leurs semblables, soit

dans les incendies, soit en se jetant dans les fleuves! Que de soldats intrépides morts sur les champs de bataille après avoir fait des actions héroïques, et dont nous ne connoissons pas les noms! Que de traits de probité! que d'événemens touchans inconnus à des petits-enfans, qui, comme leurs pères, ne savent pas écrire!...... Les d'Anglade en Bourgogne; les Pinon en Auvergne, sont des familles de laboureurs qui comptent plus de cinq cents ans d'ancienneté *de père en fils* dans l'exercice des plus utiles travaux: leurs traditions de famille offrent une admirable monotonie qui, durant ce long espace de temps, réduit leur histoire entière à cette seule phrase: *Tous se consacrèrent à l'agriculture et furent également laborieux et vertueux.* Cette noblesse de l'âge d'or vaut bien celle de quelques gentilshommes qui sont aussi fiers de leur paresse que de leurs ancêtres.—Du moins *tous les hommes sont égaux devant la loi?*—Non, la parfaite égalité ne se trouve pas plus là qu'ailleurs. Supposons que deux hommes soient coupables d'un crime digne de mort, et que l'un des deux n'ait ni esprit ni mérite d'aucun

genre, et que l'autre soit rempli de génie et de talens ; on fera grâce au dernier si l'on est sensible à la gloire nationale, et ce ne sera point une injustice. Milton, rebelle, conspirateur, échappa à la mort que tant d'autres subirent pour les mêmes crimes, parce qu'il annonçoit déjà d'éminens talens; et il fit depuis le *Paradis perdu* (1)..... Tous les hommes ne sont donc point *égaux devant la loi;* ils ne le sont que d'une manière idéale devant *la loi écrite,* qui prononce seulement contre les délits et les crimes. Mais les applications de *la loi* aux individus détruisent sans cesse, et doivent raisonnablement détruire cette prétendue égalité. Concluons, mon cher Julien, que tout n'est pas préjugé dans le prix qu'on attache à la naissance; mais il faut convenir

(1) Un grand peintre italien, *Mattia Preti,* plus connu sous le nom du *Calabrois,* ayant tué deux sentinelles qui vouloient l'empêcher d'entrer à Naples dans la crainte qu'il n'y apportât la peste, eût été condamné à mort sans le vice-roi, qui dit : *Excellens in arte non debet mori.* Ce grand artiste fit depuis presque tous ses chefs-d'œuvres. Il fut reçu chevalier de Malte pour ses talens. Il mourut à Malte à quatre-vingt-quatre ans, en 1699.

aussi que celui qui porte indignement un beau nom, loin de mériter du respect, est beaucoup plus méprisable qu'un homme vicieux des dernières classes, dont rien naturellement n'a dû élever les idées et le caractère.

CHAPITRE XIV.

Établissement de Julien chez le vicomte.—Portrait de la vicomtesse et de son frère, le marquis de Solmire.

LA conversation, dont je viens de rendre compte, est une véritable époque dans ma vie; elle porta au comble mon admiration et mon attachement pour Eusèbe; il établissoit l'égalité entre nous deux dans le secret de notre intérieur; avec toute la bonne foi de son beau caractère, il m'élevoit jusqu'à lui, et jamais *lettres de noblesse* ne donnèrent plus de satisfaction et d'orgueil au roturier le plus ambitieux et le plus vain.

Je pris possession de mon logement; c'étoit un petit entresol qu'Edélie avoit toujours occupé lorsqu'avant son mariage elle sortoit du couvent pour deux ou trois jours. Cet appartement, composé d'une chambre et d'un petit cabinet, étoit situé à côté de celui de

mademoiselle de Versee, avec laquelle j'étois un peu en froid, non seulement parce que je croyois qu'elle avoit fait à mon oncle, pour plaire à sa nièce, beaucoup de faux rapports contre moi, mais aussi parce qu'elle m'avoit excédé durant la maladie d'Eusèbe, par ses prétentions en médecine, et toutes *les recettes* qu'elle nous apportoit tous les jours pour sa guérison, en censurant tout ce que faisoient les médecins. Nous l'avions extrêmement brusquée, l'abbé et moi; et elle nous boudoit. Cependant, Eusèbe me conseillant de bien vivre avec elle, puisque je la retrouvois tous les jours à dîner et à souper, je lui fis une visite de voisin; elle me reçut assez bien, et je la menai deux ou trois fois chez mon oncle, en payant les fiacres; ce qui consolida notre raccommodement. Je trouvai mon oncle attristé, et sa femme plus brillante que jamais; je fus très-surpris de lui voir un costume qu'aucune femme de marchand n'avoit encore adopté. Elle se coiffoit en cheveux, elle portoit des fleurs et des plumes, elle mettoit du rouge. Cette nouveauté, à laquelle mon oncle s'étoit vainement opposé, scandalisa beaucoup les femmes de sa classe qui, presque toutes, six

mois après, prirent, en dépit de leurs maris, ce même costume (1). Mais celle qui la première osa sortir ainsi de la simplicité de son état, Mathilde, perdit aussitôt sa réputation; et mon oncle ne put l'ignorer, parce que toutes les personnes de sa classe cessèrent entièrement de la voir.

Je bénissois chaque jour le ciel qui, non seulement me rapprochoit, mais qui m'unissoit intimement à l'ami le plus cher et le plus digne de l'être. Combien j'aimois ce petit logement qu'Edélie avoit habité! Je m'affligeois en pensant que je le quitterois dans un an. En cherchant dans tous les meubles, avec l'espoir de pouvoir recueillir quelques traces d'Edélie, je trouvai d'abord dans une commode un petit bouton de rose artificiel que je serrai soigneusement. Mais quel fut mon ravissement en découvrant, dans le tiroir d'une table, plusieurs esquisses de petits dessins coloriés, faits par elle, entre autres un emblème de l'espérance représentant un ancre de vaisseau sur le haut duquel un nid d'oiseaux

(1) C'est ce qui est en effet arrivé quelques années avant la révolution.

étoit posé. Au bas de cet emblème, à peine ébauché, étoit écrit le mot anglois : *hope*. J'achevai de le peindre, en y ajoutant un fond de ciel et un nuage au-dessus du sujet, et, derrière le nid, le bouton de rose artificiel que je copiai, et qui étoit aussi un symbole d'espérance. Je fis ce petit travail avec tant de soin et un fini si précieux, qu'il n'étoit plus possible d'y reconnoître l'esquisse, et c'étoit mon intention, afin de pouvoir porter cette miniature; enfin, pour qu'elle fût entièrement déguisée, je recouvris en or l'écriture du mot *hope*, en ajoutant aux lettres quelques petits ornemens. Je fis monter cet ouvrage sur une bonbonnière toute simple d'écaille blonde, et de ce moment je la portai toujours sur moi.

L'hiver qui suivit s'écoula délicieusement pour moi; j'avois au fond du cœur une passion malheureuse que je ne me déguisois plus, mais elle étoit plus tendre qu'impétueuse; elle se confondoit pour ainsi dire avec mon amitié pour Eusèbe; je sentois même qu'Eusèbe m'étoit encore plus cher que sa sœur. Ce sentiment romanesque, que j'étois décidé à cacher toujours, ne servit qu'à écarter de mon imagination toute idée d'intrigue d'a-

mour; il étoit pour moi plutôt un préservatif qu'un tourment; d'ailleurs j'étois si occupé que je ne pouvois y penser que bien vaguement. J'étois logé, nourri, chauffé, éclairé, et Eusèbe me faisoit *une pension* de deux mille francs; ce qui, joint à celle que j'avois de mon oncle, me composoit mille écus par an bien payés. Par conséquent j'avois toute l'aisance que peut raisonnablement désirer un garçon, d'autant plus qu'Eusèbe me faisoit sans cesse des présens, toujours combinés de manière à m'éviter des dépenses nécessaires. Comme je l'ai déjà dit, nous faisions tous les matins d'utiles lectures en françois et un peu en anglois: j'étois chargé de faire des extraits de tous ces ouvrages. En outre, je cultivois, par son conseil, la peinture à laquelle je donnois tous les jours deux heures, et j'apprenois l'italien. Enfin, je remplissois en grande partie les fonctions de secrétaire et d'intendant; mais avec de l'ordre, de la suite et de l'activité, on suffit à tout. Je passois deux heures dans son cabinet, et à peu près cinq dans ma chambre, ce qui formoit sept ou huit heures de travail. Je ne sortois que pour aller prendre l'air une heure et demie, et tous les quinze

jours pour faire une visite à ma mère ou à mon oncle, et quelquefois à Durand, qui, de son côté, venoit me voir de temps en temps pour me donner des conseils sur la manière de conduire les affaires dont j'étois chargé. Eusèbe, de loin en loin, me menoit à la comédie françoise ou faire quelques visites à des hommes ou à des femmes d'un certain âge; il ne me menoit jamais chez sa sœur ni chez les autres jeunes personnes de sa connoissance. Il étoit aussi convenu entre nous qu'à cause de mon âge, je n'aurois aucun rapport intérieur avec sa femme, et que je n'irois jamais dans son appartement. Je l'avois assez vue pour ne pas regretter l'intimité de sa société, et pour m'affliger en secret que l'épouse d'Eusèbe eût un caractère et un esprit aussi peu distingués. La vicomtesse étoit une de ces personnes avec lesquelles *on n'avance* point en amitié, c'est-à-dire qu'on peut voir tous les jours pendant une longue suite d'années sans se trouver avec elles un degré de plus d'intimité; de ces personnes qui ne manquent ni de politesse ni de douceur; qui ne vous repoussent point par la sécheresse, mais qui, par une éternelle insipidité, vous fixent pour

jamais dans une parfaite indifférence. Sa figure, sans être jolie, pouvoit plaire; elle étoit grande, bien faite, et elle avoit beaucoup d'éclat et de fraîcheur. Le vicomte montroit pour elle autant de tendresse que d'estime, et il ne parloit d'elle que pour faire l'éloge de sa raison, de sa douceur et de sa vertu.

La vicomtesse avoit un frère aîné, le marquis de Solmire, qui venoit souvent voir Eusèbe, et qui me paroissoit le plus désagréable personnage que j'eusse encore rencontré. Il y a des esprits de travers qui prennent tout à contre-sens, qui sont téméraires sans nécessité, peureux sans raison, qui dénigrent ce qui est estimable, qui s'engouent de ce qu'il faudroit blâmer; de ces esprits gauches et malheureux qu'on peut comparer aux danseurs qui manquent d'oreille, et que même le hasard ne fait jamais tomber en mesure. Ils ont dans la tête une confusion de lieux communs qu'ils n'ont jamais pu mettre en ordre et qu'ils placent toujours hors de propos, une vivacité vague, irréfléchie, qui leur donne une mesure mal appliquée d'enthousiasme et d'indignation : tel étoit le vicomte de Solmire; il joignoit à ce caractère une extrême

ignorance, et un grand fonds de suffisance et de hauteur; sa protection étoit insultante, et son amitié importune et questionneuse. Il voyoit souvent Eusèbe, qui, par égard pour la vicomtesse, ne confioit qu'à moi seul l'ennui que lui causoient ses longues visites. Un matin, comme je sortois du cabinet d'Eusèbe, après notre lecture, le marquis de Solmire entra; il entama la conversation en parlant de moi, parce qu'il m'avoit rencontré; il répéta des questions qu'il avoit déjá faites plusieurs fois. Eusèbe recommença mon éloge avec toute son indulgence accoutumée; alors le marquis l'avertit *amicalement* que l'on trouvoit *singulier dans le monde qu'il me sortît autant de mon état.* Quel état? demanda Eusèbe. Mais on sait, répondit le marquis, qu'il est fils d'un confiseur.... Eh bien, malgré cela, il n'a pas, comme vous voyez, *l'état de confiseur*. Votre père, mon cher Solmire, est maréchal de France; ce n'est pas une raison pour que vous le soyez un jour. On a *l'état* qu'on se fait soi-même par son goût et par son mérite.—Nous ne voyons pas beaucoup de fils de confiseurs reçus dans le monde, et faire de brillantes fortunes.—Cela est vrai,

parce que rarement les fils de confiseurs ont été aussi bien élevés que celui-ci, et qu'il est peu d'hommes qui soient nés avec d'aussi heureuses dispositions; mais cependant on pourroit citer mille exemples de roturiers qui sont sortis avec éclat de l'état de leurs parens. Fléchier étoit fils d'un marchand de chandelles; et, dans le siècle dernier, un très-grand seigneur, le duc de La Rochefoucault, fit, pour un homme de la dernière classe, une chose infiniment plus *singulière* que tout ce que je pourrai faire pour Delmours.... — Pour qui donc? — Pour Gourville, qui, dans sa première jeunesse, avoit été son valet de chambre. — *Valet de chambre?* cela est fort. — Néanmoins ce même Gourville devint son intendant et son ami; il montra une si parfaite probité, une si rare intelligence, que le grand Condé lui accorda toute sa confiance, et lui donna, jusqu'à la mort, les plus honorables témoignages d'estime et d'amitié. Gourville eut dans le monde l'existence la plus agréable; il étoit de la société intime de la princesse palatine, si célèbre par son esprit. Louis XIV alloit quelquefois passer la soirée chez cette princesse; et, lorsqu'il y rencon-

troit Gourville, il le faisoit mettre à sa table de jeu, et jouoit avec lui (1). — Cela est étrange. — Ne voyons-nous pas tous les jours des roturiers (les fermiers généraux) admis dans la meilleure compagnie, la recevoir chez eux, et s'allier, par des mariages, aux plus grandes maisons. — Fort bien; mais au fait, il n'est pas d'usage de mener dans le monde son secrétaire.... — Premièrement, je ne mène Delmours que dans les maisons où l'on est charmé de le recevoir et de le voir pour lui-même; secondement, il n'est point mon secrétaire. — Que vous est-il donc? — Il est mon ami. Les uns veulent avoir chez eux un intendant; les autres, un artiste: moi j'ai besoin d'un ami; je l'ai acquis; je me le suis associé: tant pis pour ceux qui trouveront cela bizarre.

Cet entretien finit là. Le marquis quitta son beau-frère fort mécontent, et très-scandalisé de lui trouver *si peu d'idées des choses et si peu d'usage du monde*.

(1) *Voy.* les Mémoires de Dangeau.

CHAPITRE XV.

Après l'hiver, le vicomte part pour une terre en Normandie; il emmène sa femme et Julien.— Ils vont dans un château voisin qui appartient au comte Joseph. —Les personnes qu'ils y trouvent.— Conduite inexplicable du vicomte.

Aussitôt que l'hiver fut écoulé, nous partîmes pour une terre en Normandie, que possédoit le vicomte, à six lieues d'une autre terre qui appartenoit au comte Joseph, et où il étoit déjà avec Edélie. Depuis son mariage, le comte se conduisoit sagement; il avoit rompu avec la baronne de Blimont, et il ne jouoit plus. Le vicomte, qui lui témoignoit beaucoup d'amitié, avoit eu avec lui, dans des affaires d'intérêt, plusieurs bons procédés; et, comme le comte supposoit que j'y avois eu quelque part, il m'en savoit gré, et il étoit parfaitement bien pour moi.

Je fis, pour la première fois, cette année, l'essai de la vie de château, qui me plut beaucoup, parce qu'on y jouissoit d'une parfaite liberté. Cette terre étoit, depuis près de quatre cents ans, dans l'illustre maison d'Inglar; mais la marquise, qui n'aimoit pas les vieux châteaux, sous prétexte de l'éloignement et de sa place à la cour, n'avoit jamais voulu l'habiter, préférant mille fois sa jolie maison d'Etioles à la plus belle terre.

Le soir même de notre arrivée, nous parcourûmes tout le château. Le vicomte me fit admirer la noblesse et la grandeur des appartemens, et l'étonnante solidité de l'édifice entier. Je vis là, pour la première fois, des cabinets fabriqués dans l'épaisseur des murs. Bon Dieu! m'écriai-je, on bâtissoit alors pour l'éternité!... Oui, reprit le vicomte, on pensoit non seulement à ses enfans, mais à sa postérité. Ah! poursuivit-il, honneur à ce respectable Guillaume, baron d'Inglar, qui, sous le règne de Charles VIII, en revenant couvert de gloire de la brillante expédition de Naples, fit bâtir, avec une énorme dépense, ce château pour moi et mes arrière-petits-enfans; car si on n'abat point ce vaste

édifice, il peut servir encore à un grand nombre de générations.—Oui, l'on doit en effet révérer la mémoire de ces hommes si peu égoïstes, de ces chefs de famille qui ont laissé de tels monumens de tendresse paternelle!—Ici, tout nous retrace nos bons aïeux: tous les meubles de tapisserie que vous voyez dans les beaux appartemens ont été faits par ma grand'mère et ma trisaïeule; la chapelle a été remplie des beaux tableaux qui la décorent, par mon grand-père, qui, après ses ambassades en Italie et en Espagne, les rapporta de ces deux pays. Ce fut après la bataille de Marignan, qu'un Pierre d'Inglar, couvert d'honorables blessures, et âgé de soixante-dix ans, vint finir ses jours dans ce château, et qu'il fonda dans le village une école gratuite pour les pauvres enfans. Ce fut lui qui fit réparer l'église du village, et qui, dans cette même église, fit élever un beau mausolée de marbre à son père; enfin, c'est mon père qui a fait bâtir le presbytère (1): voilà, mon ami, les

(1) On doit dire, à la louange des anciens seigneurs, que toutes ces choses se trouvoient dans les grandes terres. Partout des écoles de charité et des tombeaux de marbre élevés par la piété filiale, et dans des vil-

traditions qui ennoblissent véritablement les familles, et qui seules les rendent respectables. La mémoire n'a été donnée à l'homme civilisé que pour l'avancement des sciences et des arts, que pour éterniser de nobles souvenirs, et les plus beaux sentimens du cœur humain : l'admiration et la reconnoissance. Aussi, quand les nations tombent dans la barbarie, les souvenirs n'ont plus de culte ; ils s'éteignent, et avec eux s'anéantissent l'utile émulation et toutes les idées généreuses.

Comme il disoit ces paroles, nous entrions dans la longue galerie du château toute remplie des portraits de ses ancêtres : cette vue me frappa, et me rappela ces anciens patriciens romains qui faisoient porter aux funérailles les images de leurs aïeux ; et je pensai qu'autant il est ridicule de s'enorgueillir de tenir de son père cinq ou six cent mille livres de rentes, autant il est naturel de se glorifier de compter des grands hommes dans sa race. Je regardois avec respect le jeune et digne

lages ; il y en avoit un superbe dans le bourg de Genlis : on en voit encore plusieurs en marbre aussi aux environs de Paris, entre autres dans les églises gothiques de Liancour et de Villers-Saint-Pol, etc.

rejeton de ces graves personnages, qui tous avoient occupé d'éminens emplois dans les armées et dans l'état, et dont une grande partie avoit des droits à la reconnoissance publique. Eusèbe me contoit les exploits des uns, les services politiques rendus par les autres, ou leurs actions bienfaisantes; il savoit l'histoire de sa maison comme celle de son pays.

Après avoir visité tout le château, je fis une seule critique : ce fut sur sa distribution; je trouvai que celles des maisons modernes sont infiniment plus commodes : Eusèbe en convint. Cependant, ajouta-t-il en souriant, ce qui excuse un peu les anciens architectes, c'est qu'alors l'union intime des ménages et les mœurs rendoient beaucoup moins nécessaires *les dégagemens* et la multiplicité des *petites portes* et des *escaliers dérobés*. Cette réflexion ne manquoit pas de justesse. Le goût de l'indépendance a beaucoup contribué à la commodité des distributions intérieures des maisons nouvelles.

Nous menions dans ce château une vie édifiante, dont j'admirois la régularité, mais qui ne m'étonnoit pas, connoissant les principes

religieux d'Eusèbe et de sa femme ; ce qui me surprit, ce fut de voir la même décence extérieure dans le château d'un voisin, qui avoit à Paris la réputation d'un homme fort licencieux. Comme j'en témoignois quelque étonnement au vicomte : Vous verrez, me dit-il, la même chose dans tous les châteaux, que l'on y soit religieux ou non. Ce n'est point hypocrisie, car nul de ceux qui sont sans piété ne s'approchent des sacremens ; mais tous font servir les jours prescrits du maigre sur leurs tables ; tous font dire la messe dans leurs châteaux, afin qu'aucun de leurs gens ne la manque ; tous, aux grandes fêtes, vont à la grand'messe paroissiale et à tous les offices. C'est un respect qu'ils croient, avec raison, devoir à la religion, qui seule est la base et le gage de la morale publique ; c'est aussi un exemple utile, nécessaire, qu'ils veulent donner aux paysans. Le seigneur d'une terre ne pourroit se conduire autrement sans être justement accusé de sottise et de mauvaise éducation. En effet, repris-je, le respect pour la religion montre au moins du respect pour la plus sublime morale ; et l'absurde oubli ou l'insolent mépris de tout culte religieux an-

nonce une grossièreté de principes, de mœurs et de sentimens véritablement révoltante. Voilà pourtant, repartit Eusèbe, où voudroit nous conduire une multitude d'écrivains corrupteurs ligués ensemble depuis quarante ans, pour confondre, pour anéantir toutes les idées morales, et par conséquent pour détruire la religion. — Ils échoueront dans cet horrible complot. Cette nation est si spirituelle, si noble, si sensible !.... — Mon ami, un torrent fougueux chargé de fange, d'immondices, et tombant dans le lac le plus pur, en trouble bientôt la limpidité, et, entraînant avec lui cette onde paisible qu'il a souillée, il va dévaster tous les rivages qu'il inonde. Vous admirez le respect que l'on conserve encore pour la religion dans les provinces; il est pourtant déjà fort diminué : mon père m'a conté que, dans son enfance, on faisoit encore tous les jours la prière du soir en commun et tout haut : cet usage n'existe plus, ainsi que beaucoup d'autres aussi regrettables. Déjà les déclamations contre les prêtres ont fort affoibli la vénération du peuple pour les ministres du culte, quoiqu'il soit reconnu que le clergé de France est en général très-respectable, et

particulièrement l'ordre entier des curés ; la licence de l'impiété n'a plus de bornes non seulement dans les pamphlets, mais dans des livres volumineux remplis de blasphèmes, d'obscénités et de turpitudes (1); enfin, ne nous a-t-on pas dit et répété qu'une république d'athées formeroit le gouvernement le plus tolérant, le plus paisible et le plus doux de l'univers?... — Néanmoins l'athéisme a son zèle comme la foi, et ce zèle stupide, puisqu'il est sans but, mais ardent, parce qu'il est produit par l'orgueil en démence, seroit certainement atroce et persécuteur. — Oui, nous avons déjà de belles preuves de la tolérance philosophique dans les injures grossières prodiguées aux gens religieux, et dans les noirceurs et les calomnies dont ils sont les objets! Une république d'athées offriroit le hideux spectacle de tous les vices et de tous les crimes réunis. — Il seroit peut-être à désirer que cette affreuse république existât quelque temps, car la philosophie moderne mise ainsi en action feroit horreur. — Ah! mon cher Julien, on se laisse entraî-

(1) *Le Dictionnaire philosophique*, etc., etc., etc.

ner au mal par une pente facile et rapide ; mais pour retourner à la vertu, combien il faut d'efforts, de réflexions, d'expérience et de courage ! Quand toutes les idées morales sont brouillées et confondues, quand tous les freins sont brisés, et toutes les passions mises à l'aise, le temps seul peut ramener l'ordre, la paix, et rétablir les mœurs.

Cet entretien laissa de profondes traces dans mon souvenir ; je me le suis souvent rappelé depuis !....

Trois semaines après notre arrivée dans cette belle province de Normandie, le vicomte reçut de sa sœur et de son beau-frère l'invitation d'aller passer avec sa femme une quinzaine de jours dans leur terre. Je ne fus pas oublié dans cette invitation ; on y fit mention de moi dans les termes les plus obligeans. Nous partîmes tous les trois deux jours après ; nous trouvâmes au château de *** le marquis de Solmire, beau-frère d'Eusèbe, et le jeune baron de Palmis, qui étoit alors dans sa dix-huitième année, et toujours un peu sous la conduite de l'abbé Aillet, son précepteur, qui ne prenoit plus que le titre de son ami. Il fut charmé de me revoir, et me fit

mille caresses ; il nous annonça que nous aurions le lendemain une grande compagnie : sa belle-mère, la duchesse de Palmis et la belle-sœur de la duchesse, la marquise de Palmis et les deux maris de ces dames. J'ai déjà dit qu'Edélie avoit été au couvent avec la duchesse, et elle se faisoit une véritable fête de recevoir chez elle la compagne chérie de son enfance et des premières années de sa jeunesse ; elle parla beaucoup d'elle, et ne tarit point sur les détails qui prouvoient la perfection de son caractère et combien sa raison avoit toujours été prématurée. Un soir que Tiburce n'étoit pas dans le salon, et qu'elle continuoit encore cet éloge : Je suis sûr, lui dit Eusèbe, qu'en général elle n'étoit pas aimée des autres pensionnaires, et qu'on la trouvoit pédante. Point du tout, répondit Edélie, elle étoit si gaie, si douce, si obligeante, elle avoit une indulgence si naturelle ; il y avoit une telle sûreté dans son commerce, que tout le monde l'adoroit ; elle étoit très-pieuse, et elle nous avoit confié qu'elle avoit fait le vœu de ne jamais se permettre une seule espièglerie, ce qui la dispensoit entièrement de prendre part aux nôtres ; mais elle recevoit

les confidences de nos petites folies; elle en rioit, quoiqu'elle tâchât toujours de nous en détourner : quand elle y parvenoit, elle en étoit charmée; quand nous persistions, elle ne nous faisoit point de sermons inutiles, et elle nous gardoit le plus profond secret. Comment, si jeune, dit Eusèbe, peut-on parvenir à ce degré de perfection? Voici, à ce sujet, ce qu'elle m'a conté, reprit Edélie. Sa mère étoit une femme du plus grand mérite, qu'elle n'a perdu qu'à l'âge de dix ans. Cette tendre mère l'a élevée jusqu'à cet âge, et n'a été occupée que du soin de former son esprit, sa raison et son ame; naturellement très-sensible, elle lui donna je ne sais quelle idée de perfection qui piqua son amour propre, et frappa son imagination, qui est très-vive; elle lui persuada que cette perfection, si désirable, si glorieuse et si rare, n'est nullement chimérique, et qu'elle est le seul moyen de s'assurer, sur la terre, en dépit de tous les événemens, la destinée la plus heureuse; enfin, elle lui laissa par écrit des instructions morales tracées de sa main, avec un plan de lecture pour sa jeunesse. La veille de sa mort, après avoir reçu tous les sacremens, elle lui donna sa bénédic-

tion, et lui remit solennellement tous ces papiers, en lui faisant promettre d'en lire tous les jours quelque chose. Cette enfant, qui adoroit sa mère, et dont la raison étoit infiniment au-dessus de son âge, fut ainsi fixée, à dix ans, dans la route de la vertu, par les habitudes de ses premières années, par la religion et la piété filiale; et je crois fermement qu'elle ne fera jamais ni une étourderie, ni une fausse démarche. Quel dommage, poursuivit Edélie, qu'une personne si parfaite, jolie comme un ange, et dans tout l'éclat de la première jeunesse, soit la femme d'un homme de cinquante-six ans, d'un caractère insoutenable, et jaloux comme un tigre!...

Ce récit plongea Eusèbe dans une rêverie dont rien ne put le distraire dans tout le reste de la journée. Il avoit rencontré plusieurs fois la belle et brillante marquise de Palmis; mais il n'avoit aperçu qu'une seule fois la duchesse, qui n'alloit ni aux bals ni aux spectacles, qui n'avoit point de place à la cour, et qui vivoit fort retirée dans l'intérieur de sa famille. Elle arriva, comme on l'avoit annoncé, avec son mari, son beau-frère et sa belle-sœur. J'ai déjà dit qu'elle n'avoit pas une figure si éblouis-

sante que celle de sa belle-sœur ; mais plus on regardoit son charmant visage, plus on la trouvoit jolie : elle s'embellissoit en parlant ; son sourire étoit enchanteur, et toute sa figure étoit remplie de grâces. Tous les hommes la trouvèrent telle que je viens de la dépeindre ; mais le peu d'attention qu'elle faisoit à eux, la sagesse de son maintien, le calme et la sérénité de sa physionomie, ôtoient toute envie de s'occuper d'elle et de l'approcher : elle n'a jamais attiré que les enfans, les vieillards et les femmes. Les hommes sentoient trop qu'avec elle la galanterie ne seroit pas seulement inutile; que, de plus, elle seroit déplacée et ridicule. Tous les regards se tournèrent vers la marquise, et s'y fixèrent ; et, dès le même jour, elle eut deux nouveaux adorateurs : le comte Joseph, et le marquis de Solmire.

Je ne trouvai pas le duc de Palmis si bourru qu'on me l'avoit dépeint : il avoit, en effet, quelque chose de brusque dans son ton et dans ses manières ; mais je remarquai avec plaisir qu'il étoit rempli d'égards pour sa femme, et qu'il avoit avec elle l'air le plus affectueux. D'ailleurs, je savois qu'il avoit

montré le plus brillant courage à la guerre, et beaucoup de talent; et des lauriers ornent si bien des cheveux gris, et même une perruque !.... La gloire rend vénérable tout ce qui est gothique, comme elle efface tout ce qui est ridicule. Le duc avoit fait, dans sa jeunesse, une longue campagne avec le marquis d'Inglar; ce souvenir lui donna pour Eusèbe une bienveillance qu'il avoit bien rarement pour les jeunes gens; la réputation de sagesse et les manières nobles et réservées d'Eusèbe achevèrent de lui gagner le cœur. Le lendemain matin, nous allâmes, Eusèbe et moi, de grand matin, nous promener dans le parc: Eusèbe étoit triste et rêveur; nous gardions le silence, lorsqu'au détour d'une allée nous rencontrâmes le duc; il étoit seul, s'avança vers nous, et entra sur-le-champ en conversation. Il dit qu'il venoit de recevoir un courrier de Versailles, et des nouvelles qui l'obligeoient de partir dans la journée; mais qu'il ne seroit que trois ou quatre jours dans ce voyage; qu'il laissoit à Édélie la duchesse *pour ôtage*, et il demanda au vicomte s'il vouloit le charger de quelques lettres. Eusèbe

le remercia, et répondit qu'il croyoit qu'il seroit lui-même obligé d'aller très-incessamment à Paris, ce qui me surprit beaucoup. Le duc continua à parler de sa femme, et ce fut avec le ton de l'admiration la plus vraie et la mieux fondée. Un valet de chambre, qui vint le chercher de la part de la duchesse, mit fin à cet entretien. Le duc, en quittant Eusèbe, lui dit qu'il seroit charmé de cultiver une connoissance si agréable, qu'il espéroit le retrouver à Paris, et que la duchesse auroit un grand plaisir à recevoir chez elle le frère et la belle-sœur d'Édélie. Eusèbe ne répondit qu'en s'inclinant; et, quand le duc fut éloigné de nous, je demandai au vicomte quelle affaire, que je ne connoissois pas, pouvoit le forcer de retourner si promptement à Paris? Mon cher Julien, me répondit-il, c'est un secret qu'il ne m'est pas permis de confier; si mon devoir ne m'obligeoit pas à le cacher, soyez sûr que vous n'auriez pas besoin de me questionner pour le savoir. Cette réponse me causa autant d'étonnement que de chagrin. Je me rappelai qu'il avoit reçu une lettre la veille, et j'attribuai à cette lettre,

qu'il ne m'avoit pas lue, et ce projet de départ, et la préoccupation que je remarquois en lui depuis vingt-quatre heures. .

Le duc partit aussitôt après le dîner. Eusèbe, durant toute cette journée, ne vint dans le salon qu'aux heures des repas : il fut taciturne et silencieux à souper, et disparut en sortant de table. Je restai encore un quart d'heure dans le salon, ensuite j'allai à l'appartement d'Eusèbe, espérant le trouver dans son cabinet, où il passoit toujours au moins une demi-heure avant de se coucher. Son valet de chambre me dit qu'il n'étoit pas encore rentré. Je devinai qu'il se promenoit dans le parc. Le chaud étoit excessif et le clair de lune superbe; mais voyant que le vicomte vouloit être seul, je rentrai tristement dans ma chambre et je me mis à lire. Au bout de deux heures (il étoit minuit), on frappa doucement à ma porte; j'allai ouvrir : c'étoit le vicomte. Je fus si frappé de l'altération de sa physionomie et de l'espèce d'égarement que je vis dans ses yeux, que je restai immobile en le regardant fixement, et mes larmes coulèrent !...... Il s'avança en chancelant; et, se jetant dans un fauteuil, il se couvrit le visage

avec ses deux mains!.... Mon saisissement fut inexprimable en contemplant dans un tel état, cet homme que j'avois toujours vu si calme, si sage et si maître de lui-même!.... Je gardai un pénible silence, n'osant hasarder la moindre question : enfin, tout-à-coup, saisissant ma main et la serrant fortement : Julien, me dit-il, je ne puis t'ouvrir mon cœur; mais j'avois besoin de pleurer près de toi... J'avois besoin du regard compatissant d'un ami!..... Je l'écoutois avec une telle stupeur, qu'il me fut impossible de proférer un seul mot; mais je le regardois, et nos ames se parloient et s'entendoient. Enfin, reprenant la parole : Ne t'inquiète point, me dit-il, on peut tout supporter avec une conscience pure et un ami tel que toi!.... Je vais partir pour Paris, poursuivit-il; je laisse une lettre pour ma sœur, dans laquelle je lui mande qu'une affaire importante me rappelle à Paris : je dis la même chose à ma femme. Restez ici avec elle le temps que nous y devions passer, c'est-à-dire treize jours encore; ensuite retournez dans mon château, j'irai aussitôt vous y rejoindre. Ma sœur, à cette époque, sera forcée de partir pour aller reprendre son service à Versailles;

ainsi rien ne troublera notre solitude durant tout le reste de la belle saison. A ces mots, le vicomte m'embrassa, et il sortit précipitamment. Je demeurai confondu!..... En y réfléchissant mûrement, j'eus quelques soupçons qui me rapprochoient un peu de la vérité; mais il restoit dans toute cette aventure un point inexplicable; il étoit évident que, depuis le souper jusqu'au moment où le vicomte entra dans ma chambre, il lui étoit arrivé quelque chose de fort extraordinaire qui avoit achevé de lui tourner la tête et de l'accabler; cependant j'eus la certitude, le lendemain, que, dans cet espace de temps, il n'avoit vu personne et n'avoit parlé à qui que ce fût. Ce mystère étoit incompréhensible. Le lecteur en verra l'explication par la suite, et il connoîtra qu'il étoit impossible de le pénétrer et de deviner un incident si singulier et si touchant.

CHAPITRE XVI.

Imprudence de Julien.—Intrigues dans le château.

Le lendemain je fus absorbé toute la matinée dans mes réflexions sur la conduite du vicomte, et sur ce chagrin secret et déchirant qu'il ne pouvoit me confier; mais ensuite je ne fus que trop distrait de cette inquiétude. Edélie, sans aucun dessein, étoit charmante pour moi; elle n'avoit point de coquetterie; mais quand on lui plaisoit, on pouvoit trouver quelque chose d'affectueux dans sa grâce et dans ses manières; et sa gaîté étoit si naturelle et si franche, qu'elle ressembloit souvent à la confiance. D'ailleurs, notre ancienne connoissance et la distance infinie qui se trouvoit entre elle et moi, lui persuadoient aisément que j'étois absolument sans conséquence. Elevé à mes propres yeux par l'amitié d'Eusèbe, ces pensées ne s'offroient point à mon imagination; l'amour-propre les écarte natu-

rellement, et l'amour les éloigne bien davantage encore. J'étois bien décidé, non seulement à ne jamais déclarer, mais à cacher un sentiment doublement coupable pour moi, puisque la sœur de mon ami en étoit l'objet; et néanmoins il m'étoit doux de croire qu'Edélie l'auroit partagé, si elle l'avoit pu, sans enfreindre tous ses devoirs. J'étois, dans le château, le seul homme qui fût véritablement occupé d'elle. Le marquis de Palmis qui ne pouvoit jamais, sans un mortel ennui, rester un peu de suite dans le même lieu, étoit allé à Rouen; ainsi, rien ne gênoit le marquis de Solmire et le comte Joseph dans leur naissante passion pour la marquise qui, sans leur donner la moindre espérance, s'amusoit de leurs prétentions, et s'en moquoit avec le jeune Tiburce qui, malgré sa grande jeunesse, avoit déjà autant de finesse et de tact que de malice.

Edélie vit parfaitement que son mari étoit amoureux de la marquise; un soir, sortant du salon qui étoit au rez-de-chaussée, et dont les portes ouvertes donnoient sur une longue terrasse, elle m'appela pour s'y promener avec moi; et, me donnant le bras, le comte

Joseph, me dit-elle en riant, n'en sera pas jaloux; au contraire, il est, je crois, charmé d'être débarrassé pour quelques momens d'une surveillante qui l'inquiète toujours un peu, quoiqu'elle ne soit pas fort gênante. Je fus enchanté et pourtant surpris de cette petite confidence; mais, par bienséance, je combattis cette idée. Ce que vous dites là, interrompit Edélie, est d'un fort bon caractère, mais tout-à-fait inutile; je vous parle à cœur ouvert, vous devez me répondre de même; vous voyez très-bien que le comte Joseph est amoureux de la marquise de Palmis. — On peut bien ne pas remarquer ce qu'il est impossible de concevoir; mais, si cela est, je m'en afflige; ce seroit un sujet de peine pour vous. — Une bien petite peine.... — Vous ne l'aimez donc pas? — Je suis fière et sensible; et quand je vois une telle légèreté, au bout d'un an de mariage, je me détache. Le mariage n'a de bon que la quinzaine qui le précède et les deux mois qui le suivent. Un prétendu, qui est jeune et d'une figure agréable, est un être charmant! Quelle galanterie! quelle complaisance! quelle douceur! quelle envie de plaire à tout ce qui entoure sa future, à la famille, aux amis de la

maison, aux femmes de chambre, à tous les domestiques, au petit chien s'il y en a un dans la famille! que de caresses il lui fait! que de gimblettes il lui apporte! comme il est magnifique!..... Il donne les pierreries, les perles, les bijoux, les fleurs à pleines mains; on n'entend faire que son éloge; ses parens sont comme lui, pleins de grâces, de bonté, de sensibilité; on croit qu'on va tenir davantage à la vie; qu'on sera à l'abri de tous les coups du sort, en multipliant ainsi tous ses liens, en s'assurant tant de nouveaux appuis; tout cela est enchanteur! Tel étoit mon enivrement quand je me suis mariée. Mais, au bout de six semaines, je m'aperçus que mon beau-père étoit avare et rabacheur; ma belle-mère acariâtre, aigre et pédante; toute cette famille exigeante et mortellement ennuyeuse; mon mari insouciant, léger, dissipateur et incapable de partager un grand attachement, et le voilà ridiculement amoureux d'une femme qui se moque de lui. Je connois mes devoirs et n'y manquerai point; mais je saurai prendre mon parti, et je n'aurai pas la sottise de m'affliger des torts d'un mari qui ne me fait pas même l'honneur de me les cacher. — Que

pensez-vous, Madame, de cette superbe marquise qui fait tant d'infidèles? — Je pense qu'on ne fait point de conquêtes sans ambition. Si son angélique belle-sœur, si cette charmante Octavie le vouloit, croyez-vous qu'elle n'auroit pas aussi une brillante cour d'adorateurs? — Mais je pense que les véritables passions ne s'affichent pas, elles se nourrissent en silence.... La duchesse de Palmis est peut-être adorée en secret. — Il est bien certain qu'on ne le lui dira jamais. — Vous trouvez, je le vois, la marquise un peu coquette? — Non, pas tout-à-fait; elle n'emploie aucun manége pour attirer, mais elle ne sait pas repousser; et, à vingt ans, cela ne s'apprend plus. Vous voyez, mon cher Julien, poursuivit Edélie, comme je vous parle franchement; c'est une vieille habitude. — Ah! ne la perdez jamais. — Je vous assure que je ne m'explique aussi librement qu'avec vous. J'aime mon frère à la folie, mais sa perfection m'en impose; par la même raison, je ne dis pas à la duchesse tout ce qui me passe par la tête...... Mais, Madame, interrompis-je en riant, je crois que je dois vous avertir de me retirer votre confiance, car il me semble que

je suis parfait aussi, ou peu s'en faut.... Non, non, dit-elle, n'ayez point de scrupule, nous sommes de la même force; souvenez-vous donc comme on nous grondoit dans notre enfance, et comme mon frère étoit sage....— Je me souviens que vous me pinciez bien souvent.....—C'étoit une préférence; je n'ai jamais osé pincer Eusèbe. A mon grand regret, notre conversation finit là : nous vîmes arriver sur la terrasse la duchesse et sa belle-sœur; elles se promenèrent avec nous un quart d'heure, ensuite nous éntrâmes tous dans le salon.

J'étois persuadé que, jusqu'à ce moment, ma conduite étoit irréprochable. En effet, Edélie n'avoit pas le moindre soupçon de mes sentimens, et je n'avois rien dit encore qui dût l'éclairer à cet égard; mais je ne combattois pas une passion insensée qui, s'exaltant chaque jour, maîtrisoit mon imagination et peu à peu ébranloit des résolutions que je croyois si solides!....

Je m'étois promis de ne point montrer à Edélie le petit emblème que j'avois fini sur son ébauche, et cependant je brûlois du désir de le lui faire voir; et, pour me débarrasser

de tout scrupule, je me répétai que je l'avois tellement déguisé, qu'elle ne le reconnoîtroit pas. La marquise m'avoit demandé de lui faire voir ce que j'avois de camées finis de mon ouvrage. Un jour, étant dans le salon avec Edélie et Tiburce, elle exigea que j'allasse sur-le-champ chercher ces miniatures. J'obéis, et je lui apportai cinq ou six camées. Lorsqu'elle les eut vus, je tirai de ma poche ma bonbonnière et je la remis avec émotion dans ses mains, car Edélie examinoit tout avec elle : toutes deux s'extasièrent sur ce petit sujet, qu'Edélie ne reconnut point. Cependant elle se rappela qu'elle avoit esquissé un emblème de l'espérance, et elle ajouta qu'elle étoit bien aise de ne l'avoir pas achevé, parce que le mien, réunissant tous les attributs de l'espérance, étoit cent fois mieux composé et plus orné. Elle me demanda si c'étoit là ma devise. Non, Madame, répondis-je, et je ne serai jamais assez heureux pour la prendre. Quelle folie! reprit-elle, il faut être bien humble ou bien à plaindre pour renoncer ainsi à toute espérance. Mais, repris-je, si la seule chose qu'on désire est impossible?..... Eh bien, dit Tiburce, on s'abuse, et l'on espère. Cet en-

tretien fut interrompu par le marquis de Solmire qui entra dans le salon; la marquise lui montra l'emblème, qu'il trouva charmant; et la marquise, tenant toujours la boîte et m'adressant la parole : Puisque ce n'est pas votre devise, me dit-elle, je vais hasarder une proposition; j'aime passionnément ce petit sujet, qui d'ailleurs est peint à ravir, voulez-vous me le laisser et recevoir en échange deux de mes miniatures à votre choix? C'est me proposer, répondis-je, un don inestimable pour une bagatelle, et cependant.......—Vous ne voulez pas l'accepter?......—Je ne le puis : je serois trop heureux si vous daigniez agréer l'hommage de tous les camées que vous venez de voir. Quant à cet emblème, je ne puis en disposer; un engagement que je ne puis rompre ne me le permet pas.—Vous l'avez donné, il n'est plus à vous; tout est dit. En prononçant ces paroles, la marquise me rendit ma boîte : elle accepta un de mes camées et me donna en troc une charmante miniature. Cependant Tiburce et le marquis de Solmire me blâmèrent beaucoup de n'avoir pas sacrifié mon emblème, ne concevant pas que l'on pût refuser quelque chose à celle qui le de-

mandoit. Edélie, durant tout ce débat, garda le silence.

Le soir, au déclin du jour, nous allâmes comme la veille nous promener sur la terrasse. Savez-vous, me dit Édélie, que vous avez un peu fâché la marquise qui n'est pas accoutumée aux refus. Et au fait, vous auriez bien pu lui faire ce petit sacrifice. — D'abord, Madame, ce n'étoit pas un *petit sacrifice*. — Bon ! il vous seroit si facile de refaire ce même sujet pour la personne à laquelle il est destiné. — Qui que ce soit au monde ne le possédera !.. — Mais vous avez dit... — C'étoit une défaite. — Comment peut-il vous être si précieux ?....... — La main qui l'ébaucha le rend sans prix pour moi. Quoi !.. reprit Édélie avec émotion ; quoi !... cet emblème seroit celui... — que j'ai trouvé à Paris, dans le tiroir de votre table, et j'y ai ajouté un bouton de rose peint d'après une fleur artificielle que je conserverai toute ma vie ; vous l'avez portée... Ce fut ainsi qu'entraîné par la double imprudence de la jeunesse et de la passion, je déclarai tout-à-coup ce que je m'étois tant promis de taire toujours...... Édélie resta silencieuse un moment ; ensuite elle me dit d'une

voix entrecoupée : Eh bien ! pourquoi ce mystère ? Cette ébauche vous a plu, vous avez achevé de peindre ce petit emblème.... et par amitié pour moi vous voulez le conserver ? Tout cela me paroît obligeant.... et fort simple... — Non, non ! m'écriai-je, il n'y a rien de simple dans ce que j'éprouve........ J'aime mieux m'exposer à toute votre colère, à toute votre indignation, que de vous laisser me supposer pour vous des sentimens vulgaires. Depuis trois ans ce secret oppresse mon cœur, il m'échappe malgré moi : je sais tout ce que je vais perdre en le trahissant, mais je ne puis regretter que votre estime ; votre confiance me déchiroit l'ame, votre dangereuse amitié m'a perdu !.... — Écoutez-moi, Julien, dit Édélie avec un trouble extrême... — Non, interrompis-je, non, je ne veux rien entendre ; je vais aller retrouver le vicomte, lui tout avouèr, et ensuite j'irai me confiner pour jamais dans une éternelle et profonde solitude. J'étois véritablement hors de moi - même, je voyois en ce moment Eusèbe entre sa sœur et moi, et jamais à l'imagination la plus frappée, l'idée d'un spectre menaçant n'inspira plus de trouble et d'effroi....... J'allois

m'éloigner; Edélie, épouvantée autant qu'attendrie, me retint. S'il est vrai, dit-elle, que votre ame égarée soit sensible, restez, je l'exige; sachez, pour mon honneur et pour le vôtre, vous contraindre et dissimuler : calmez-vous, rentrons dans le salon ; demain, à pareille heure, trouvez-vous sur cette terrasse, je vous y donnerai une lettre qui vous expliquera à quelles conditions vous pouvez encore conserver toute mon estime. Je vous obéirai, répondis-je, et mes pleurs me coupèrent la parole. Ah! Julien, reprit-elle, montrez-moi que vous avez de l'empire sur vous-même, quand l'intérêt de ma réputation l'exige. A ces mots j'essuyai mes yeux et je la suivis pour rentrer au salon. Je me conduisis de manière à lui prouver qu'elle avoit tout pouvoir sur moi; je ne m'approchai point d'elle, et je jouai au billard toute la soirée. Quand je me retrouvai seul, et toute la journée du lendemain, je ne fus point encore livré à mes réflexions, j'attendois une lettre d'Édélie, et je n'avois vu dans ses regards ni colère ni dédain!..... Enfin cette soirée si ardemment désirée arriva : j'allai sur la terrasse; Édélie y vint, me remit une lettre, et m'ordonna d'aller

dans ma chambre la lire ; j'y volai, là j'ouvris cet écrit d'une main tremblante, et je lus ce qui suit :

« Vous avez fait une grande faute, et qui « eût été un grand crime si j'eusse eu la foi- « blesse de partager un sentiment si coupable « et celle d'en faire l'aveu. En supposant que « cet aveu fût resté secret, comment auriez- « vous supporté la confiance trahie, l'estime « usurpée de mon frère? vos remords et les « miens? mais rien en ce genre n'échappe à la « clair-voyante malice du monde, et il m'eût « jugée sans indulgence ; il cherche de la *conve-* « *nance* jusque dans le vice même ; il veut en « trouver jusque dans les unions les plus illé- « gitimes. Le désordre moral le choque moins « que la *discortance* dans les conventions so- « ciales, car c'est là qu'il a placé le ridicule, « pour lequel il est sans pitié, parce qu'il ne « faut presque toujours, pour l'éviter, que de « l'esprit et du goût, tandis qu'il faut des « principes et un grand caractère pour se ga- « rantir de la séduction des passions.

« Vous êtes adopté dans notre famille et « vous en faites partie, et vous ne devez cet « avantage qu'à l'opinion que mon frère a dû

« prendre de vos sentimens et de votre atta-
« chement pour lui!..... Mais jusqu'à ce que
« le temps et votre mérite vous aient fait faire
« une grande fortune, le monde ne verra et
« ne peut voir en vous que le *secrétaire* de
« mon frère!...... D'après ces réflexions, ju-
« gez-vous!...... Néanmoins, loin de vous li-
« vrer à ce violent désespoir qui m'a causé
« tant de saisissement hier, faites servir ce
« moment d'égarement à vous affermir pour
« jamais dans la route sacrée du devoir!......
« Pourquoi se décourager quand on peut tout
« réparer?..... Croyez-vous que le compa-
« pagnon des jeux de mon enfance, que l'ami
« le plus cher d'Eusèbe me soit indifférent?....
« Vous êtes pour moi un second frère, et
« c'est ainsi que je veux être aimée de vous....
« Vous ne voulez pas que je vous croie pour
« moi un sentiment vulgaire; eh bien! soyez
« satisfait; je suis persuadée que j'ai sur vous
« une entière puissance, et voici ce que je
« vous prescris : d'annoncer sur-le-champ à
« ma belle-sœur qu'une lettre d'Eusèbe, et
« des ordres à donner dans sa terre, vous
« obligent à y retourner demain de grand
« matin; de partir à la pointe du jour; de

« redoubler d'ardeur et d'activité pour l'é-
« tude ; d'acquérir une grande instruction, et
« de porter au plus haut point de perfection
« tous vos talens; enfin, de vous chercher une
« compagne aimable et vertueuse, et de vous
« marier dans trois ou quatre ans. D'ici là,
« vous ne viendrez chez moi que deux ou trois
« fois par an, et quand vous serez sûr d'y
« trouver du monde, et vous ne viendrez plus
« dans ce château ; vous éviterez de bonne foi
« toutes les occasions de me rencontrer, et
« vous ne me direz jamais un seul mot, ni de
« vive voix, ni par écrit, ni d'aucune manière
« indirecte, qui puisse me rappeler le senti-
« ment qui m'outrage et que j'abhorre, puis-
« que, si votre vertu n'en triomphoit pas, il
« briseroit tous les liens qui m'attachent à
« vous !.... voilà ce que j'exige. Voici ce que
« je vous promets : De vous conserver la plus
« tendre et la plus fidèle amitié, et toute la
« confiance d'une parfaite estime, que je vous
« prouverai en vous consultant par écrit toutes
« les fois que j'aurai besoin d'un conseil ver-
« tueux, certaine d'avance que, pour me le
« donner, vous ne consulterez que l'intérêt
« de ma réputation, de mon repos et de mon

« bonheur. J'ai de la pureté dans l'ame, mais
« de l'étourderie dans le caractère. Je suis
« capable de réfléchir sur ce qui m'est étran-
« ger, et non sur ce qui me regarde person-
« nellement. Il me semble qu'il faut de l'é
« goïsme pour se corriger soi-même, car il
« faut sans cesse s'occuper de soi : c'est une
« étude qui m'ennuie; j'aime mieux porter
« mon application à ce que je ne connois pas
« du tout, du moins je satisfais ma curiosité,
« qui, à certains égards, est très-vive. Aidez-
« moi à devenir parfaite; j'espère que ce sera
« un intérêt de plus dans votre vie. Si vous
« entendez dire quelque chose contre moi
« qui puisse mériter un avertissement, don-
« nez-le-moi dans un billet; mais que ce soit
« toujours sans formule, sans compliment,
« sans tournure, sans une seule phrase d'*ami-*
« *tié;* quelque pure qu'en pût être l'ex-
« pression, elle me déplairoit; une remon-
« trance sérieuse et fondée, un bon avis *bien*
« *sec,* voilà ce qui excitera toute ma recon-
« noissance. Plus vous serez laconique et sé-
« vère, plus je connoîtrai mon empire sur
« votre raison et sur votre cœur. Adieu. Si
« cette lettre n'est pas une imprudence, c'est-

« à-dire si, comme je le crois, vous êtes digne « de la recevoir, si vous savez apprécier les « intentions et les sentimens qui l'ont dictée, « vous ferez avec joie, avec exaltation, tout ce « qu'elle prescrit, et vous aurez en moi l'amie « la plus sincère et la plus dévouée. »

Il auroit fallu avoir bien peu d'élévation dans l'ame pour n'être pas en effet exalté par une telle lettre! J'y trouvois tout ce qui pouvoit me toucher, me tourner la tête, ranimer mon courage abattu et me raccommoder avec moi-même. Je me promis, du fond de l'ame, de justifier sa confiance et son attente.

Je lui écrivis sur-le-champ ce billet:

« Je jure, par ce qu'il y a de plus sacré, « de vous obéir ponctuellement en tout et « toujours. »

La sécheresse et le laconisme de ce billet ne me coûtèrent point; c'étoit un échantillon de l'obéissance qu'elle me prescrivoit, et je savois combien elle m'en sauroit gré!...... Je lui remis le soir même ce billet: j'annonçai mon départ à la vicomtesse, qui, avec son indifférence habituelle, n'y fit nulle attention et ne me questionna point. Je partis un peu avant la naissance du jour.

CHAPITRE XVII.

Occupations de Julien.—Retour du vicomte.—Confidences.

Ce ne fut pas sans un violent chagrin que je quittai si brusquement Edélie; mais je trouvois une puissante consolation dans l'idée que du moins elle connoissoit mes sentimens. Je l'aimois éperdument. Il y avoit dans son caractère et dans le genre de son esprit une originalité piquante; elle réunissoit la naïveté et l'imprudence à la raison, la bonhomie à la fierté, et la gaîté la plus franche à la plus profonde sensibilité; elle n'avoit pas la perfection de son amie la duchesse de Palmis, mais rien ne pouvoit surpasser la pureté, la générosité de son ame et la justesse de ses réflexions, quand, se décidant à en faire, elle ne se laissoit pas emporter par sa vivacité. Lorsque rien ne l'affectoit personnellement,

la tournure de son esprit la portoit à ne voir, dans chaque chose, que le côté plaisant ou ridicule; ainsi, son imagination n'étoit nullement romanesque ; elle ne montroit dans la société que la gaîté la plus spirituelle et un enfantillage plein de grâce qui la rendoient la plus aimable personne que j'aie connue; mais elle avoit de la singularité dans les idées, de l'exaltation dans les sentimens, et il y eut de la grandeur et de l'héroïsme dans toutes les actions importantes de sa vie.

La passion même que j'avois pour elle me soutint dans les sacrifices si douloureux qui m'étoient imposés; du moins, j'avois un but, et c'étoit toujours avoir une espérance plus fondée qu'aucune autre, puisque, dans cette occasion, son succès dépendoit de ma propre volonté et de mes actions. Je commençai d'abord par me livrer sans réserve à l'étude de l'histoire, de la littérature et des arts. Il y avoit dans ce vieux château, comme dans tous ceux de ce temps-là, une bonne bibliothèque composée de livres solides, dans lesquels on pouvoit puiser une véritable érudition. C'étoient des ouvrages faits dans les deux derniers siècles; les auteurs de ces époques

travailloient en conscience; leurs écrits sont les fruits d'une immense étude; leur but étoit, non d'amuser les oisifs et la malignité, mais d'instruire les lecteurs raisonnables. Je lisois tous les jours au moins trois heures; j'écrivois des extraits, je dessinois, je peignois, et même je faisois de la musique; car, ayant trouvé dans le salon un vieux *rucker*, je fis venir de Rouen un organiste pour l'accorder; et, d'après les leçons que j'avois reçues de mademoiselle de Versec, je parvins à m'accompagner et à jouer avec agrément des variations. Enfin, j'avois ma guitare, et je répétois tous les jours sur cet instrument les romances favorites d'Edélie. Je désirois et je redoutois l'arrivée d'Eusèbe; après beaucoup de réflexions, je me décidai à lui tout avouer; outre l'habitude de confiance que j'avois avec lui, je trouvai de la générosité à lui ouvrir ainsi mon cœur et pour m'accuser dans le moment où il s'obstinoit à me cacher un grand secret. D'ailleurs, le bonheur de parler d'Edélie et de mon amour l'emportoit sur toutes les craintes que m'inspiroit la sévérité d'Eusèbe.

La vicomtesse revint dans son château au bout de quinze jours, et son mari arriva le

lendemain. Je lui retrouvai un grand fond de tristesse, mais beaucoup plus de calme. Je lui avois écrit deux lettres mystérieuses qui lui donnoient une grande curiosité ; cependant il me dit qu'il sentoit qu'il n'avoit plus le droit de m'interroger. Vous aurez toujours celui de savoir tout ce qui se passe dans mon ame, répondis-je ; j'ai commis une coupable indiscrétion, j'ai à vous faire de pénibles aveux ; j'implore d'avance votre indulgence, et je suis trop malheureux pour ne pas l'obtenir. Après ce préambule, je lui fis le récit le plus détaillé et le plus sincère de tout ce qui s'étoit passé ; et, ne voulant pas faire seulement une demi-confidence, je lui montrai la lettre d'Edélie. Il m'écouta avec beaucoup de douceur, mais avec émotion. Il lut deux fois la lettre de sa sœur, elle le toucha : néanmoins je vis bien qu'il n'approuvoit pas qu'elle l'eût écrite ; mais la chose étant faite, il ne songea qu'à en tirer parti, pour notre avantage à tous les deux. Vous vous condamnez si franchement, me dit-il, qu'il y auroit de la pédanterie à vouloir ajouter quelque chose aux réflexions de ma sœur sur ce sujet ; mais il faut convenir qu'il est étrange qu'Edélie ait choisi le moment où

vous avez montré tant d'imprudence et si peu d'empire sur vous-même, pour vous établir son mentor..... — Elle a deviné l'effet que produiroit sur moi une telle preuve de confiance. — Oui, je suis certain que vous la justifierez. — Je ne lui écrirai jamais que pour lui donner des avertissemens utiles, et je vous promets de ne lui jamais envoyer un seul billet sans vous l'avoir lu auparavant. — Je connois votre bonne foi, mon cher Julien, et votre parole vaut mieux pour moi que toutes les preuves matérielles et de fait; mais, poursuivit-il, ce commerce épistolaire sera d'un genre tout nouveau. Ordinairement on prodigue les louanges aux femmes, et surtout à celle qu'on aime; la flatterie avec les femmes n'est que de la galanterie; et vous voilà érigé en *censeur*, en *prédicateur*, sans pouvoir même mêler à vos leçons un seul mot d'amitié, une seule phrase obligeante..... — Qu'importe un tel ordre, puisque de moi-même je me serois interdit à jamais toute expression passionnée... J'aime mieux, avec elle, être sévère, *inflexible*, que froid et commun. A ces mots, Eusèbe sourit; et, me serrant la main : Ah! dit-il, que le destin est bizarre, et que les conve-

nances sociales sont tyranniques!.... Sans ces cruelles convenances, il m'eût été permis de me nommer un beau-frère, pour le bonheur de ma sœur et pour le mien; ce n'est certainement pas le comte Joseph que j'aurois choisi!..... Eusèbe prononça ces paroles avec un accent si touchant, que j'en fus pénétré jusqu'au fond de l'ame; je ne pus lui répondre qu'en pressant fortement sa main sur mon cœur. Après un moment de silence, Eusèbe reprenant la parole: Tu sais, dit-il, ce que je pense sur la noblesse, et je croirai toujours que ces noms illustrés, que ces familles à antiques et glorieuses traditions, sont respectables et méritent des distinctions dans l'état; mais je n'en suis pas moins révolté de voir, en tant d'occasions, le mérite personnel compté pour rien, et le manque de naissance racheté, non par les vertus et les talens, mais uniquement par l'argent. Par exemple : un banquier, dont le père étoit *porte-balle*, marie sa fille à un grand seigneur; une fille de grande naissance épouse un roturier millionnaire, et le monde approuve ces alliances; mais, si un homme de la cour connoissoit un roturier sans fortune, jeune, aimable, bien élevé, instruit,

spirituel, sensible et vertueux, s'il osoit lui donner sa fille, après avoir mis à l'épreuve leur inclination mutuelle, il seroit universellement accusé d'avoir fait une action pleine de bassesse. Ainsi donc, on ne s'abaisse point en livrant sa fille pour de l'argent ou en la sacrifiant à des vues ambitieuses, et on déroge en la donnant à celui dont on estime le plus les mœurs, les principes, l'esprit et le caractère!... Voilà un odieux préjugé! Enfin, continua-t-il, mon cher Julien, il faut se résigner aux maux sans remède!...... Le plus sage conseil qu'Edélie ait pu vous donner, c'est celui de vous chercher une compagne aimable et de vous marier, et je vais m'en occuper. En attendant, il faut, mon ami, nous arracher de ce pays pendant quelque temps. Je suis trop jeune encore pour prétendre à une ambassade; mais je pense, malgré l'usage contraire, qu'en ceci comme en toute autre chose, l'apprentissage ne peut être qu'utile. Je demanderai et j'obtiendrai une mission subalterne auprès de quelques princes d'Italie ou d'Allemagne; nous partirons ensemble, et le temps, l'éloignement, et les affaires, nous rendront cette paix intérieure que l'on peut perdre

en un moment, et qu'il est si difficile de recouvrer (1)!....

(1) Quelques années avant la révolution, un homme de la cour donna le bon exemple de commencer sa carrière diplomatique par une de ces missions qu'on appeloit alors *subalternes*, et qu'on ne donnoit avant lui qu'à des gens obscurs qui n'avoient que le titre de *chargés d'affaires* ou de *consuls;* c'étoient presque toujours des gens de mérite, et plusieurs d'entre eux obtinrent, par leurs talens, le titre et la dignité de ministres plénipotentiaires.

CHAPITRE XVIII.

Retour de Julien à Paris. — Commencement de sa correspondance avec Édélie. — Preuve touchante d'amitié qu'elle lui donne. — Liaison de Julien avec Tiburce. — Confidence qu'il en reçoit. — Suite de sa correspondance avec Edélie.

Eusèbe exigea de moi que je ne lui parlerois jamais d'Edélie, quand je n'aurois rien d'indispensable ou un billet à lui montrer. Je murmurai un peu; je dis qu'il me paroissoit dur qu'il me refusât sa confiance et qu'il rejetât la mienne. Il me fit entendre, avec sa douceur accoutumée, qu'on ne se guérit point d'un attachement coupable, quand on se permet d'en parler sans cesse; mais du moins presque tous nos entretiens rouloient sur les passions malheureuses, et Eusèbe se laissoit facilement entraîner par le charme secret qu'il trouvoit à ce genre de conversation. Nous ne retournâmes à Paris que peu de jours avant les

fêtes de Noël. J'allai aussitôt chez ma mère ; je trouvai son mari plus brutal, plus ivrogne, et plus débauché que jamais, et je m'attendris également sur le sort de ma mère et sur celui de ma petite sœur Casilde : cette enfant étoit charmante de figure et de caractère ; je lui avois donné des leçons de dessin, et, loin d'avoir perdu dans mon absence, elle avoit fait beaucoup de progrès en étudiant toute seule ; ce qui montroit à cet âge des dispositions rares, que je me promis bien de cultiver. Je fis le même jour une visite à mon oncle : sa femme étoit sortie ; je restai près de deux heures avec lui, et, sans m'ouvrir entièrement son cœur, il m'en dit assez pour me faire connoître qu'il étoit enfin éclairé sur les mœurs et sur la conduite de Mathilde ; je m'affligeai sincèrement avec lui ; je l'aimois, et je n'oubliois dans aucun moment tout ce que je devois à sa bonté. Les peines que nous nous sommes attirées sont les plus douloureuses. Les ames sèches et dures, qui dans ce cas se dispensent de la pitié, feroient haïr la raison, si l'on ne savoit pas que la sagesse est fausse, ou du moins sans mérite, quand elle manque d'indulgence et de sensibilité. Ah ! plaignons

doublement les maux causés par l'imprudence et la crédulité, puisqu'ils sont les plus cuisans! Je n'avois pas sans doute le droit de répéter à mon oncle ces phrases désolantes employées si souvent en pareille occasion : *je vous l'avois bien dit, je vous en avois averti, c'est votre faute, etc.*; mais j'aurois pu lui rappeler avec quelques ménagemens qu'il m'avoit sacrifié à cette femme artificieuse, et que j'avois gardé le silence par respect pour lui; je n'en fus pas tenté : tout reproche, quelque fondé, quelque adouci qu'il puisse être, est odieux quand il s'adresse à celui qui a besoin de consolation. Je le quittai le cœur navré de sa situation, et d'autant plus que je prévoyois facilement que chaque jour la rendroit plus pénible.

Cependant j'attendois, ou, pour mieux dire, je désirois passionnément une occasion de donner un *avertissement utile* à Edélie, puisque je n'avois que ce seul moyen de me rappeler à son souvenir. J'interrogeai mademoiselle de Versec, qui étoit toujours très au fait des nouvelles de la famille, et elle me conta que l'on louoit la conduite régulière d'Edélie, mais qu'en même temps on trouvoit qu'elle montroit beaucoup trop le peu de considéra-

tion qu'elle avoit pour son mari, et qu'elle parloit trop légèrement de sa belle-mère et de son beau-père. Mademoiselle de Versec, dans ses récits, prodiguoit les détails; et, quand j'eus recueilli tous ceux qui m'étoient nécessaires, je me mis à écrire à Edélie. Je composai dix billets, car je n'étois jamais satisfait de ma *sévérité;* enfin, je m'arrêtai à celui-ci:

« On approuve la sagesse de votre con-
« duite; mais on blâme la légèreté avec la-
« quelle vous parlez de votre mari et de ses
« parens; on cite de vous plusieurs moque-
« ries sur eux. La gaîté n'a plus de charme,
« surtout dans une femme, quand elle blesse
« le devoir et les bienséances. On rit quand
« vous vous permettez ces écarts, mais on
« vous désapprouve. Songez que la considé-
« ration d'une femme dépend presque toute
« entière de celle de son mari, ou de l'es-
« time qu'on lui suppose pour lui. Lorsqu'elle
« en médit, même dans les choses les plus
« frivoles, elle lui fait une espèce d'infidé-
« lité, car la sainteté de l'engagement lui in-
« terdit à cet égard toute espèce de plainte
« et de moquerie. »

Je montrai au vicomte ce galant billet, dont la pédanterie le fit rire; cependant il me loua de l'avoir écrit en *conscience*, et il ajouta que tout ce qu'il contenoit étoit fort raisonnable, et qu'Edélie, en effet, avoit besoin d'une telle leçon. Comme je ne voulois pas envoyer cette lettre, dans la crainte qu'elle ne tombât en d'autres mains que celles d'Edélie, je priai le vicomte de s'en charger et de la lui remettre : il me refusa. Je ne repousse point votre confiance, me dit-il, parce que je suis sûr que vous vous conduirez toujours aussi bien; mais je me suis promis de ne jamais prononcer votre nom à ma sœur. Vous la rencontrerez chez ma mère, et vous irez lui faire une visite au jour de l'an; ainsi, vous lui donnerez vous-même cette lettre. Ce refus m'obligea de garder sur moi trois jours le billet; enfin, un soir trouvant Edélie chez la marquise d'Inglar, je profitai d'un moment favorable pour lui glisser ce papier sans être aperçu; elle le saisit avidement; je m'éloignai aussitôt : un instant après, je sortis du salon. Le lendemain, je reçus, par la petite poste, un billet de son écriture, qui contenoit ces mots :

« Je suis contente de vous ; je vous remercie mille fois : continuez. » Cette réponse me transporta ; elle me prouvoit qu'Édélie persistoit à vouloir de moi une franchise parfaite, sans aucun ménagement, et qu'elle me croyoit digne de toute sa confiance : de tels sentimens la rendoient à mes yeux une femme incomparable ; car, quelle est celle qui, dans tout l'éclat de la jeunesse, accueille et recherche la vérité dénuée de tout adoucissement.

Au jour de l'an, qui fut deux jours après, j'allai prendre ma petite sœur pour la mener chez sa marraine, la marquise d'Inglar, à laquelle elle présenta une fort jolie tête de son ouvrage. Edélie étoit déjà chez sa mère ; elle trouva Casilde extrêmement embellie ; elle loua à l'excès son talent naissant, et la caressa beaucoup. Le jour suivant, je la menai chez elle ; il y avoit cinq ou six personnes, et Casilde fut admirée de tout le monde. Edélie la combla de présens. Au moment où je sortois, Edélie me rappela, et me donna un rouleau de musique, en me disant en riant : Voilà la romance que vous m'avez demandée il y a plus de six mois ; je vous la réservois pour vos étrennes. Comme je n'avois point demandé de

romance, je compris que le rouleau renfermoit une lettre. Lorsque je fus seul dans mon fiacre avec Casilde, j'entr'ouvris le rouleau, et j'y vis en effet un papier écrit. Je fis croire à Casilde que c'étoient les paroles de la romance, et je lus ce qui suit :

« J'aime Casilde à la folie; si votre mère « veut me la donner, je me chargerai, avec « une joie extrême, de son éducation, ce « qui achèvera de me rendre prudente et rai« sonnable ; ainsi, c'est un vrai service que « je vous demande, et avec l'entière appro« bation du comte Joseph. »

Ce billet me toucha jusqu'aux larmes; mais avant de faire une démarche auprès de ma mère, je consultai Eusèbe, qui me répondit que, le comte Joseph y consentant, je ne pouvois refuser une proposition aussi avantageuse pour Casilde, qu'il étoit si désirable de soustraire aux mauvais exemples que lui donnoient continuellement la conduite et la grossièreté de son père.

J'écrivis donc à Edélie, et cette fois ce ne fut que pour la remercier; je tâchai de n'exprimer que de la reconnoissance, et néanmoins le vicomte trouva cette lettre si tendre,

qu'il me la fit recommencer. Lorsque je l'eus bien refroidie et bien gâtée, le vicomte m'assura qu'elle étoit parfaite, et je l'envoyai; alors je négociai cette affaire avec ma mère; elle s'affligea, je pleurai avec elle; mais elle consentit sans hésiter : quant à mon indigne beau-père, il ne vit dans cette séparation que l'avantage d'être débarrassé d'une dépense qu'il reprochoit toutes les fois qu'on achetoit une aune de toile ou des souliers pour cette enfant; mais voulant profiter du désir que j'avois de procurer à ma sœur une bonne éducation, il me déclara qu'il ne céderoit *ses droits de père* qu'à condition qu'on lui donneroit sur-le-champ, argent comptant, mille écus : cette bassesse me causa une telle surprise, que je restai stupéfait, et je ne répondis rien. Il ajouta qu'il n'étoit pas juste qu'on le séparât de son enfant sans qu'il y gagnât quelque chose : il appeloit cela avoir *des entrailles de père*. Il étoit inutile de disputer avec lui sur cette espèce de tendresse paternelle; je me contentai de l'assurer que sous peu de jours je lui apporterois mille écus : il me répondit que madame la marquise d'Inglar, *marraine de la petite*, et madame la comtesse

de Velmas pouvoient fort bien donner chacune quinze cents francs ; que toute cette famille-là *étoit si coçue*, que la chose ne feroit pas *le plus petit pli, la somme étant aussi peu conséquente.* Lorsqu'il eut achevé ce noble discours, je pris congé de lui : quand j'eus fait quelques pas pour m'en aller, il me rappela ; c'étoit pour me signifier que, de plus, il falloit *un trousseau complet* à la petite, parce qu'elle n'étoit pas assez *bien nippée* pour être tous les jours avec *des dames de haut parage ;* que d'ailleurs *sa petite défroque*, dès qu'elle quittoit la maison, appartenoit *de droit à la bonne* (mademoiselle Lise). Je lui dis, avec une profonde consternation, que Casilde auroit un trousseau, et je me hâtai de m'en aller, craignant mortellement qu'il ne me fît encore quelque nouvelle demande. Je rentrai chez moi désolé ; car on imagine bien que je n'eus pas la pensée de communiquer de telles propositions à mes protecteurs. Combien je me repentois de n'avoir pas été plus économe ! Je n'avois dans mon *coffre-fort* que cent cinquante francs !... Je pensai qu'il me seroit facile de faire faire le trousseau à crédit ; mais les mille écus où les trouver !... Casilde n'étoit

rien à mon oncle ; il me parut impossible de m'adresser à lui : je mis en gage tout ce que j'avois de plus précieux, ce qui ne produisit que douze cents francs : il m'en falloit encore dix-huit cents. J'eus recours à un usurier, et, au bout de six jours de démarches et de tourmens, je réalisai mille écus !... Alors je m'occupai du trousseau ; je m'adressai à trois lingères, qui me refusèrent tout crédit ; enfin, désespéré, je ne voyois plus de moyens de sortir de cet embarras, lorsque mademoiselle de Versec me fit prier de passer chez elle ; j'y allai. Je suis chargée, me dit-elle, d'une commission pour vous : madame la marquise d'Inglar a voulu faire un joli présent à sa filleule, et voilà le trousseau qu'elle lui donne ; et comme, d'après les ordres que j'ai reçus, il y a beaucoup de choses en pièces, il pourra lui servir jusqu'à quinze ou seize ans. A ces mots, ouvrant une grande manne, elle me montra le plus charmant trousseau, et en outre une quantité de toile, de mousseline et d'étoffes en pièces. J'imaginai à l'instant qu'Eusèbe, sous le nom de sa mère, avoit payé au moins les trois quarts de ce beau présent, et je ne me trompois pas. Il reçut mes remercî-

mens avec cette délicatesse qui donnoit tant de prix à tous ses procédés; et moi, charmé de voir enfin cette affaire terminée, je volai dans la rue des Lombards avec mes mille écus et un habillement complet pour Casilde, car j'avois fait transporter chez Edélie tout ce que j'avois reçu pour elle. Nous habillâmes ma sœur de la tête aux pieds. Mon beau-père comprit dans *sa défroque* tous les petits bijoux que je lui avois donnés depuis cinq ou six ans, et j'eus l'extrême déplaisir de les voir passer dans les avides mains de mademoiselle Lise. On ne laissa à Casilde qu'une petite montre et une chaîne d'or qu'elle tenoit de sa marraine. Mon beau-père reçut avec une joie extrême les mille écus; ensuite, après avoir mis son habit des dimanches, il vint, avec ma mère et moi, dans mon fiacre, conduire la triste Casilde chez Edélie, qui la reçut à bras ouverts. Notre visite fut très-courte, car je souffrois cruellement des phrases sentimentales que mon beau-père avoit préparées pour cette entrevue. Nous laissâmes Casilde tout en larmes, malgré toutes les caresses d'Edélie, qui lui sut gré d'une douleur que ni les joujoux, ni les belles robes ne purent apaiser.

pendant plus d'un mois. Je passai toute cette journée chez ma pauvre mère. A l'heure du dîner, on apporta, par mon ordre, trois bouteilles de vin de Sillery et un énorme pâté de foie gras, ce qui fit que mon beau-père m'invita de fort bonne grâce à dîner. J'avois volé dans le trousseau de Casilde une belle pièce de mousseline et sept aunes de satin bleu, dont je fis présent à ma mère, et elle commença à s'applaudir avec moi du bonheur de sa fille. Je ne retournai point chez Edélie; mais le vicomte me donnoit, de temps en temps, des nouvelles de Casilde.

Sur la fin de l'hiver, Tiburce, qui venoit souvent me voir, entra un matin dans ma chambre avec un air fort troublé; je lui demandai ce qu'il avoit, et, après quelques discours sans suite, il m'avoua qu'il étoit amoureux à perdre la tête. Comme il n'avoit que dix-huit ans, je voulus plaisanter sur cette passion subite, et il me dit qu'il aimoit le même objet depuis l'âge de quatorze ans, et c'étoit la marquise de Palmis. Comment! m'écriai-je, la femme de votre oncle, du frère de votre père! Y pensez-vous? — Oui, assurément, car je ne *pense* qu'à cela. — Mais

vraiment, tant pis, mon cher Tiburce; c'est un égarement inexcusable. — Mon oncle, blasé sur tout, indifférent à tout, usé comme un vieillard, inconstant comme un jeune étourdi, excédé du monde comme un misanthrope, est tout-à-fait insensible au bonheur d'être uni à la plus belle femme de l'Europe : il n'est dans ce moment-ci qu'un *curieux*, non pas de savoir ce que je pense et ce que fait sa femme, mais de rassembler dans un cabinet toutes les porcelaines *craquelées*, tous les chats bleus et violets de la Chine. — Sérieusement, mon cher Tiburce, il faut vous guérir d'une passion aussi extravagante que criminelle.... — On ne désire guérir que lorsqu'on souffre.... — Quoi donc! êtes-vous aimé? — Non, mais je le serai; j'ai du temps devant moi, je puis attendre. — Savez-vous qu'on ne peut pas vous parler raison.... — Renoncez-y donc. Je vous le répète, j'ai la tête tournée.... — Et le sait-elle? — Je le lui exprime de mille manières depuis trois mois : quand elle en rit, je prends un ton tragique; quand elle se fâche, je lui dis des folies qui lui font perdre son sérieux : nous en sommes là. Elle a d'elle-même congédié poliment le

comte Joseph, et je viens de l'engager à se débarrasser de cet imbécille de Solmire, ce qu'elle n'a pu faire qu'à force d'impertinences. — Tant pis, il est méchant, et deviendra son ennemi. — Tant mieux, je la vengerai. Ce mot me fit sentir combien il est dangereux, pour une femme attachée à sa réputation, de ne pas réprimer avec sévérité, dès sa naissance, la passion d'un jeune homme de cet âge. Je prévis de ce moment que Tiburce, en dépit de mes sermons et de mes conseils, compromettroit cruellement la marquise, et l'événement ne justifia que trop mes craintes à cet égard : en effet, le marquis de Solmire dit confidentiellement à quelques personnes qu'il étoit certain que madame de Palmis avoit pour amant le jeune Tiburce, et cette calomnie commença à circuler sourdement et à se répandre. Cependant il parut si étrange qu'une femme de vingt-un ans, dans le grand monde depuis quatre, et jusqu'alors irréprochable, prît pour amant un enfant de dix-huit ans, neveu de son mari; que d'abord cette histoire ne fut regardée que comme une fable absurde, mais du moins elle servit à faire observer curieusement la marquise et Tiburce, lorsqu'ils

étoient ensemble. L'incrédulité pour le mal n'est jamais bien ferme dans le monde ; le plus léger incident suffit pour l'ébranler, et même pour la détruire.

J'allois quelquefois chez un fermier général, nommé Mondor, dont les soupers étoient fort agréables par le goût éclairé du maître et de la maîtresse de la maison, pour la musique et les talens. Ils recevoient la meilleure compagnie : la marquise de Palmis y venoit souvent ; elle y jouoit des proverbes, et c'étoit avec une telle supériorité que bientôt les autres dames de la société ne voulurent plus jouer avec elle ; et comme elle trouva ridicule de jouer seule de femme avec des hommes, elle imagina d'amener dans cette maison Edélie, à qui elle avoit persuadé qu'elle avoit un talent charmant dans ce genre, ce qui n'étoit nullement. Je me trouvai par hasard à ce début d'Edélie, et j'y souffris beaucoup : elle jouoit mal et avec confiance ; elle portoit dans ces petites scènes la prétention des qualités naturelles qu'elle se connoissoit, et qui avoient tant de charme dans le monde, parce que là elle n'y pensoit pas ; mais en jouant les proverbes, elle les outroit pour les rendre

plus brillantes : alors ses saillies manquoient de mesure et de grâce, et sa vivacité étoit affectée et fatigante. La perfection du jeu de madame de Palmis, sa finesse piquante, son dialogue toujours spirituel et naturel, me causèrent intérieurement un véritable dépit. Edélie étoit presque ridicule à côté d'elle; et, loin de s'en douter, elle croyoit partager tous ses succès. J'étois placé près d'un groupe de femmes, qui tout bas se moquoient d'elle, et j'entendois tout ce qu'elles disoient. Après les proverbes, deux ou trois amis de madame de Palmis, engagés secrètement par elle à complimenter Edélie, vinrent lui dire qu'elle avoit joué comme un ange; elle fut complétement la dupe de ces flatteries, ce qui acheva de porter au comble ma mauvaise humeur. Tiburce jouoit dans ces proverbes, et avec une grâce infinie : il étoit facile de remarquer à quel point il étoit amoureux de la marquise : cette dernière avoit l'air de le regarder comme un enfant; mais on voyoit qu'elle trouvoit cet enfant bien joli et bien aimable.

En rentrant chez moi, je pensai que c'étoit là l'occasion de donner à Édélie un avis utile, et je lui écrivis ce billet :

« Vous êtes la dupe du perfide amour pro-
« pre de madame de Palmis, qui veut avoir
« une compagne pour jouer des proverbes.
« Elle possède au suprême degré de perfec-
« tion ce petit talent que vous n'avez pas ; les
« femmes, qui vous envient d'ailleurs, criti-
« quent amèrement en vous une prétention
« qui n'est pas fondée. Cessez donc d'avoir
« une complaisance mal placée, et qui, de
« toute manière, n'est pas sans inconvé-
« nient. »

Eusèbe approuva fort cet avertissement, et il me dit, en souriant, qu'il étoit curieux de voir la réponse. Je la reçus le jour même où j'envoyai ma lettre. La voici :

« Dans tout ce qui a rapport à la morale,
« j'ai toute confiance en vous; mais vous n'a-
« vez pas assez d'usage du monde pour con-
« noître ce qui est *déplacé* ou non. Je ne
« vous avois pas prié de m'avertir de *mes ri-*
« *dicules*, et je vous avoue que je ne crois
« pas en avoir en jouant des proverbes ; des
« gens qui ont, à cet égard, un goût plus
« formé que le vôtre, m'assurent que je n'ai
« à craindre, dans ce genre, ni comparaison
« ni rivalité. Mais, puisque nous en sommes

« aux avis frivoles de cette espèce, je veux
« vous en donner un ; on se moque de la
« manière, souvent comique, dont vous imi-
« tez le ton, le maintien de mon frère, et
« jusqu'au son de sa voix. Bornez-vous à
« l'imiter dans sa conduite et ses vertus ; *con-*
« *trefaire* de bonne foi et sans moquerie,
« est aux yeux du monde un véritable ridi-
« cule, et on vous le trouve généralement. »

Cette réponse, dans laquelle se marquoient si clairement l'aigreur et le dépit, ne surprit point Eusèbe, mais elle me confondit, et rien ne m'a mieux appris à connoître les femmes en général. Il en est beaucoup qui reçoivent parfaitement les avis les plus sévères sur leur caractère et sur leur conduite, mais qu'il en est peu qui puissent supporter un conseil qui, en déjouant une de leurs prétentions, blesse leur vanité ! Nous rîmes ensemble, Eusèbe et moi, de l'*avertissement* que me donnoit Édélie ; c'étoit une petite vengeance, car elle s'étoit flattée d'humilier mon amour propre ; elle se trompoit, j'aimois tant Eusèbe, que je fus charmé que l'on pût penser que je voulois le prendre pour modèle.

CHAPITRE XIX.

Un duel et ses suites.—Nouvelles amours de Julien.

Malgré son dépit secret contre moi, Édélie réfléchit au conseil que je lui avois donné : elle joua encore des proverbes, mais avec plus de défiance, et une seule fois ; elle trouva ensuite des prétextes pour s'en dispenser.

Cependant les bruits injurieux que Solmire répandoit sur la réputation de madame de Palmis, s'accréditèrent tellement, qu'ils parvinrent jusqu'à Tiburce qui, aussitôt, alla demander une explication à Solmire. Le résultat de cet entretien, qui malheureusement se passa en présence de témoins, fut un duel. Ils se battirent avec tant de fureur qu'ils se blessèrent grièvement tous les deux. Tiburce fut blessé d'abord ; mais voulant continuer, il donna un grand coup d'épée à son adversaire. On rapporta Tiburce tout couvert de

sang, et sans connoissance, chez le duc de Palmis son père; mais les chirurgiens, appelés sur-le-champ, répondirent de sa vie, quoique sa blessure fût considérable, et qu'il eût perdu beaucoup de sang. Cet événement fit grand bruit à Paris, et causa de l'agitation dans la famille d'Inglar, Solmire étant le frère de la vicomtesse; toute la maison y prit part; la marquise d'Inglar blâma hautement madame de Palmis, cause du duel; les clameurs de mademoiselle de Versec furent éclatantes; toutes les femmes, envieuses depuis longtemps de la beauté, des talens et des succès d'une personne si brillante, jetèrent feu et flamme. On conta presque universellement dans le monde que madame de Palmis avoit vu avec plaisir les progrès de la passion criminelle de ce jeune homme; qu'elle s'étoit plu à l'exalter; qu'enfin, elle l'avoit excité à se battre, et qu'elle lui avoit *tout promis* s'il la vengeoit de Solmire. Beaucoup de gens ajoutoient que Solmire avoit, pendant quelques mois, été son amant, qu'elle l'avoit quitté pour Tiburce; et l'on se récrioit sur un choix ridicule par l'âge de Tiburce, et que les liens de la parenté rendoient odieux aux gens les

plus dénués de principes. Rien de tout cela n'étoit vrai ; madame de Palmis, à cette époque, étoit pure encore ; elle n'avoit jamais donné d'espérances à Tiburce ; mais elle n'avoit pas eu avec lui cette sévérité qui empêche sûrement *d'en prendre* ; et ce tort la perdit. Elle n'ignora rien de ce qui se disoit contre elle ; des avertissemens remplis de malignité et des lettres anonymes ne l'en instruisirent que trop ! On la rendit irréconciliable avec le monde, c'est le plus grand mal que l'on puisse faire à une femme jeune et belle. Quand on peut rappeler d'une sentence inique, il ne faut pas irriter à dessein ses juges, et se brouiller sans retour avec eux. Le monde ne veut ni qu'on le brave, ni que l'on succombe lâchement sous le poids de sa rigueur ; le dédain superbe et l'arrogance le révoltent alors même que l'injustice les produit ; il veut ce qui intéresse dans toutes les situations, surtout dans les femmes : un courage modeste, et la modération, la douceur unies à la fierté.

Tous les premiers traits de la calomnie portent coup, et font de profondes blessures : ils sont sans effet et s'émoussent sur de vieilles cicatrices ; mais que leurs premières atteintes

sont douloureuses !... Madame de Palmis prit un mauvais parti, celui d'affecter une hauteur dédaigneuse, qui ne lui servit même pas à dissimuler le plus violent ressentiment. Sans trahir le secret de l'amour de Tiburce, en soutenant au contraire qu'il n'avoit pour elle qu'une affection fraternelle, elle conta toute cette aventure à son mari, qui, convaincu de son innocence et de celle de son neveu, loua ridiculement et de bonne foi ce dernier d'avoir ainsi soutenu, contre un fat et un calomniateur, *l'honneur de son oncle* et de sa famille. Madame de Palmis, dans cette occasion, montra pour Tiburce, non seulement de l'amitié, mais de l'enthousiasme, et pour une action qui devoit lui inspirer surtout de la douleur. Le préjugé barbare, aussi absurde qu'irréligieux, qui autorise le duel, ne prescrit pas, du moins aux femmes, de l'approuver, et on leur sait même gré d'en avoir horreur. Madame de Palmis choqua tout le monde par l'air triomphant qu'elle prit dans cette triste circonstance : elle se constitua garde-malade de Tiburce, et, tous les jours, pendant trois semaines, elle ne quitta pas un instant le chevet de son lit. Lorsque Solmire

ne donna plus d'inquiétudes sur son état ; j'allai voir Tiburce, qui, sur une chaise longue, commençoit à recevoir ses amis. Je trouvai dans sa chambre madame de Palmis, la duchesse sa belle-sœur, et le marquis de Palmis, qui me parut jouer là le rôle du monde le plus déplacé ; je l'entendis plusieurs fois dire, en parlant de Tiburce : *brave garçon ! brave garçon !* et il répétoit cette exclamation avec un ton sérieux et solennel, qui me donnoit envie de rire, surtout quand je regardois le *brave garçon*, qui, les yeux fixés sur la marquise de Palmis, ne voyoit qu'elle dans la chambre, et la contemploit avec l'expression la plus passionnée. Il me sembla que la tête de la marquise étoit tout-à-fait tournée, et que Tiburce devenoit pour elle le héros de roman le plus dangereux. La duchesse étoit silencieuse ; je remarquai sur son aimable visage une légère teinte de sévérité, et je vis qu'il y avoit beaucoup de refroidissement entre elle et la marquise.

Lorsque Tiburce fut en état de sortir il vint me rendre mes visites. Il avoit besoin d'un confident, c'est-à-dire de parler ; il ne fallut pas le presser pour lui arracher tous

ses secrets. Il me conta que, cinq ou six jours après son combat, se trouvant seul un matin avec la marquise, il avait profité de son émotion et de sa reconnoissance pour obtenir l'aveu d'un sentiment plus tendre. Mais, poursuivit-il gaiement, il a fallu pour cela recourir aux grands moyens ; je l'ai menacée d'arracher l'appareil mis sur ma blessure : j'avois lu cela dans je ne sais quel roman, et l'abbé Aillet ne m'accusera plus de ne pas profiter de mes lectures, car j'ai tiré un grand avantage de celle-là : on a exigé le serment de l'amour le plus pur, le plus sage, le plus platonique, et l'on m'a promis de le partager. — Ce n'est pas mal pour votre âge. —Toujours mon âge! J'ai eu dix-neuf ans accomplis la surveille de mon combat : quand on entre dans sa vingtième année, on est, je crois, *un jeune homme fait.*—Vous n'avez guère le ton qui annonce une grande passion. — J'aime avec mon caractère comme elle aime avec le sien. — Vous avez fait un tort irréparable à la réputation de cette pauvre femme......—Point du tout, quand les maris sont contens, tout le monde doit l'être. Il est vrai que l'abbé, s'appuyant sur les Égyptiens,

les Grecs, les Romains, enfin toute l'antiquité, m'a vertement parlé contre mon duel; que mon père m'a beaucoup grondé; que ma belle-mère m'a doucement sermonné en particulier; mais en même temps elle a adouci toute la colère de mon père, et mon oncle est enchanté de cette preuve de mon attachement *pour lui*. Ainsi je n'ai point troublé la paix de son ménage; au reste, poursuivit-il en riant, votre sévérité ne m'en impose guère... — Pourquoi donc cela, je vous prie? — Et vous-même n'êtes-vous pas éperdument amoureux, et n'êtes-vous pas aimé?...... — De qui donc?.... — Malgré votre dissimulation, vos secrets sont connus; tout le monde chez Mondor a fort bien vu votre intelligence avec la comtesse Joseph..... Ces paroles me confondirent et me causèrent le plus violent mouvement de colère que j'aie jamais éprouvé. Si dans ce moment Tiburce n'eût pas été plus sage que moi, nous serions sortis sur-le-champ pour nous battre. Il avoit une véritable amitié pour moi; il parvint à m'appaiser, et surtout en m'assurant que cette idée n'étoit le fruit que de ses seules observations. Je devinai, quoiqu'il ne voulût pas en convenir,

que madame de Palmis la lui avoit donnée, et de cet instant je pris pour elle une aversion que j'ai gardée long-temps. Je dissuadai complétement Tiburce, et je n'en vins à bout qu'en lui protestant que j'étois amoureux d'une autre, et je lui nommai une jeune veuve, parente de Mondor, et qui soupoit presque tous les jours chez lui. Elle s'appeloit Zénaïde; elle avoit vingt-huit ans, une figure charmante; elle étoit très-riche, et veuve, depuis deux ans, d'un financier. Tiburce me dit qu'il falloit absolument l'épouser, et que tous mes amis devoient se liguer pour l'y engager. Je lui répondis que je n'avois aucune espérance, et qu'à moins de la fatuité la plus ridicule je ne pouvois prétendre à un tel bonheur.

Cependant, malgré toute ma *modestie* et la passion malheureuse que j'avois au fond du cœur, l'idée de Tiburce ne me parut pas tout-à-fait chimérique, et je résolus de tenter l'aventure. L'avouerai-je? mon amour pour Édélie s'étoit un peu affoibli chez Mondor, en la voyant si mal jouer des proverbes, en entendant plusieurs personnes se moquer d'elle. Que l'amour tient à peu de chose, surtout dans le cœur des hommes! car il ne s'y nour-

rit que d'illusions et de vanité! Que les femmes qui attachent leur destinée à un sentiment si fragile sont imprévoyantes et insensées!... D'ailleurs, en relisant le dernier billet d'Édélie, j'avois fini par en être blessé; ce billet ne me représentoit plus la personne que dans mon imagination j'avois placée au-dessus de toutes les femmes. Mais j'ai appris depuis, qu'avec quelques petitesses causées par l'amour propre, on peut avoir une grande ame. Enfin je n'étois pas fâché de saisir une occasion de piquer un peu sa vanité, et de connoître en même temps si elle avoit en secret quelque penchant pour moi.

Je lui écrivis pour lui rendre compte d'une partie de ma conversation avec Tiburce, de mes soupçons sur la malignité de madame de Palmis, et de l'intention où j'étois de *devenir amoureux* de Zénaïde. J'attendis sa réponse avec la plus vive impatience, je ne la reçus qu'au bout de six jours, et elle fut telle que je la désirois; j'y trouvai de la contrainte, du dépit, et plusieurs mots piquans contre Zénaïde. Édélie la vieillissoit, prétendant qu'elle avoit trente-deux ans, et l'accusoit de coquetterie: cependant elle finissoit, en me disant qu'elle

faisoit les vœux les plus sincères pour mes succès et pour mon bonheur. Je retournai avec assiduité chez Mondor; je revis Zénaïde avec une sorte d'émotion, je m'attachai à lui plaire, et je crus y réussir. Zénaïde, fille d'un agent de change et veuve d'un roturier, n'avoit pour moi rien d'imposant. J'étois avec elle sans timidité; je ne hasardai point de déclaration positive, mais je trouvai mille manières de lui faire entendre qu'elle m'avoit tourné la tête. Dans ce cas, la femme qui ne repousse pas attire plus que jamais; je pris de l'espérance, et pour un honnête homme c'est toujours prendre un peu d'amour. Plus je voyois Zénaïde, plus elle me paroissoit aimable et piquante; elle avoit à la fois un peu de coquetterie et beaucoup de naïveté; elle ne désiroit plaire que lorsqu'on lui plaisoit, et cette espèce de bonne foi, dans la séduction, forme la plus dangereuse espèce de coquetterie : on prend pour du sentiment de simples impressions qui ont tout le charme de la vérité. Zénaïde, sans artifice et sans manége, en donnant des préférences imprudentes, pouvoit abuser, mais elle n'avoit jamais l'intention de tromper. Pendant ces trois semaines où je

soupai de deux jours l'un chez Mondor, je n'y rencontrai pas une seule fois Édélie, mais j'y vis souvent madame de Palmis et Tiburce. Je m'aperçus bientôt, quoiqu'il n'en convînt pas tout-à-fait, qu'il avoit obtenu le sacrifice de tous les principes de madame de Palmis, et que cet *amour platonique* avoit eu promptement le dénouement *vulgaire* de tout amour qu'une femme ne réprime pas et dont elle permet qu'on lui parle. Je remarquai combien madame de Palmis étoit déchue dans la société; la froide politesse des femmes, le ton familier des hommes, les égards de la maîtresse de la maison diminués de moitié pour elle; tout lui montroit qu'elle ne devoit plus prétendre à ces hommages involontaires et si flatteurs de l'estime, et qu'elle ne recevroit plus que des respects de convention; c'est-à-dire des formules et des phrases de protocole. Elle avoit opposé la hauteur et le dédain insultant à la calomnie; et, conservant son caractère, elle supporta avec audace et sang froid un jugement équitable. Ce dernier calcul n'étoit pas si mauvais que le premier. Devenue coupable, elle n'auroit pu changer l'opinion que par l'hypocrisie, et il faut con-

venir que l'effronterie, toute odieuse qu'elle est, vaut encore mieux; c'est l'espèce de dignité du vice sans repentir, et qui, aux yeux du monde, sauve du moins de la platitude et du dernier degré d'abaissement, pourvu qu'on ait conservé quelques formes nobles et décentes. Tiburce, à ces soupers chez Mondor, fut charmant pour moi, par le désir et le soin de me faire valoir auprès de Zénaïde; je lui en sus d'autant plus de gré, qu'en effet ses éloges et son amitié achevèrent de fixer sur moi l'attention de Zénaïde.

Un soir, Mondor nous annonça qu'il donneroit un grand souper le surlendemain, jour de la fête de sa femme. J'imaginai bien qu'Edélie seroit invitée; je désirois qu'elle vînt pour lui apparoître dans toute *ma gloire*, et pour jouir de l'effet que je produirois sur elle. Je fis des couplets pour la fête; j'y mis tous les lieux communs d'usage; je louai les grâces et la beauté de madame Mondor, qui n'étoit ni belle, ni jeune, ni agréable; je fis deux ou trois jeux de mots, pleins de galanterie, sur le nom de sa patronne (sainte Reine); je n'oubliai pas de consacrer un couplet (rempli d'allusions et de gentillesses) aux fleurs de

mon bouquet : *la rose, le lis et les pensées*. Je comparai Mondor à Mécène ; je représentai *Plutus* et *la Fortune* radicalement guéris de leur cécité, et devenus les divinités les plus clairvoyantes de l'Olympe ; enfin, j'observai les règles établies de tout temps pour cette espèce de composition, quand il s'agit de chanter une femme et un financier.

J'arrivai tard chez Mondor, parce que mon coiffeur, le fameux Gardanne, m'avoit fait attendre plus d'une heure et demie ; mais j'avois ma chanson dans ma poche, et je tenois mon bouquet *emblématique*, et un très-beau camée de mon ouvrage, que j'avois tiré de mon magasin, et qui représentoit *le Temps couronnant l'Amitié*, avec ce vers de Bernard, écrit sur le cadre : *Le temps ajoute encore un lustre à sa Beauté.* Au moment où j'arrivai, le concert étoit à sa fin. On découvre toujours, du premier coup d'œil, dans une assemblée, les personnes qui intéressent vivement ; en entrant dans le salon, j'aperçus aussitôt Edélie et Zénaïde, quoiqu'elles fussent à une grande distance l'une de l'autre : Tiburce et madame de Palmis y étoient aussi. Le premier courut à moi, en me disant, avec sa grâce ordinaire,

de ces choses obligeantes qui ôtent tout embarras. J'offris mon bouquet à madame Mondor; et ensuite, me tournant vers son mari, je lui présentai mon camée, qui fut reçu avec transport: chacun voulut le voir; il passa dans toutes les mains. Edélie en fit l'éloge de bonne grâce, et avec un ton de bienveillance et d'amitié qui me toucha sensiblement. Zénaïde le considéra fort long-temps, et le loua avec enthousiasme. Ce premier succès fut complet. Le concert finissant, on me pria de chanter quelque chose; alors je demandai une guitare, et je chantai mes couplets; je fus applaudi avec ivresse, comme poète et comme musicien; car des couplets nouveaux, bien chantés, paroissent toujours charmans, s'ils ne sont pas tout-à-fait plats. On servit le souper. Zénaïde me fit un signe, qui m'autorisa à me placer à table à côté d'elle. Edélie se trouva vis-à-vis de moi; elle me parut préoccupée, et je rencontrai souvent ses regards; elle étoit si jolie ce soir-là, qu'elle me causa plus d'une distraction; néanmoins j'affectai beaucoup de gaîté, et je mis une grande vivacité d'expression dans mon entretien avec Zénaïde. Je lui demandai la permission de lui

faire ma cour chez elle : après avoir réfléchi un moment, elle me l'accorda ; mais comme elle alloit, me dit-elle, passer deux jours à la campagne, elle me remit à quatre jours, en m'indiquant une heure dans la matinée : j'en conclus qu'elle vouloit me voir tête à tête, ce qui me parut d'un très-bon augure. Un homme de lettres, que je ne connoissois pas et qui étoit à ce souper, lut au dessert une pièce de vers composée pour la fête, et que je trouvai charmante ; il y avoit là, à l'exception de la marquise de Palmis, peu d'amateurs de poésie, et, sans la marquise et moi, ces jolis vers auroient produit peu d'effet ; mais nos suffrages furent comptés, et en entraînèrent beaucoup d'autres ; nous applaudîmes à dix reprises, et l'on applaudit avec nous. Le poète, qui s'appeloit Flombel, me sut un gré infini de la justice que je lui rendois, et de ce moment il devint mon ami. En sortant de table, il alla dire à la marquise de Palmis un impromptu fort agréable qu'il venoit de faire pour elle, et puis il accourut vers moi, et tâcha de payer mes applaudissemens par quelques complimens sur ma chanson qu'il avoit écoutée très-froidement, et sur mon camée qu'il n'avoit pas re-

gardé. Avant le souper, il avoit trouvé sans doute, et avec raison, que des couplets fort médiocres ne méritoient pas de tels applaudissemens, et il m'avoit jugé avec rigueur : maintenant il me jugeoit avec bienveillance; c'est ainsi que très-souvent on est tout naturellement partial sans être faux. Combien on excuseroit d'inconséquences apparentes et d'injustices de fait, si l'on connoissoit les circonstances, les sentimens et les motifs qui les produisent! Aussi ai-je remarqué que les bons observateurs sont en général indulgens. Après le souper, on se rassembla debout dans le salon, en petits groupes séparés les uns des autres, et j'entendis qu'il étoit question d'arranger des proverbes. M.*****, le joueur de proverbes le plus parfait que j'aie jamais vu, annonça qu'il avoit préparé le canevas d'un proverbe, dans lequel il joueroit trois rôles, mais qu'il falloit deux femmes. Madame de Palmis, à laquelle on s'adressa d'abord, ne fit aucune difficulté; alors on conjura Edélie de prendre l'autre rôle; elle y consentit sans la moindre résistance, ce qui me causa un véritable chagrin; et, ne pouvant me résoudre à la voir encore une fois à son désavantage, et

victime ou d'une aveugle vanité, ou d'une complaisance mal placée, je pris le parti de m'en aller; je m'esquivai tout doucement : en vain Zénaïde me rappela; je feignis de ne pas l'entendre, et je sortis du salon; mais à peine eus-je fait quelques pas dans l'antichambre, que la voix d'Edélie, prononçant mon nom, me fit tressaillir; je me retourne, et je vois Edélie qui, s'approchant, me dit : Je vous sais gré de sacrifier une soirée qui doit vous être si agréable, à la crainte de me voir ridicule; je suis touchée que la voix même de celle que vous aimez n'ait pu vous arrêter.... *Celle que j'aime?* interrompis-je; quoi! vous m'avez appelé? A ce mot, Edélie rougit, et le plus doux attendrissement se peignit dans ses yeux. Revènez, reprit-elle, quand on aura joué les proverbes, j'aurai quelque chose à vous dire; revenez, je vous en conjure, et je l'exige. En prononçant ces paroles, elle se hâta de me quitter; et, deux minutes après, je rentrai dans le salon avec un trouble et une inquiétude que j'eus beaucoup de peine à dissimuler. J'allai me placer auprès de Zénaïde, qui me dit qu'elle avoit cru que j'étois sorti pour ne plus revenir; je me récriai sur cette

idée, et je me plaignois encore de cette *injustice* lorsque les proverbes commencèrent. A la seconde scène, je vis, avec une peine extrême, arriver Edélie : néanmoins je fus content de son maintien ; il étoit calme, naturel, rempli de grâces : c'étoit le sien. Elle parla avec simplicité, et un naturel plein de charme, comme dans la société ; c'étoit elle, et elle parut ravissante ; elle ne dénaturoit plus sa voix en criant et en parlant avec une fatigante volubilité ; elle ne gâtoit plus son esprit en cherchant des mots brillans ; elle eut de la finesse et de la gaîté sans y prétendre ; elle sut écouter, elle fut parfaite ; on l'applaudit avec des transports inexprimables, car l'étonnement portoit au comble l'admiration. Ma surprise égala ma joie. Madame de Palmis fut inexplicable pour moi et pour tout le monde ; elle joua toujours avec perfection, mais cependant avec une sorte de négligence, et le succès d'Edélie parut la charmer sans la surprendre. Après les proverbes, nous entourâmes tous Edélie ; mais, interrompant toutes ces louanges : Rien n'est plus simple, dit-elle, depuis quinze jours j'ai répété mille fois ce proverbe, imaginé par M.*****, et, à force de

leçons, je suis venue à bout de jouer passablement les scènes faites pour moi. Je demandai quel étoit l'excellent maître qui lui avoit donné ces leçons : Madame de Palmis, répondit-elle; cette réponse confondit tout le monde, et surtout les femmes; en effet, un trait semblable se renouvelera rarement parmi elles. Edélie et la marquise, avec des conduites fort différentes, n'avoient ni l'une ni l'autre des caractères communs. Avant de s'en aller, Edélie me remit à la dérobée une lettre : je sortis aussitôt, brûlant d'être chez moi, afin de la lire à mon aise. Voici ce qu'elle contenoit :

« Certaine, après beaucoup de répétitions,
« de n'être pas ridicule dans le proverbe que
« je jouerai ce soir, je veux vous rendre
« compte de tout ce qui s'est passé à ce sujet.
« En voyant, il y a trois semaines, le déchaî-
« nement universel excité dans le monde par
« la conduite de madame de Palmis, je pen-
« sai qu'ayant à me plaindre d'elle, il seroit
« généreux de l'oublier dans cette circons-
« tance; d'ailleurs rien n'étoit prouvé contre
« elle; je pouvois la croire innocente, et,
« dans ce cas, c'est un devoir de le supposer.
« Contribuer à rétablir dans la société et dans

« l'opinion publique une personne calomniée
« est le plus beau privilége que puisse donner
« une bonne réputation : je voulus en jouir ;
« j'allai chez madame de Palmis. Dans un
« moment où toutes les femmes s'éloignoient
« d'elle, et après un refroidissement très-
« marqué entre nous, ma visite la surprit
« extrêmement. Je trouvai chez elle le cheva-
« lier d'Hermilly, et, après les premiers com-
« plimens, je dis à madame de Palmis que
« j'avois loué une grande loge à la Comédie
« françoise, pour la pièce nouvelle, et que je
« venois lui offrir une place pour cette repré-
« sentation. Annoncer ainsi, et devant un
« témoin, que j'étois décidée à me montrer
« en public avec elle, c'étoit lui offrir ma
« protection ; elle me remercia avec un ton
« affectueux, mais elle n'accepta point. Le
« chevalier sortit ; alors, tête à tête avec elle,
« je renouvelai ma proposition ; elle prit ma
« main ; et, la serrant dans les siennes : Je n'ou-
« blierai jamais, me dit-elle, cette offre gé-
« néreuse ; cependant je n'en profiterai point.
« On peut tout accepter de l'amitié, parce
« que c'est y répondre ; mais je ne veux rien
« devoir à la pitié, dont les plus nobles pro-

« cédés, dans la situation où nous sommes
« l'une et l'autre, sont toujours de pénibles
« sacrifices. Cette réponse me toucha telle-
« ment, qu'aussitôt j'entrai franchement en
« explications. Je ne parlai point de ce que
» vous avoit dit Tiburce, puisque vous me
« l'aviez confié; mais je me plaignis qu'elle
« ne m'eût pas avertie que je jouois ridicule-
« ment les proverbes : là-dessus, elle me ré-
« pondit (ce qui est vrai) que, dans les com-
« mencemens, elle avoit voulu me donner
« des avis à cet égard, et que je n'en avois
« point voulu. Vous voyez, mon cher Julien,
« que, malgré la manière dont j'ai reçu votre
« avertissement sur les proverbes, j'ai fini
« par me rendre justice sur ce point. Tous
« les premiers mouvemens du cœur sont
« bons; tous ceux de l'amour propre sont
« mauvais; je veux me corriger de la vanité,
« puisqu'elle a pu me donner, pendant quel-
« ques heures, de l'aigreur et de l'injustice
« avec vous.... Revenons à madame de Pal-
« mis; elle me montra dans cet entretien une
« ame profondément irritée contre le monde,
« mais de si nobles sentimens, qu'elle m'ins-
« pira le plus vif et le plus tendre intérêt;

« elle persista dans le refus d'aller avec moi
« au spectacle, en disant : Quand vous m'ai-
« merez, je me montrerai avec vous.
« Le lendemain, elle vint chez moi, et
« m'apporta le canevas du proverbe fait par
« M. *****, en me proposant d'y prendre un
« rôle, à condition qu'elle m'apprendroit à
« le jouer : dès ses premières leçons, elle
« m'ôta mes plus grands désagrémens, qui
« venoient surtout de l'idée que, pour pro-
« duire de l'effet dans ce genre de fictions,
« il falloit tout forcer ; elle fit faire mon rôle
« avec l'intention de le rendre beaucoup plus
« brillant et plus facile que le sien : quoiqu'il
« ne fût pas écrit d'un bout à l'autre, elle in-
« diqua sur ce canevas mille choses qui en
« ont assuré le succès. Tous les jolis mots
« que j'ai dits, et qui ont été applaudis, sont
« d'elle ; et vous avez pu remarquer qu'elle
« n'a mis dans le sien que le charme de sa
« personne, et qu'elle s'est refusé toute es-
« pèce de trait saillant ; elle s'est dépouillée
« de son esprit pour me le prêter : si elle
« avoit pu me donner sa grâce et sa beauté,
« elle m'en auroit parée dans cette soirée, où

« elle n'a été occupée que du soin de me faire
« valoir.

« Croyez que ce n'étoit pas pour briller
« de cet éclat artificiel que je me suis prêtée
« à ce qu'elle désiroit et que j'ai pris tant de
« peine ; c'étoit pour vous prouver combien
« je défère à votre jugement, de quelque
« genre qu'il soit, que j'ai changé ma manière
« de jouer, et que je me suis mise *à l'école.*
« Dans toute cette grande assemblée, je n'ai
« compté que votre suffrage ; je n'ai écouté
« que vos éloges : tous les autres m'ont sou-
« vent abusée ; le vôtre seul est sincère.
« Quant aux proverbes, je puis cette fois
« m'en tirer *avec honneur*, et vous pouvez
« être assuré que je n'en jouerai plus. Je vous
« écris aussi pour vous prévenir que je suis
« déterminée à ne point abandonner madame
« de Palmis, à la défendre dans le monde au-
« tant qu'il me sera possible, et, en toute oc-
« casion, à me déclarer publiquement son
« amie. Sa vertueuse belle-sœur se conduit
« ainsi pour elle ; mais la duchesse va si peu
« à la cour et dans le grand monde, qu'elle
« ne peut pas lui être d'une grande utilité ;

« d'ailleurs tous ses bons procédés seront uni-
« quement attribués aux liens de famille qui
« les unissent : ainsi je puis la servir beaucoup
« mieux.

« Adieu ; continuez à m'éclairer avec votre
« brièveté et votre sévérité accoutumées ;
« cette lettre ne demande point de réponse,
« puisque vous ne devez m'écrire que pour
« m'avertir ou me gronder : quand je serai
« *parfaite*, écrivez-moi toujours pour me
« fixer dans le bien, en m'exhortant à persé-
« vérer. »

Je relus dix fois de suite cette longue lettre, qui peignoit si bien la candeur, la bonté, la grandeur d'ame d'Edélie, et dans laquelle je retrouvois tant d'amitié pour moi,... et même quelque chose de plus que la simple amitié !... Combien j'étois coupable à mes yeux d'avoir pu méconnoître un moment ce beau caractère, dont la générosité la plus touchante formoit la base !... Avec quelle exaltation je repris tous mes premiers sentimens, et que Zénaïde fut promptement effacée de mon souvenir ! Je n'avois pas montré au vicomte le dernier billet d'Edélie, et je me promis bien de ne pas lui communiquer cette lettre. Le

vicomte ne me cachoit pas son secret, mais il se taisoit avec moi; je crus qu'il m'étoit permis d'en agir ainsi avec lui : il est vrai que je lui avois promis de moi-même de lui faire voir tout ce que j'écrirois à sa sœur; mais cette promesse ne m'engageoit pas à lui redire les confidences d'Edélie. Eusèbe, assuré de ma droiture et de ma probité, avoit d'autant moins d'inquiétude, qu'il ne croyoit pas que j'eusse une véritable passion, et que, comptant trop sur l'orgueil de la naissance, il n'avoit aucune crainte sur les sentimens d'Edélie. Nous n'allâmes point à la campagne cette année, parce que la vicomtesse étoit grosse et fort souffrante de sa grossesse. Le vicomte étoit presque exclusivement occupé d'elle, et l'amour le plus passionné n'auroit pu rien ajouter aux soins si tendres qu'il lui rendoit. Je le voyois toujours tous les matins; mais nos tête à tête se passoient uniquement en lectures, en études, ou en entretiens d'affaires; nous ne nous questionnions ni l'un ni l'autre, et depuis trois semaines je ne lui avois parlé de moi que pour lui confier mes prétentions relativement à Zénaïde.

CHAPITRE XX.

Visite inattendue qui bouleverse Julien. — Lecture d'un poème.

Au milieu de tous mes succès, j'éprouvai une espèce de mortification qui m'affecta beaucoup; j'allois environ deux fois l'an rendre mes devoirs à mon oncle le boucher Claude Ledru, frère de ma mère; son fils Jacquot Ledru, mon cousin-germain, venoit me voir de loin en loin; j'avois pris la précaution de ne lui indiquer que les heures où j'étois sûr d'être seul; je n'avois nulle envie de produire Jacquot Ledru comme mon cousin, et d'autant moins qu'il étoit assurément le jeune homme de sa classe le plus grossier et le plus ridicule. Jacquot Ledru, âgé alors de vingt-cinq ans, étoit un gros et grand garçon de cinq pieds huit pouces; il avoit une stature d'Hercule avec toute la niaiserie de maintien, de

caractère et d'esprit d'un sot polisson des rues de quatorze ans. Sa tête eût été assez belle, sans le rire éternel et convulsif qui gâtoit son visage ; son embonpoint et ses couleurs, d'un rouge éclatant et foncé, annonçoient sa brillante santé et sa bonne humeur. Sa bruyante gaîté étoit dans sa famille et parmi *ses connoissances*, si bien reçue et si communicative, que rien ne pouvoit en modérer les éclats : d'ailleurs très-vain de la richesse de son père et de sa figure, qu'il croyoit admirablement belle, il n'avoit jamais un instant d'embarras ou de timidité; il étoit toujours armé d'une imperturbable confiance. Son état l'occupoit toute la semaine ; il n'avoit de libre que les dimanches; il venoit me voir de grand matin ces jours-là, et communément je lui donnois des billets de spectacle, ce qui me maintenoit dans ses bonnes grâces, quoiqu'il m'appelât agréablement un *Mirliflore*, et qu'il prétendît que j'aurois beaucoup mieux fait de prendre un bon métier lucratif, que de me faire secrétaire *d'un vicomte ;* cependant il envioit un peu, au fond de l'ame, mon éducation et mon élégance; en même temps il tiroit vanité d'avoir un cousin qui étoit, di-

soit-il, *à pot et à rôt* avec les grands seigneurs; et en tout, comme dans nos tête à tête, ou chez ses parens, loin de me moquer de ses manières, je tâchois de les imiter, il m'aimoit assez.

Mon ami le poète Florbel venoit de faire un poëme en trois chants, qu'il avoit envie de lire au vicomte qu'il ne connoissoit pas. Il fut convenu que je donnerois dans ma chambre un déjeûner d'huîtres au vicomte, à Tiburce et à Florbel, et qu'après le déjeûner, nous entendrions la lecture du poëme. J'eus soin de ne pas prendre un dimanche, à cause de mon cousin Jacquot. Ce fut donc un lundi que cette partie eut lieu. A dire le vrai, j'étois très-flatté de saisir cette occasion de faire connoître à Florbel toute mon intimité avec le vicomte d'Inglar et le fils du duc de Palmis, et en même temps de montrer à ces deux derniers comme je me connoissois en poésie, et le prix qu'un auteur, qui avoit déjà de la réputation, attachoit à mon suffrage. Quoique le déjeûner ne dût être qu'à dix heures, je me levai beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire, afin de parer ma chambre, et de donner à mon domestique toutes les instructions néces-

saires pour que le déjeûner eût bon air, et fût bien servi. Tiburce arriva le premier; à peine étoit-il entré, que j'entendis du bruit dans l'antichambre : j'imaginai que c'étoit Florbel; ma porte s'entr'ouvre, et je vois paroître le large visage de mon cousin Jacquot, faisant un gros éclat de rire; c'étoit toujours sa manière d'entrer en conversation; cette face rubiconde et réjouie fit sur moi l'effet de la tête de Méduse, elle me pétrifia. Tiburce avoit beaucoup d'amitié pour moi, mais il étoit moqueur et persiffleur, et je craignis mortellement l'effet qu'alloit produire sur lui cet étrange personnage; j'étois persuadé qu'il me déjoueroit un peu à ses yeux, et que je perdrois quelque chose de la douce égalité qu'il avoit établie entre nous. Jacquot entra avec sa démarche ordinaire, dandinante et dégingandée. Tiburce ne lui en imposa point du tout, parce qu'il n'étoit pas d'une grande taille, et qu'il avoit l'air plus jeune encore qu'il n'étoit. Jacquot le prit pour un adolescent peu digne de son attention : Eh bien! s'écria-t-il, te voilà tout *ébaubi* de me voir *endimanché* un jour ouvrier : c'est que je vas sauter le pas.... — Comment? —

Oui, je m'enrôle dans la *grande confrérie....* la chose est décidée d'hier au soir, j'épouse la fille du voisin Troussel, le charcutier.... — Ah! ah! et à quand la noce?... — Comme dit la chanson : *nous nous marierons dimanche*, tu en seras, il y aura *une fière boufaille* entre un boucher et un charcutier, et ma tante qui fournira les friandises.... Il y a déjà eu chez Troussel une *baffre* de tous les parens, où ils ont fait les *cent coups*. Ton beau-père y étoit.... Il est *farce*, ton beau-père.. Tiburce interrompit cet agréable récit pour demander si la future étoit jolie... Ma foi, répondit-il, *elle est belle au coffre*. A ce mot, Tiburce et lui se mirent à rire démesurément; pour moi je ne songeois qu'à trouver un moyen de renvoyer sans délai mon insoutenable cousin, avant l'arrivée de Florbel, que, dans cette occasion, je redoutois mille fois plus que le vicomte. Jacquot s'essuyant les yeux (car il avoit ri jusqu'aux larmes) et reprenant la parole : *Ce n'est pas l'embarras*, dit-il, ma future est une grosse *galimassue* assez appétissante; quand nous serons ensemble, nous n'engendrerons pas de mélancolie.... Ici, les ris recommencèrent de plus

belle, et au fond du cœur ceux de Tiburce me blessoient excessivement, mais ils ravissoient mon cousin, qui me dit, en parlant de lui, qu'il seroit *un bon vivant, un père la joie....*; il croyoit qu'il avoit tout au plus seize ou dix-sept ans.... J'étois au supplice, quand ma porte se rouvrit; et, à mon grand déplaisir, je vis entrer en même temps le vicomte et Florbel qui s'étoient rencontrés sur l'escalier. Je dis tout bas à mon cousin que j'avois à parler d'affaires à ces messieurs, et que j'irois le voir dans la journée. Malheureusement il pleuvoit, et il me pria tout haut de lui envoyer chercher un fiacre, qu'il appeloit un *sapin*, parce qu'il avoit à faire, dit-il, *une fameuse trotte*, et qu'il ne vouloit pas, avec son habit de drap d'Elbeuf, se crotter jusquà *l'échine*. Je suis sûr que cette réponse me fit pâlir, j'en sentis toutes les conséquences; en effet, quoique j'eusse prescrit à mon domestique tout le zèle et toute l'activité qu'on peut mettre à une commission, il ne revint qu'au bout d'un quart d'heure, et pendant ce temps mon cousin se surpassa lui-même en inepties et en impertinences facétieuses. Tiburce rioit toujours, Florbel écoutoit avec un profond

étonnement, le vicomte souffroit, et je le voyois; je tâchois de faire bonne contenance, et j'avois réellement besoin de tout mon courage pour dissimuler l'excès de mon impatience et de mon embarras. Enfin, le fiacre arriva, et je fus débarrassé de cette terrible visite. Lorsque Jacquot fut parti : Il faut convenir, dit Tiburce, que ce jeune homme est tout-à-fait original. Vous n'avez rien vu, reprit le vicomte, il en a fait bien d'autres; Julien m'en a conté une infinité de traits mille fois plus comiques et plus singuliers que tous ce que nous venons d'entendre. Qu'il y avoit de finesse et de bonté dans ces paroles du vicomte! Je ne lui avois jamais parlé que très-vaguement de mon cousin Ledru; mais il imagina ce qu'il venoit de dire, afin de prouver que je n'étois ni embarrassé ni honteux de cette parenté. Ce peu de mots m'ôtoit tout le ridicule attaché à ce genre de confusion!... A présent, messieurs, poursuivit-il, qu'on nous dise, comme on le répète dans tant de romans et de tragédies, que la bassesse et l'élévation des sentimens viennent d'un *sang plébéien* ou d'un sang *noble*, nous répondrons : Comparez Julien Delmours à son

cousin. Cette comparaison, qui achevoit de me relever aux yeux de mes deux convives, me pénétra de reconnoissance. Eusèbe a fait pour moi beaucoup de choses infiniment plus importantes, aucune ne m'a autant touché. Que l'esprit est aimable, lorsqu'on en sait faire un tel emploi !... et quel mauvais calcul de préférer la malice piquante, qui inspire la haine, à cette bonté ingénieuse qui fait adorer !

Mon déjeûner, grâce au vicomte, se passa fort bien ; on causa, on eut de la gaîté, on fut aimable. Florbel étoit encyclopédiste, et par conséquent partisan des philosophes modernes : il avoit une belle ame, beaucoup d'esprit et de talent ; mais il connoissoit depuis sa jeunesse la puissance formidable que donnoient à la secte philosophique le nombre, l'acharnement, les intrigues, les cabales, et le nom brillant de son chef. Quand on a vu un homme du mérite supérieur de M. de Pompignan, écrasé par cette secte, il faudroit avoir des principes inébranlables, et un courage bien intrépide, pour n'être pas intimidé, surtout lorsqu'on peut prétendre à une place à l'académie, et qu'on la désire passionnément. Flor-

bel n'avoit pas cette force d'ame qui élève au-dessus même de l'amour propre ; d'ailleurs, la doctrine évangélique convenoit beaucoup moins à un jeune homme qui avoit la tête vive, que la doctrine philosophique qui met toutes les passions à l'aise, et qui même souvent les divinise. Il s'engagea donc dans le parti qui pouvoit lui procurer les honneurs littéraires qu'il obtint tous ; mais il y porta son aimable caractère, il ne fut ni haineux, ni vindicatif, ni détracteur des talens de ceux qui combattoient ses opinions. Il disoit, et avec vérité, qu'il aimoit tellement la littérature de sa nation, qu'il lui étoit impossible de regarder comme un ennemi l'écrivain qui, de quelque manière que ce pût être, y faisoit honneur. Il y avoit à la fois dans ce sentiment du patriotisme, de la justice, et un véritable amour pour les lettres.

Son poëme étoit sur la *tolérance :* cet ouvrage, composé *philosophiquement*, manquoit de base, car il n'avoit pour fondement que le malentendu, qui fait confondre la *tolérance* due aux personnes, avec celle que la morale ne peut avoir pour les mauvais principes ; mais, d'ailleurs, ce poëme étoit écrit d'une

manière brillante. Florbel fut, à cet égard, content de nos éloges, et c'est à peu près tout ce que désire un poète : il avoit pris pour épigraphe ce vers de Voltaire :

Et sans noyer autrui songe à gagner le port.

Je connoissois ce vers, dit Eusèbe, et j'ai toujours trouvé que cette comparaison n'avoit pas la moindre justesse..... Comment? demanda Florbel. Mais, reprit Eusèbe, que signifie-t-elle? — Que l'homme religieux doit s'occuper de son salut au lieu de damner ses frères. — Eh bien! c'est comme si vous me souteniez que je pends les voleurs de grand chemin, parce que je trouve que leurs crimes méritent la mort, et que de même je *fouette* et je *marque* les gens qu'on met au carcan, parce que je dis que les escrocs et les faussaires méritent ces châtimens; voyez comme cela est équitable et juste. Cet argument embarrassa Florbel : il répondit par une plaisanterie, on rit, et la discussion finit là. On pouvoit dire encore à Florbel que le chrétien, loin de *noyer autrui*, ne parle contre les erreurs que dans l'espoir de contribuer à éclairer les impies, et avec le désir le plus ardent de les soustraire

au danger où il les voit, et qu'enfin, dans sa croyance, le repentir peut sauver le plus scélérat des hommes, aux derniers momens de sa vie. Mais Eusèbe s'étoit fait la loi de ne jamais pousser à bout personne dans la conversation, parce que c'est un égard sans lequel il n'y auroit plus de société, et que c'est même une sorte de devoir d'hospitalité chez soi ou chez les autres.

CHAPITRE XXI.

Incident singulier. —Un bal masqué d'ambassadeur. —Un égarement sans amour.—Le repentir.

Edélie m'avoit ordonné de ne pas répondre à sa lettre. Quoiqu'il m'en coûtat, j'obéis; car je voyois, par mes progrès sur son cœur, que je devois toute son estime à la fidélité scrupuleuse avec laquelle je me soumettois à nos premières conventions. L'idée de la séduire me faisoit horreur; mais la gloire de la guider, d'être consulté par elle, de la préserver des dangers qui l'environnoient, et l'espoir de rester à jamais son ami le plus cher, suffisoient à mon bonheur; la singularité de notre liaison n'en étoit pas pour moi l'attrait le moins piquant; je me sentois digne de soutenir le rôle si noble et si pur qu'elle m'avoit donné; je jetois avec délices les yeux sur l'avenir; j'y contemplois Edélie, élevée par mes conseils au-dessus de toutes les femmes;

j'y voyois une amitié sublime m'y dédommager de tous les sacrifices de l'amour; et c'étoit ainsi qu'aimant passionnément et sans espérance, je me trouvois heureux, et que je goûtois le charme des plus délicieuses rêveries.

Cependant, je ne voulus point manquer au rendez-vous que m'avoit donné Zénaïde; bien décidé à tourner en simple galanterie l'entretien que je devois avoir avec elle. Ce jour arriva; j'étois prêt à sortir, lorsqu'un message d'Edélie me retint; je fus surpris qu'elle m'envoyât directement un billet par un de ses gens, qui entra dans ma chambre, pour me remettre cette lettre *en mains propres*, suivant, me dit-il, l'ordre qu'il avoit reçu; je le priai d'attendre la réponse, il sortit; j'ouvris ce billet avec une vive émotion, qui devoit s'augmenter encore en lisant ce qui suit:

« Une personne, qui sortoit de chez Zé-
« naïde, vient de me dire à l'instant qu'elle
« a vu entre ses mains une miniature re-
« présentant l'*emblème de l'espérance* qu'elle
« m'a décrit, et l'*ancre de vaisseau*, le *nid*
« *d'oiseau*, le *bouton de rose*, le *nuage* for-
« ment cette composition. Enfin, Zénaïde lui

« a confié que cet emblème lui a été donné
« par un homme (qu'elle n'a pas voulu nom-
« mer), qui l'a *imaginé pour elle*, et qu'elle
« doit *épouser* dans un mois. Il est singu-
« lier que j'apprenne votre mariage par ha-
« sard! Il n'est pas moins étrange que vous
« ayez donné, comme *entièrement de vous*,
« un ouvrage dont j'ai fait l'ébauche, et
« non seulement sans mon consentement
« (que je n'aurois pas refusé), mais à mon
« insu!.....

« Il n'est point d'amitié qui puisse tenir à
« de tels procédés. Voici la dernière lettre
« que vous recevrez de moi. Ne m'écrivez
« jamais.

« Casilde ne perdra rien à cette révolu-
« tion dans mes sentimens. Elle mérite d'être
« aimée pour elle-même. J'espère que je lui
« apprendrai à connoître le prix d'une véri-
« table amitié. »

Il me seroit impossible d'exprimer l'éton-
nement, la douleur, la colère et l'inquiétude
que me fit éprouver ce billet. Je tombois du
ciel dans un abîme, car je n'étois pas certain
de pouvoir me justifier entièrement. Je fis
sur-le-champ cette réponse :

« Quand des apparences aussi fortes, aussi
« extraordinaires, vous accuseroient de *men-*
« *songe* et de *duplicité*, la connoissance que
« j'ai de votre caractère vous justifieroit à
« mes yeux! Et vous parlez d'amitié!..... Cet
« emblème n'est pas sorti une minute de mes
« mains. Je ne l'ai ni prêté, ni montré, que le
« jour où vous le vîtes dans le château de ***.
« Je vous le renvoie, non pour me justifier,
« puisqu'il ne vous en coûtera rien de croire
« que du moins j'en ai donné une copie!......
« Mais je me sépare de cette image qui m'é-
« toit si chère, parce que désormais je ne
« pourrois la regarder sans un affreux déchi-
« rement de cœur!..... Il n'a jamais été ques-
« tion de *mon mariage;* pas un seul mot
« (même indirect), entre Zénaïde et moi,
« n'a été dit à ce sujet; mais lorsque vous la
« verrez donner sa main à un autre, vous
« penserez seulement qu'elle manque à sa pa-
« role et qu'elle a rompu avec moi!.... Adieu,
« Madame, vous m'avez ôté tout le bonheur
« que je m'étois créé, en m'arrachant une
« espérance aussi pure que mes sentimens,
« celle de conserver toujours votre estime et
« votre confiance. Cette espérance n'existe

« plus ; détruisez-en le symbole ; brûlez, « anéantissez cette peinture, elle ne pourroit « que vous rappeler le souvenir d'une cruelle « injustice !..... Je vous remercie de vos bontés « pour Casilde. Elle sera sans doute, par vos « soins, ornée de mille qualités brillantes ; « mais pourrez-vous lui apprendre à compter « sur l'attachement d'un cœur sensible et « vertueux ?

« Je sors dans l'instant pour aller deman- « der l'explication de l'énigme de l'emblème, « dont on a volé l'idée. »

Après avoir écrit ce billet, je le mis dans une boîte avec l'emblème et le bouton de rose artificiel, et je donnai le tout bien cacheté au domestique, qui partit sur-le-champ ; et moi, sans perdre un moment, j'allai chez Zénaïde. Elle étoit seule ; elle me fit quelques reproches obligeans sur le retard de ma visite ; et, après ces premiers complimens, je lui dis qu'on venoit de m'apprendre qu'elle alloit se marier, et que j'avois quelque droit de me plaindre qu'elle n'eût pas eu la bonté de m'en faire part, surtout depuis huit jours. Comme ce reproche se rapportoit à la coquetterie qu'elle avoit eue avec moi, elle rougit ; elle me dit

qu'elle avoit eu l'intention de me le confier ce jour même. Votre confiance, repris-je, est toujours flatteuse, alors même qu'elle *est un peu tardive*...... Oserois-je, Madame, vous demander le nom de celui qui a le bonheur de fixer votre choix? — Ce n'est point par amour que je me remarie...... Je cède à la passion violente que j'inspire, et non à mon inclination; la vanité, peut-être, a contribué à me déterminer; j'épouse un homme de la cour...... Quelques intérêts de famille m'empêchent encore de déclarer publiquement ce projet de mariage; mais je ne veux rien vous cacher...... — Eh bien, Madame, quel est donc le nom de cet heureux mortel? — C'est le marquis de Solmire......

A ce nom ma surprise fut extrême; en même temps j'éprouvai un grand mouvement de joie, parce que tout étoit expliqué et que ma justification alloit être complète. Il étoit évident que Solmire, ayant été témoin au château de *** du succès de mon camée, avoit imaginé, sur sa description, d'en faire faire un semblable pour l'offrir à Zénaïde dans le moment apparemment où il n'avoit encore que de *l'espérance*. Charmé de cette

découverte, j'abrégeai ma visite autant que la politesse put me le permettre, et je me hâtai de retourner chez moi, et là j'écrivis sur-le-champ à Édélie pour lui mander avec détail ce que je venois de découvrir. Certain de me justifier entièrement, je me trouvai si heureux que je n'étois plus en colère; ma lettre n'exprimoit que la joie et ne contenoit pas un seul reproche. Je venois de la cacheter, lorsque je reçus un second message d'Édélie; un commissionnaire me remit un billet conçu en ces termes :

« Que votre lettre est sévère! elle a fait » couler mes larmes; néanmoins elle ne peut » m'affliger, elle vous justifie. La joie m'ôte la » confusion; je suis seule coupable, et j'en » bénis le ciel!... Eh! ne sais-je pas que vous » serez généreux? Un mot, un seul mot!... » ensuite vous reprendrez toute l'austérité » *convenue*, et qui m'est si nécessaire!........ » Je garde cet emblème qui ne me quittera » jamais : j'aimerai à me rappeler une injus- » tice qui forme entre nous un lien de plus... »

J'arrosai de pleurs ce billet; je sentis combien Édélie avoit raison de me prescrire de ne répondre *qu'un mot, un seul mot*!...... car

si j'eusse entrepris d'écrire une lettre, j'aurois employé le langage le plus passionné de l'amour........ Nous étions déjà l'un et l'autre si loin de nos premières conventions!.... En profitant de ce moment d'exaltation, j'obtenois l'aveu positif du plus tendre retour........ Mais ne l'avois-je pas? Que manquoit-il à ce billet si touchant? Le nom du sentiment qu'il exprimoit...... Cependant ce nom est tout, et nul équivalent ne peut tenir lieu du bonheur de l'entendre prononcer ou de le lire.... Telles étoient mes pensées... Plein de trouble, d'incertitude et d'agitation, je me promenois à grands pas dans ma chambre en pensant à tout ce que je brûlois d'écrire, lorsque tout-à-coup j'entendis le bruit d'une sonnette que je reconnus pour être celle d'Eusèbe; je n'eus pas la crainte qu'il vînt dans ce moment chez moi; je le savois occupé, et pour plus d'une heure encore, avec des gens d'affaires; mais ce bruit le rappela à mon souvenir et me rendit à moi-même..... Ce ne fut point en vain que j'appelai à mon secours la raison, l'honneur, la probité; je me décidai à n'écrire que ce qui m'étoit ordonné. Je pris une feuille de papier, et d'une main tremblante je traçai ce

seul mot : *devinez*. Je mis ce billet laconique sous une enveloppe avec le premier dont la date expliquoit qu'il avoit été écrit avant que j'eusse reçu le second message, et je renvoyai le commissionnaire.

Avec quelle peine ce jour-là je sortis de ma chambre ! combien je fus distrait durant le reste de la journée ! Rentré le soir de bonne heure dans ma chambre, je ne pus me résoudre à me coucher ; je passai la nuit à relire les billets d'Édélie et à penser à elle. Le lendemain j'étois si changé, que l'on me crut malade ; j'eus pourtant la raison de penser que, pour calmer le trouble effrayant de mon cœur et le délire de mon imagination, il falloit m'occuper plus que jamais et sans relâche. J'avois eu déjà l'idée d'écrire, sur du vélin, pour Édélie, un recueil moral et religieux en vers et en prose, formé de passages tirés des livres saints de nos meilleurs auteurs, et d'orner ce livre manuscrit de vignettes, de culs de lampes et de camées. J'avois commencé depuis long-temps cet ouvrage, je le continuai avec ardeur ; j'avois fait beaucoup de recherches pour trouver des noms de saints qui fussent harmonieux et peu connus

comme saints, et je découvris, non dans des légendes apocryphes, mais dans le Martyrologe reconnu par l'église, que presque tous les noms des païens célèbres, et même ceux des divinités mythologiques, avoient été sanctifiés par la religion, c'est-à-dire portés par des martyrs et des saints. C'est ainsi que je mis dans mon livre *sainte Iphigénie*, *saint Oreste*, *sainte Calliope*, *sainte Polixène*, *sainte Cléopâtre*, et les *saints Thémistocle*, *Caton*, *Socrate*, *Platon*, *Virgile*; je n'oubliai pas de placer à la tête de ce recueil *sainte Edélie*, dont je fis le camée d'après un portrait que me prêta la marquise d'Inglar que j'avois mise dans la confidence de ce travail. Je ne manquai pas aussi d'orner ce recueil de tous les portraits des personnes chères à Édélie. Je fis le profil de sa mère, sous le nom de *sainte Sophie* (1), l'un de ses noms de baptême, réservant celui de *Casilde* pour le camée de ma

(1) Dont le nom, et celui de ses trois filles, qui furent canonisées, forment une si belle allégorie! On sait qu'en grec le nom de *Sophie* signifie sagesse. Cette sainte donna à ses filles trois noms, qui, en grec, signifient la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*. (*Martyrologe.*)

sœur. Je peignis le marquis d'Inglar sous le nom de *saint Nestor*, Eusèbe sous celui de *saint Télémaque* (1) (et quoiqu'il m'en coûtât), le comte Joseph sous le sien, il me donna des séances. Enfin j'ornai ce livre pieux du beau profil d'une sainte existante, la duchesse de Palmis, amie intime d'Édélie, et je lui conservai le nom *d'Octavie* qu'elle avoit reçu au baptême. Je fis solliciter des séances, qu'elle m'accorda quand elle eut vu mon livre, et qu'elle eut appris sa destination. La première fois que j'allai chez elle, j'éprouvai une sorte d'émotion en pensant que j'entrois dans la maison de la personne la plus universellement admirée pour la sagesse et ses vertus. J'étois d'avance inquiet de mon maintien en la peignant; il me paroissoit embarrassant d'être obligé de la regarder fixement. Tout

(1) Ce saint eut la gloire de faire abolir les jeux de gladiateurs. Dans un de ces combats, il s'élança tout-à-coup dans l'arène, sépara les combattans, et il éleva sa voix courageuse contre ces jeux barbares; mais la populace furieuse le massacra. Cet héroïque dévouement ne fut pas inutile. L'empereur en prit occasion d'abolir à jamais ces combats sanguinaires. *Martyrologe* et *Vie des Saints*.

dans cette maison avoit quelque chose de particulier, qu'on ne trouvoit dans aucune autre; elle sembloit être le séjour de l'ordre et de la paix: les domestiques y étoient plus polis qu'ailleurs, la sérénité étoit peinte sur les visages; là, jamais on n'entendoit le bruit importun des portes fermées brusquement ou les sons aigus d'une voix criarde; tout se faisoit sans turbulence, et cependant avec zèle, mais avec le calme et la modération de l'habitude.

Le duc qui se trouva à la première séance, me demanda de peindre la duchesse, non en camée (imitant une pierre gravée), mais en miniature, c'est-à-dire de faire un profil colorié, dans le genre de celui que j'avois fait d'Édélie, et il avoit raison, car la duchesse avoit un teint admirable. Comme on ne voit point le regard dans un profil, je la peignis les yeux baissés, afin d'indiquer la longueur extraordinaire de ses paupières noires; il sembloit que la nature eût pris plaisir à voiler ces beaux yeux bleus, dont l'expression étoit si modeste et si pure.

Quand ce profil fut terminé, je le montrai à Eusèbe en lui demandant ce qu'il me con-

seilloit d'écrire sous cette tête charmante. Le soir il me donna un petit papier qui contenoit ces paroles, tirées de l'Ecriture :

« La femme pleine de pudeur est une grâce « qui passe toute grâce...... Comme le soleil « s'élevant dans le ciel (qui est le trône de « Dieu) orne le monde, ainsi le visage d'une « femme vertueuse est l'ornement de sa mai- « son. » *Ecclésiastique*, chap. 26.

Je copiai sur mon livre ces belles paroles, dont l'heureuse application étoit mille fois plus flatteuse que tout ce que l'amour et la galanterie ont jamais pu inventer de plus délicat et de plus passionné.

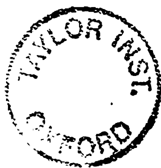
La parfaite ressemblance de ces portraits, l'agrément des autres camées dont les figures étoient de fantaisie, la variété des vignettes, des guirlandes de fleurs, des vases et de tous les ornemens coloriés et enrichis d'or, la netteté et la beauté de mon écriture; enfin, la sublimité du texte tiré de l'Ecriture, des saints Pères, de Pascal et de nos plus grands orateurs chrétiens, Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Fléchier, et des poésies sacrées de J.-B. Rousseau et de quelques autres, et plusieurs notices intéressantes sur les saints, ren-

dirent ce livre véritablement précieux. Je le fis magnifiquement relier; et, la veille du jour de l'an, je l'envoyai à Casilde, en lui mandant de l'offrir, *en son nom*, à sa bienfaitrice. Cet hommage, qui prouvoit un long travail, fut reçu avec ravissement. Edélie le montra à tout ce qui vint la voir; pendant plus de huit jours on ne parla, dans sa société, que de ce livre, qu'elle fit tant valoir, qu'il y passa pour un chef-d'œuvre.

Vers le milieu de janvier, l'ambassadeur d'Espagne donna un superbe bal masqué. Ces espèces de bals donnés à la cour, ou par des ambassadeurs, étoient une galanterie de nos souverains et des grands seigneurs pour les classes inférieures de la société, les financiers, les négocians, les riches marchands, qui ne pouvoient aller aux *bals parés* de Versailles et des ambassadeurs. Edélie s'étoit mis dans la tête de faire paroître la marquise de Palmis à cette brillante fête, non seulement avec elle, mais avec les comtesses de Melcour et de Volnis, citées l'une et l'autre pour la régularité et la pureté de leur conduite, et jouissant dans le monde de la plus grande considération. Edélie arrangea un quadrille et fit consentir

(non sans peine) ces deux dames à y danser avec la marquise; mais, quatre jours avant le bal, madame de Melcour, qui avoit Eusèbe pour danseur, fit prévenir, sous prétexte de sa santé, qu'elle ne danseroit point, et qu'elle n'iroit même pas au bal. Elle avoit, aux répétitions, été d'une telle sécheresse avec madame de Palmis, que l'on imagina facilement qu'elle ne se retiroit que pour ne pas paroître en public avec elle. Edélie, désolée, cherchoit vainement une autre danseuse, quand tout-à-coup une jeune personne, depuis quatre ans dans le monde, et qu'on n'avoit jamais vue danser, qui n'alloit ni aux spectacles ni aux bals, et dont le mari passoit pour le plus jaloux de tous les hommes, la duchesse de Palmis enfin, vint offrir de remplacer madame de Melcour, en ajoutant que son mari le lui ordonnoit, afin que le quadrille arrangé par Edélie pût avoir lieu. On sentit bien qu'elle n'agissoit ainsi que pour sauver un extrême désagrément à sa belle-sœur; mais on savoit qu'elle ne faisoit rien sans la parfaite approbation de son mari: l'étonnement fut extrême et général. Pour la mettre au fait de la figure du quadrille, il fallut faire à la hâte plusieurs répétitions, et la

surprise redoubla en la voyant danser avec une perfection qui enleva tous les suffrages. Edélie avoit bien dit qu'au couvent elle avoit eu un maître de danse dont elle étoit la meilleure écolière ; mais qui peut croire qu'une belle personne de cet âge renonce, sans nul regret, à un amusement fait pour la jeunesse et qui peut procurer de si brillans succès? Eusèbe se trouva naturellement son danseur; et lorsqu'il revint de la première répétition, je l'attendois dans son cabinet, parce que c'étoit l'heure à laquelle je travaillois ordinairement avec lui. Je fus frappé de l'air d'abattement que je remarquai sur toute sa figure. Il se jeta sur une chaise en disant : Ah! que je suis fatigué! *Fatigué?* repris-je, et de quoi? Ce quadrille me tue!.... répondit-il. Je soupirai et je ne répliquai rien. Après un moment de silence, me regardant d'un air attendri et presque suppliant : Parle-moi! me dit-il. Les larmes me vinrent aux yeux, car je ne compris que trop qu'il avoit besoin, malgré toutes ses résolutions, sinon d'ouvrir entièrement son cœur, du moins d'entendre parler d'*elle*! Cependant, craignant toujours de l'embarrasser, je me contins, et je lui dis d'un ton assez



simple que ce quadrille exciteroit sûrement beaucoup de curiosité, parce qu'on avoit un désir extrême de voir danser la duchesse de Palmis..... Ah! mon ami, reprit-il, on verra la perfection de la danse d'une femme!..... Il est impossible de décrire ce charme inconcevable d'innocence, de douceur et de modestie!... Le calme de son maintien et de sa physionomie ne ressemble point à l'insipide indifférence, il a quelque chose de céleste! Son regard, toujours serein, n'a rien de sévère; elle n'a jamais songé qu'elle dût s'armer de rigueur; la pureté de son ame lui donne l'assurance qu'elle n'aura rien à réprimer! La décence des autres femmes qu'on lui compare paroît mêlée d'affectation, et leur vivacité paroît l'être de coquetterie; et la marquise de Palmis, avec sa taille majestueuse, ses manières nobles, mais animées, et ses grands yeux expressifs et brillans, n'a l'air auprès d'elle que d'une belle courtisane. Ah! qu'il faudroit être vil et barbare, je ne dis pas pour vouloir la séduire, mais pour former le désir de vouloir se faire remarquer d'elle et de troubler son angélique tranquillité et cet accord sublime qui se trouve entre sa raison et ses sen-

timens, ses devoirs, ses penchans et ses vertus!.... En disant ces paroles, Eusèbe se leva et fit avec agitation quelques tours dans la chambre; ensuite se retournant vers moi: N'en parlons plus, dit-il, n'en parlons jamais; ceci est un écart, n'y retombons plus, et souviens-toi, mon cher Julien, qu'il n'est pas permis de communiquer les idées que l'on doit même écarter de son imagination. A ces mots, il s'approcha de son bureau, s'y établit et se mit à travailler avec plus d'application que jamais. Je ne me lassois point d'admirer cette perfection de caractère et de principes; j'étois bien loin d'avoir un tel empire sur moi-même; mais du moins les exemples qu'il m'a donnés n'ont pas été perdus; ils m'ont toujours inspiré le désir de les imiter; ils ont souvent ranimé mon courage, et ils m'ont fait sentir toute l'étendue des fautes que j'ai commises.

Edélie m'envoya plusieurs billets pour le bal, où j'allai avec Durand, sa femme et mon nouvel ami, le poète Florbel, avec lequel j'avois fait connoissance chez Mondor. J'étois en domino noir et masqué, et je vis arriver avec un vif intérêt le quadrille où dansoient

Eusèbe, Edélie et Tiburce. Les danseurs, suivant l'usage, firent d'abord, deux à deux, au son des instrumens, une marche autour de la salle. Ils avoient choisi l'ancien costume françois à la *Henri IV*. Leurs habits étoient magnifiques et couverts de pierreries, et il étoit impossible de voir rassemblé dans un quadrille plus de belles figures en hommes et en femmes; mais Eusèbe fut particulièrement remarqué pour la beauté de sa taille et l'agrément de sa figure, aussi intéressante que régulière. Il conduisoit d'un air grave et solennel la charmante duchesse de Palmis; le comte Joseph menoit la marquise; Tiburce madame de Volnis, et le chevalier d'Hermilli Edélie. Le chevalier, sans être beau, avoit une figure agréable, de l'esprit, de la vivacité; il étoit jeune et fort à la mode : je l'avois déjà rencontré chez Zénaïde; il m'avoit paru aimable; mais dans ce moment je l'examinai avec la malveillance de la jalousie; il étoit le danseur d'Edélie qui lui parloit, lui sourioit; je lui trouvai l'air de la fatuité, et je pris de l'humeur. Je pensai avec un dépit extrême que si le hasard m'eût fait naître dans cette *classe privilégiée*, j'aurois figuré dans ce qua-

drille, et je sentis se renouveler au fond de mon ame mon ancienne animosité contre les nobles. Le quadrille eut un succès éclatant et fut applaudi avec enthousiasme. Eusèbe et le chevalier d'Hermilli, parmi les hommes, remportèrent le prix de la danse. On compara madame de Volnis à une nymphe de Diane; madame de Palmis à Terpsichore; Edélie à la plus charmante bergère de l'Astrée, et la duchesse de Palmis à une divinité idéale; on dit qu'elle donnoit l'idée d'une grâce présidant particulièrement à la pudeur et à la modestie. Après le quadrille, elle rejoignit son vieux mari, qui étoit assis à quelques pas, et tous les deux quittèrent aussitôt le bal et s'en allèrent. Eusèbe resta, tantôt assis auprès d'Edélie ou de madame de Volnis, une des amies de sa femme, tantôt se promenant tristement dans la salle. Dans un de ses momens de repos, Eusèbe m'appela par mon nom, ce qui me fit connoître d'Edélie, qui interrompit sa conversation avec le chevalier pour me dire un mot obligeant. Je répondis avec une extrême brièveté, et je causai quelques minutes avec Eusèbe; et tout-à-coup je m'éloignai d'Edélie, ne pouvant supporter de voir le che-

valier d'Hermilli établi à côté d'elle et lui parlant d'un air fort animé. A trente pas d'elle, je vis deux femmes masquées, dont l'une fixa sur elle mon attention par son élégante tournure et ce qu'on voyoit de son visage, car elle n'avoit qu'un petit masque qui lui laissoit à découvert un joli menton et une bouche charmante. Je lui parlai sans déguiser ma voix; aussitôt elle quitta sa compagne, qui n'étoit qu'une femme de chambre; elle prit mon bras, et je reconnus alors en elle la baronne de Blimont. Dans la disposition où j'étois, je fus très-flatté des avances d'une jolie femme, et qui avoit un très-beau nom; je songeai beaucoup plus à ses agrémens et à sa généalogie qu'à ses mœurs; et, infiniment moins raisonnable que dans la dernière entrevue que nous avions eue ensemble, je m'engageai avec grand plaisir à faire avec elle le tour de la salle. Elle étoit si remarquable par sa belle tournure, que tout le monde la regardoit. L'ambassadeur d'Espagne, qui la connoissoit beaucoup, et qui alloit souvent chez elle, vint la joindre; il n'étoit point masqué : je voulus m'éloigner; la baronne me retint; elle prit le bras de l'ambassadeur sans quitter le mien. Et moi, très-

fier de me trouver le *pendant* d'un ambassadeur, et conduisant une femme charmante, je *défilai* fièrement devant Edélie, qui étoit encore sur sa banquette, causant toujours avec le chevalier d'Hermilli. J'avois à dessein ralenti notre marche, afin qu'elle eût bien le temps de me voir. Je lui fis en passant une petite révérence cavalière, et je me retournai précipitamment du côté de la baronne, dont j'affectai d'être excessivement occupé. La baronne voulut danser, et avec moi; j'étois un fort médiocre danseur. Je n'avois pris dans toute ma vie que trois mois de leçons; mais avec de l'oreille, une jolie taille et de la jeunesse, un homme danse toujours assez bien: on m'avoit quelquefois fait des complimens sur ma danse; et néanmoins, n'ayant jamais eu de prétentions à cet égard, j'avois toujours dansé fort négligemment; j'imaginai qu'en m'appliquant et en rassemblant toutes mes forces, il me seroit possible d'égaler au moins le chevalier d'Hermilli. Pour arranger notre contre-danse, j'eus une altercation assez vive avec un homme en domino noir et un vilain masque de couleur qui représentoit un horrible visage riant et montrant de longues dents.

Cet homme avoit retenu une place qu'il me disputoit; enfin il céda, et nous dansâmes. Je fis des sauts et des efforts prodigieux : je ne prétendois pas danser dans le genre héroïque; je ne voulois donner à ma danse que le caractère d'une gaîté folle et d'un aimable abandon. Je me balançois de côté jusqu'à terre; je m'élançois comme un trait; je m'élevois en l'air comme un ballon; je fondois avec pétulance sur tous les danseurs, et j'étonnai beaucoup la baronne par ma singulière impétuosité. Elle dansoit parfaitement, et l'on fit cercle autour de nous pour la voir. Le ridicule de ma danse attira aussi beaucoup de personnes; plusieurs s'écrièrent : *C'est d'Auberval, c'est d'Auberval;* et comme je ne voyois pas l'expression des visages, puisque tout le monde étoit masqué, je crus de très-bonne foi qu'on me prenoit pour d'*Auberval.* Dans ce moment je distinguai dans la foule de nos spectateurs Edélie, à laquelle le chevalier donnoit le bras; cette vue redoubla tellement mon émulation et ma vivacité, je m'animai si naturellement que, me laissant tout-à-fait emporter par mon ardeur, je brouillai toutes les figures, et la contre-danse se termina dans la

plus horrible confusion. Heureusement que tout le monde crut, et que même Edélie et la baronne pensèrent que je n'avois eu d'autre intention que celle de faire une bouffonnerie. Pour moi, je fus convaincu que j'avois surpassé d'Auberval en difficulté de pas, en légèreté, en grâce, ainsi qu'en gaîté. Après la contre-danse, nous allâmes, la baronne et moi, nous asseoir sur une banquette. Là, elle fut attaquée par tous les masques qui passoient devant nous, et je ne me lassois point d'admirer son inépuisable et piquante gaîté, et la variété de ton qu'elle savoit prendre dans les intervalles de ces courts entretiens. Après avoir dit mille folies, elle revenoit à moi avec la plus séduisante expression de douceur et de sensibilité. J'éprouvois tout le danger de l'influence d'un beau bal masqué sur l'imagination; cette musique continue; ces danses, ce mystère des déguisemens; ce langage d'amour et de galanterie; ces intrigues dont j'étois entouré et que j'entrevoyois de tous côtés; cet abandon universel de toute raison; cette abdication de tous les rangs; cet incognito général; cette gaîté sans mesure et sans frein, et surtout les agaceries d'une femme charmante; enfin mon

dépit contre Edélie ; ce spectacle et cette réunion de circonstances et de séductions me tournoient la tête.

A quatre heures du matin, la baronne voulut s'en aller; elle fit semblant de chercher sa compagne; alors, je lui proposai de la reconduire; après une très-foible opposition, elle accepta. Nous sortîmes de la salle, nous descendîmes l'escalier, j'appelai ses gens, sa voiture avance, elle y monte; et j'avois déjà le pied posé pour m'y placer avec elle, lorsque je sentis que quelqu'un, derrière moi, me tiroit fortement par mon domino; je me retourne, et, à la lueur des réverbères, je reconnois le masque de couleur et riant avec qui j'avois eu une dispute ; son action ne s'accordoit nullement avec la gaîté de son masque; il m'invita brusquement, tout bas, à le suivre; j'imaginai facilement que c'étoit pour me demander raison de notre querelle; je n'hésitai pas à le satisfaire; j'avois quitté le marche-pied, et je dis au domestique qui tenoit la portière ouverte : Rendez compte à madame la baronne de ce que vous voyez, et fermez la portière...... A ces mots, sans attendre de réponse, je m'éloigne précipitam-

ment avec mon adversaire qui avoit passé son bras sous le mien ; il me conduit dans un grand vestibule désert, mais éclairé, de l'hôtel de l'ambassadeur ; et, s'approchant d'une banquette, il s'assied en silence, et je reste debout vis-à-vis de lui. Après quelques minutes, je lui demande ce qu'il me veut. Patience, répondit-il gravement avec une grosse voix enrouée..... Finissons, repris-je, car je ne suis nullement disposé à la patience. Que me voulez-vous, et qui êtes-vous? qu'au moins je sache votre nom. A ces mots, il détache son masque, et ma surprise est inexprimable en reconnoissant Durand!.... A moins d'être le plus féroce des ferrailleurs, on n'est jamais fâché, quelque brave qu'on puisse être, d'échapper à un duel. Cependant, je me récriai sur cet étrange tour. C'est un tour d'ami, reprit Durand, je t'ai suivi de l'œil, j'ai vu la *syrène* s'emparer de toi ; et, quand vous êtes tous les deux sortis de la salle, j'étois à côté de l'homme avec lequel tu as eu une petite dispute; je le connois, c'est un commis des bureaux de la marine ; sous prétexte d'une petite intrigue, j'ai changé de masque avec lui ; nos dominos sont noirs, nous sommes de la même taille,

j'étois bien sûr que tu t'y tromperois, je me suis précipité sur tes traces; tu sais le reste. Si, sans me déguiser, j'avois voulu t'arrêter, tu te serois moqué de moi, et j'aurois fait une chose très-ridicule. Ainsi, tu dois me pardonner un stratagème qui t'arrache à la séduction de la plus dangereuse de toutes les femmes de son espèce. Je crois t'avoir rendu le plus important service..... Mon cher Durand, répondis-je, permets-moi l'ingratitude pour aujourd'hui; peut-être que la réflexion me donnera de la reconnoissance; mais j'avoue que, dans ce moment, je n'en ai pas du tout. N'importe, reprit Durand en riant, je ne suis pas pressé; j'attendrai. Allons chercher ma femme que j'ai laissée dans la salle avec une de ses amies, nous te remènerons chez toi. Je soupirai. Durand me prit par le bras, qu'il serra fortement comme s'il eût craint que je ne lui échappasse; mais je n'en avois nulle envie. Je me rappelois avec quelle force d'ame, et par les conseils de Durand, j'avois, deux ans auparavant, résisté aux avances de cette même femme, et cessé brusquement d'aller chez elle. Ce souvenir me rendoit honteux; c'étoit déjà se repentir.

CHAPITRE XXII.

Un grand dîner où se trouve Julien; ses impressions; ses sentimens. — Accouchement de la vicomtesse d'Inglar.

Le duc de Palmis, qui avoit causé tant d'étonnement en conduisant sa femme au bal, donna lieu encore à une nouvelle surprise, en invitant à dîner chez lui, pour le surlendemain du bal, toutes les danseuses et tous les danseurs du quadrille; et, pour plaire à Eusèbe, il imagina de m'inviter; il est vrai que toute la famille fut de ce dîner : le marquis et la marquise d'Inglar, le bon abbé et mademoiselle de Versec. Le duc invita de plus deux ou trois hommes et les plus aimables de la cour; nous étions en tout dix-sept personnes, et je n'ai jamais vu rassemblée dans un salon une société mieux composée et plus brillante.

Eusèbe, depuis notre retour de sa terre, avoit quitté la maison de ses parens, et logeoit

dans un hôtel à lui. Je dînois chez la marquise d'Inglar, une fois tout au plus en six semaines, et je n'y avois jamais rencontré Edélie. Ce ne fut pas sans émotion que je me trouvai renfermé dans un cercle avec elle, et pour toute la journée.

Le vicomte m'avoit donné assez d'usage du monde pour que je n'y fusse pas embarrassé, si je n'avois pas eu de très-grandes prétentions; mais vivant avec le vicomte dans une extrême intimité, n'allant chez sa mère que de loin en loin, et seulement dans l'intérieur de sa famille; n'ayant vu de grands cercles que dix ou douze fois depuis que j'avois quitté ma boutique, et chez une femme galante ou dans des *bureaux d'esprit*, j'avois beaucoup plus de théorie que de pratique; je manquois de cette aisance de bon ton et de manières nobles, que l'habitude, prise depuis l'enfance, peut seule donner; je n'avois point cette confiance qu'inspire naturellement cette heureuse habitude, et une naissance illustre qui place dans une carrière où l'on jouit des honneurs même qu'on n'a pas, parce qu'ils paroissent assurés. Je me trouvois effacé, anéanti par tous ces hommes accoutumés à se

rassembler tous les jours avec le désir de se plaire mutuellement; exercés dans cet art, ils y excelloient; j'aurois pu me tirer comme un autre d'une conversation suivie ou d'une discussion morale ou littéraire, mais je n'entendois rien à cet entretien décousu, dont la légèreté, l'à-propos, la finesse, la mesure et la grâce font tout le prix; j'étois découragé par l'agrément que je trouvois à tout le monde; je me sentois gauche en me comparant aux autres; un embarras insurmontable s'empara de moi, et le plus vif mécontentement s'y joignit; je n'obtins d'Edélie qu'un sourire et un mot obligeant; d'ailleurs, toute occupée de la duchesse et des autres personnes, elle oublia tout-à-fait que j'étois dans la chambre. Le vicomte, au milieu d'un groupe d'hommes, ne fit pas plus d'atention à moi, ce qui me parut un abandon cruel; le comte Joseph eut à peine l'air de me connoître; je fus trop heureux de me réfugier, pour avoir une contenance auprès de l'abbé Desforges qui, par choix et par goût, s'étoit mis à l'écart dans un coin du salon; il m'accueillit avec sa bonté ordinaire, et j'en fus reconnoissant comme d'un bienfait.

Eusèbe ne s'approcha pas une seule fois de la duchesse, mais il témoigna au duc le désir de voir son enfant, et la duchesse se leva pour l'aller chercher, en disant que, n'ayant pas compté l'introduire en si bonne compagnie, il étoit nécessaire qu'elle présidât à sa toilette; quand elle fut sortie, on fit son éloge. Comme elle n'avoit aucune espèce de prétentions, qu'elle ne vivoit habituellement que dans sa famille, que jamais un mot de médisance ne sortoit de sa bouche, et que la plus sincère modestie et la plus douce indulgence mettoient le comble à sa perfection, elle ne faisoit ombrage à personne; l'estime qu'elle inspiroit, avoit quelque chose de tendre, et toutes les femmes lui rendoient justice. On loua sa beauté, sa grâce, sa danse. On s'étonna, malicieusement pour le duc, qu'elle n'allât point au bal. Elle ne le veut pas, dit le duc; mais, ajouta-t-il en souriant, elle s'est fait un carnaval à sa guise; elle a consacré tous les jours gras aux hôpitaux et aux prisons; et, lorsqu'on ne l'a pas vue là, on ne sait pas combien elle est belle. Tandis que le duc parloit, j'avois les yeux fixés sur Eusèbe; sa physionomie exprimoit pour

moi tout ce qu'il ressentoit, et j'en fus attendri. Il se ressouvint de moi dans ce moment; il me chercha des yeux, nos regards se rencontrèrent, et nous nous entendîmes. Un instant après il s'approcha de moi, me parla, ainsi qu'à l'abbé, de choses indifférentes, mais il s'établit auprès de nous, ce qui me fit un grand plaisir.

La duchesse rentra, tenant par la main le plus charmaut petit garçon de trois ans que j'aie jamais vu. Le duc lui avoit donné le nom d'Octave, du nom d'Octavie sa mère. Tout le monde caressa cet enfant, qui avoit toute l'amabilité de son âge; il n'étoit ni sauvage ni importun. Eusèbe le prit dans ses bras, et le serra avec transport contre son cœur palpitant!.... Il le contenploit avec la plus vive émotion, car il ressembloit d'une manière frappante à sa mère. On voit bien, lui dit le duc, à la manière dont vous caressez cet enfant, que vous allez vous-même devenir père. Eh bien, poursuivit-il en riant, si vous avez une fille, je vous la demande pour mon Octave. A cette proposition, qui n'étoit qu'un badinage, Eusèbe tressaille et répond fort sérieusement qu'il accepte. Le duc, très-flatté

de cette réponse, se lève, s'approche d'Eusèbe, lui prend la main et dit: Cela tiendra si nos enfans n'y mettent point d'opposition. La marquise d'Inglar prenant la parole : Je serai la marraine, dit-elle, de l'enfant qui va naître; et si c'est une fille, je lui donnerai le nom *d'Octavie*, qui, de toute manière, doit lui porter bonheur. La marquise ne savoit pas combien, au fond du cœur, Eusèbe applaudissoit à cette idée; elle ne pouvoit rien dire qui lui fût plus agréable.

On se mit à table, et je fus relégué dans un coin à côté de mademoiselle de Versec, qui ne m'avoit jamais paru si ennuyeuse, si provinciale et si subalterne. Au reste, dans toute cette journée, je pris le parti qui, à tous les âges et dans toutes les situations, préserve de la censure et du dénigrement; je fus calme, poli, sérieux et réservé. Après le dîner, Eusèbe resta dans le salon, ensuite il s'en alla et m'emmena. En arrivant chez lui, nous apprîmes qu'on étoit au moment de lui envoyer un message, parce que la vicomtesse avoit des douleurs pour accoucher; le vicomte entra dans sa chambre, et je restai dans son cabinet; j'y passai toute la nuit; il venoit de

temps en temps me retrouver, pour me confier ses inquiétudes, qui étoient extrêmes. A six heures du matin, la marquise, le marquis d'Inglar et mademoiselle de Versec arrivèrent, et à huit le vicomte vint se jeter à mon cou, en s'écriant : Tous mes vœux sont exaucés, elle est heureusement accouchée, et d'une fille!.... Il fondoit en larmes. Je sentis toute sa joie et je la partageai. Il donna sur-le-champ à cette enfant le nom si secrètement adoré d'Octavie; et, de ce moment, en parlant d'elle, il dit toujours : *mon Octavie! ma chère Octavie!..* il trouvoit tant de charme à prononcer ces paroles!.....

CHAPITRE XXIII.

Tristes événemens. — Eusèbe et Julien quittent la France.

Peu de jours après l'accouchement de la vicomtesse, mon oncle, qui avoit une hydropisie de poitrine, tomba dans un accablement qui n'annonçoit que trop sa prochaine destruction ; je volai chez lui, je trouvai Mathilde le soignant avec beaucoup d'affection. Depuis deux mois que son mal avoit commencé à donner de l'inquiétude, Mathilde lui prodiguoit les soins les plus assidus ; et ces derniers devoirs, que les plus mauvais cœurs remplissent toujours bien, faisoient oublier à cet excellent homme des torts qu'un mari ne pardonne jamais. J'avois voulu, dès le commencement de la maladie, m'établir chez mon oncle ; mais Mathilde me représenta qu'il ignoroit le danger de son état (en effet, il ne s'en doutoit pas), et que je le lui ferois

connoître en quittant tout pour venir me loger chez lui. Je n'osai donc insister, mais j'allois régulièrement le voir trois ou quatre fois par semaine; et enfin, lorsque je le vis si mal, rien ne put m'empêcher de rester chez lui et de lui servir de garde-malade. Je passai quatre nuits au chevet de son lit avec Mathilde, qui ne le quitta pas un instant. Enfin, le cinquième jour, il expira dans nos bras, et avec autant de calme que de piété!... Mon fidèle ami Durand, que je trouvois toujours dans toutes les occasions où je pouvois avoir besoin de lui, passa avec moi toute cette funeste matinée; il m'apprit que la vicomtesse d'Inglar étoit si dangereusement malade des suites de sa couche, que l'on désespéroit de sa vie; je remis entre les mains de Durand tous mes intérêts pécuniaires relatifs à la succession de mon oncle, et je volai chez Eusèbe. Je le trouvai dans une profonde affliction; la vicomtesse étoit à l'agonie, elle mourut le soir de ce même jour. Eusèbe regretta sincèrement en elle une femme vertueuse, et la mère de son enfant; je ne le quittai que pour aller rendre les derniers devoirs à mon oncle, ensuite je m'enfermai avec lui. Pendant deux mois, il ne

vit absolument que sa famille : au bout de ce temps, un événement imprévu changea tout-à-coup sa situation et la mienne. Un oncle de la marquise de Palmis, et dont elle étoit adorée, fut nommé ministre des affaires étrangères; la marquise, par reconnoissance et par amitié pour Edélie, sollicita vivement, et obtint pour Eusèbe, une mission diplomatique dans le nord, fort au-dessus de celle qu'il demandoit depuis huit mois, et qu'on lui refusoit, sous prétexte de sa jeunesse. Il fut décidé que le vicomte, sous le titre de ministre plénipotentiaire, l'abbé et moi partirions sous six semaines pour la Suède. Le vicomte déposa la petite Octavie entre les mains de la marquise d'Inglar. Durand se chargea de terminer mes affaires de la succession de mon oncle; je le priai seulement de ne point intenter de procès à sa veuve. Quelques jours avant notre départ, j'allai faire mes adieux à Edélie et à ma sœur; je me rendis chez Edélie à une heure où j'étois sûr de la trouver seule; m'expatriant pour plusieurs années, je désirois avoir avec elle un entretien particulier : cette conversation fut sérieuse de part et d'autre, et de la mienne, très-sévère, mais seulement d'a-

bord. Il est aussi difficile, dans un long entretien, de soutenir un ton austère et froid avec ce qu'on aime, que de montrer une constante bienveillance à une personne qu'on n'aime pas. Je reprochai à Edélie de la légèreté, et de se livrer sans réflexion à toutes ses impressions. Oui, me dit-elle, je me rappelle de vous avoir envoyé deux lettres, et une surtout que je n'aurois pas dû écrire... — Si votre cœur les a dictées, ne vous en repentez pas; il me semble que ma conduite les a justifiées; mais c'est de votre tête que je me plains; c'est de cette vivacité, qui trop souvent vous donne l'air de la coquetterie.... — Mais, avec qui? — Par exemple, avec le chevalier d'Hermilly.—Vous sied-il bien de me reprocher de la vivacité, quand la vôtre, à ce bal d'ambassadeur, alloit jusqu'à la folie, et avec quelle femme!...—Je ne voulois que me distraire, et du moins cette prétendue folie a fini avec le bal, et je n'ai pas revu cette femme.... — Et vous ne l'avez pas reconduite chez elle? – Je vous en donne ma parole. — Mais vous ne me dites pas que c'est grâce à ceux qui vous ont arraché de sa voiture. A ces mots, je fus un peu déconcerté; mais voyant qu'elle savoit mal mon aventure,

et que, par conséquent, j'aurois le droit de la nier, je me remis promptement. Il est affligeant pour moi, lui dis-je, que vous soyez toujours disposée à croire ce qui m'est désavantageux, et même les choses les plus absurdes.. . Non, Julien, interrompit vivement Edélie, je n'ai pas cru un mot de cette histoire; et si vous voulez m'écouter, vous verrez qu'il étoit impossible que j'y ajoutasse foi; c'est madame de Blimont elle-même qui l'a contée au comte Joseph de qui je la tiens. Le comte Joseph retourne de temps en temps chez cette femme qu'il appelle l'*Aspasie moderne*, et dont la société l'amuse; il recueille là une infinité d'anecdotes calomnieuses composées dans la mauvaise compagnie qui cherche ainsi à se venger de la bonne dont elle est exclue. Presque toujours ces historiettes n'ont pas le moindre fondement; et quant à celle-ci, elle est entièrement inventée par l'*Aspasie moderne*. La voici. Elle prétend qu'à force de *persécutions*, vous lui avez arraché la permission de la reconduire chez elle, mais qu'un masque, qu'elle n'a pas reconnu (qui, sans doute, étoit amoureux d'elle), et qui l'a suivie, épiée, écoutée pendant tout le

bal, a sûrement entendu cette conversation, et pris ses mesures en conséquence ; et que, lorsque vous alliez entrer dans sa voiture, un grand masque, escorté de deux autres (apparemment les gens du jaloux), se sont jetés sur vous, vous ont arraché du marche-pied, en vous mettant un bâillon dans la bouche, et ont disparu en vous enlevant. Elle a ajouté qu'elle a su, depuis, qu'ils vous avoient transporté derrière l'hôtel de l'ambassadeur dans un endroit fort désert; que là, ils vous avoient attaché sur un banc, où vous étiez resté pendant trois heures exposé au froid le plus piquant, et qu'enfin deux petits savoyards passant là, par hasard, à huit heures du matin, vous avoient délivré. Cette histoire, poursuivit Edélie, a circulé, et m'est arrivée de tous côtés, mais avec des variantes et des embellissemens ; par exemple, plusieurs personnes m'ont assuré que vos ravisseurs vous avoient attaché sur la poitrine un large écriteau, sur lequel ces mots étoient écrits en gros caractères : *l'homme à bonnes fortunes se rafraîchissant et se reposant.* D'autres ont prétendu que l'écriteau portoit une inscrip-

tion plus savante, la devise de l'Hercule des pierres gravées :

Après les travaux le repos.

Enfin, cette histoire vous eût couvert de ridicule, si elle n'eût pas été entièrement déjouée, et mise au rang des fables, par le témoignage non suspect du chevalier d'Hermilly.... — Comment ? — Oui, je l'ai laissé au bal, et il vous a rencontré dans la salle, à quatre heures, et vous a vu, une demi-heure après, monter en voiture avec M. et madame Durand. Quant à ma prétendue coquetterie avec le chevalier d'Hermilly, je vous proteste que je n'ai eu avec lui que cette envie de plaire, et cette gaîté que l'on porte toujours aux bals masqués, et qui sont là aussi nécessaires, aussi indispensables qu'un domino, un déguisement et un masque..... Il n'est point amoureux de moi, il ne vient pas chez moi, il n'y viendra point, parce que je le trouve trop jeune, trop brillant, et trop à la mode pour une nouvelle connoissance. — Les causes d'exclusion sont si séduisantes, qu'elles pourroient cesser d'effrayer. Je con-

clus de tout ceci que le bal est dangereux pour les femmes, puisqu'il faut y porter une *indispensable* envie de plaire....—On la prend pour ce qu'elle est; et là, elle ne trompe personne, ou du moins bien rarement. J'avoue, néanmoins, que toutes les mères et tous les maris devroient désirer que leurs filles et leurs femmes n'allassent jamais au bal. Mais vous êtes la preuve que le bal a aussi ses dangers pour les hommes mêmes, lorsque, jeunes et remarquables, ils y paroissent uniquement occupés d'une courtisane. Laissons cette discussion, continua-t-elle, nous n'aurons jamais l'un avec l'autre que des torts de malentendu. Soyez toujours sévère avec moi sur mes démarches, mais soyez équitable sur mes sentimens. Il est vrai que vous ne pourrez plus me donner d'avertissemens journaliers; cette idée me rendra plus circonspecte. Quand vous ne me grondiez pas, j'étois tranquille!.. Me voici toute seule, chargée du soin de ma réputation, qui m'est doublement chère, lorsque je songe au prix que vous y attachez.... Vous m'écrirez souvent, et de longues lettres, n'est-ce pas?.... Vous ne m'y parlerez que de mes devoirs, de mon frère et de Casilde..... et

j'exige que toute notre correspondance passe par les mains de mon frère ; c'est à lui que j'enverrai toutes mes lettres ouvertes pour vous.... J'écoutois Edélie avec tant d'attendrissement, que je craignois de lui répondre.

Les femmes ont une délicatesse habituelle, qui, sans aucune fausseté, leur donne une facilité, que nous n'avons jamais, de n'exprimer que ce qu'elles veulent dire. Nous les surpassons en général dans tout ce qui ne demande que de la force ; nous pouvons cacher nos sentimens ; nous ne savons pas les voiler.

Cependant je répondis quelques mots : Edélie vit mon trouble et le partagea. Après un moment de silence, Edélie poussant un profond soupir : Ah ! Julien, dit-elle, quel adieu que celui-ci ! qu'il est triste et solennel !... Quelle distance !... que de terres étrangères vont se trouver entre nous !... Privée des deux amis de mon enfance, je n'aurai plus ni émulation ni amour propre ; que m'importent des éloges qu'ils n'entendront pas !... mais j'aurai deux dédommagemens : le soin de l'éducation de Casilde, et celui de votre fortune. O Julien ! élevez-vous.... Par vos talens et vos travaux, réparez les méprises du sort !... mon amitié

attend de vous cette noble ambition!... Ah! sans cette amitié, repris-je, ce sort, ennobli par elle, seroit déjà fixé! tous mes vœux se borneroient à ne jamais quitter le protecteur de mon enfance et l'ami chéri de ma jeunesse; mais vous avez pour moi l'ambition que je n'ai pas: croyez qu'il me suffit de le savoir, pour tenter avec ardeur et persévérance de parvenir à tout. Le hasard préside à la naissance, mais l'ame et la volonté font nos destins. Le prince né dans un palais peut déchoir: l'homme né dans une boutique peut s'élever aux premiers rangs. Non, celui que vous inspirez n'aura point un sort vulgaire; je trouve dans l'attachement que j'ai pour vous tous les pressentimens de la fortune et de la gloire. Je suis satisfaite, reprit-elle d'une voix entrecoupée.... O Julien!... vous rappelez-vous ce billet touchant qui ne me quittera jamais, et qui ne contenoit qu'un seul mot?... Dans ce dernier adieu, je puis vous dire aussi: *Devinez!*... A ce mot, je mis en silence un genou en terre devant elle; c'étoit lui obéir et lui répondre.... Elle me tendit une main, que je pressai dans les miennes, et que j'arrosai de pleurs; et, tout-à-coup se levant et s'éloignant de quelques pas: Rassemblons

toutes nos forces, dit-elle.... A ces mots, elle s'approcha de la cheminée et sonna ; j'allai dans l'embrasure d'une fenêtre essuyer mes larmes : un valet de chambre entra ; elle demanda Casilde.... Ainsi finit cet entretien, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire et de mon cœur.

CHAPITRE XXIV.

Départ d'Eusèbe et de Julien. — Leur arrivée et leur établissement à Stockholm.—Retour en France de Julien, chargé de dépêches importantes. —Changemens qu'il trouve dans la société au bout de huit mois.

En rentrant chez le vicomte, je le trouvai fort agité, ayant fait, cinq ou six jours auparavant, une visite à la duchesse et au duc de Palmis, qu'il n'avoit pas vu depuis le dîner donné par le duc; il s'étoit engagé avec ce dernier à lui mener la petite Octavie avant son départ; il revenoit de cette visite; il avoit vu Octavie caressée par la duchesse et par son fils. Octavie sortoit des bras de la duchesse, qui ne s'étoit point lassée de répéter qu'elle n'avoit jamais vu un si charmant maillot; en effet, la petite Octavie étoit aussi jolie qu'une enfant de trois mois peut l'être. Je me trouvai en parfaite harmonie avec Eusèbe : comme

moi, il renfermoit au fond de son cœur une passion malheureuse; comme moi, il étoit absorbé dans la plus profonde mélancolie. Nous restâmes enfermés ensemble le reste de la journée, et nous ne parlâmes que d'affaires. Je consacrai les jours suivans à ma mère, à Durand et à Tiburce, qui vint un matin m'apprendre avec colère, par intérêt pour moi, que Zénaïde, ce jour même, épousoit Solmire. Elle fait là, me dit-il, une action infâme, car elle vous aimoit, j'en suis sûr, et elle n'épouse cet imbécille de Solmire que pour être présentée à la cour. Combien de mariages se font ainsi, poursuivit-il! combien de sots, mauvais sujets, obtiennent la préférence sur des amans dignes d'être aimés, uniquement parce qu'ils donnent à leurs femmes le beau privilége de porter, à certains jours, un panier de trois aunes et une queue de six!.. Combien de jeunes personnes sacrifient l'amour et le bonheur à la gloire enivrante de pouvoir aller à Versailles tous les dimanches, dans le costume le plus incommode, s'enrhumer, s'ennuyer, s'excéder de fatigue, en montant, descendant des escaliers, parcourant de longues galeries et de vastes apparte-

mens, et le tout pour assister aux dînèrs des princes et au jeu de la reine!... Quand on songe à tout cela, il y a de quoi devenir philosophe.

Cette boutade de Tiburce eut toute mon approbation; elle ne s'accordoit que trop avec mes opinions particulières et mes sentimens secrets.

Pour éviter les adieux si déchirans de l'instant même du départ, nous partîmes au milieu de la nuit, le vicomte, l'abbé et moi, dans une même voiture; le valet de chambre du vicomte et le domestique de l'abbé, trop vieux pour aller à franc étrier dans un si long voyage, nous suivoient dans une chaise de poste. Nous étions escortés par quatre courriers, trois au vicomte et un à moi; nous courions à douze chevaux; nous avions fort bon air, petite circonstance à laquelle, malgré mon chagrin, je ne fus pas insensible. L'abbé, bien établi dans le fond de la voiture, s'endormit aussitôt. Nous nous affligeâmes silencieusement le vicomte et moi: de temps en temps nous nous serrions la main, et chacun de nos soupirs, multipliés à l'infini, trouvoit un écho, et même un accompagne-

ment dans les ronflemens réguliers et continus de l'abbé.

La naissance du jour me procura un grand nombre de distractions que ne pouvoit avoir le vicomte; il avoit voyagé dès son enfance, et moi j'avois seulement parcouru rapidement la Suisse, sans être compté comme un personnage important sur la route, et je ne m'étois occupé dans ce voyage que du soin de dessiner de beaux points de vue; mais, ami intime du vicomte d'Inglar, je n'avois plus rien de subalterne à mes propres yeux; d'ailleurs je jouissois de mille petites choses que l'habitude lui rendoit indifférentes. Les gens nés dans un rang élevé ont un grand avantage moral sur ceux des classes tout-à-fait inférieures; c'est qu'ils sont blasés, dès leur jeunesse, sur la plus grande partie des puérilités vaniteuses; et, à mérite égal, le fils d'un noble parvenu à d'éminentes places ne peut avoir une infinité de petitesses dont le fils d'un simple marchand, élevé dans un ménage bourgeois, ne sauroit être exempt. Ceci tient non à *la naissance et à la noblesse du sang*, mais à la première éducation. Mille fois, dans mon enfance, j'avois admiré les

chalands qui venoient dans notre boutique, quand ils avoient *de beaux équipages* et *de belles livrées*. Lorsqu'au fond de notre magasin, j'entendois le bruit d'un carrosse à six chevaux, j'accourois sur le pas de la porte pour le voir passer ; il étoit donc bien naturel qu'à vingt-un ans, n'ayant encore eu à ma disposition que de mauvais fiacres, je ne fusse pas au-dessus d'une frivolité qu'Eusèbe n'auroit même pu concevoir ; cependant je conviendrai que, dans l'état où le ciel m'a fait naître, il peut exister des esprits assez solides et des ames assez fortes pour n'avoir aucune de ces petitesses, et je crois, par exemple, que Durand n'en fut jamais susceptible ; mais je ne parle qu'en général, et surtout de mes impressions que je me suis engagé à décrire fidèlement.

Je n'étois donc nullement indifférent à l'effet que nous produisions en traversant les petites villes, et même les villages ; du moins (et c'est beaucoup) la vanité ne me donnoit ni hauteur ni insolence ; elle rétrécit l'esprit, mais elle prend la teinte du caractère ; j'étois *affable* et *bon pour le peuple*, c'est-à-dire pour tous ceux qui sortoient de leurs maisons pour

nous voir de plus près, ou qui, aux postes, entouroient notre voiture, tandis qu'on changeoit de chevaux ; je souriois à l'un, je saluois l'autre ; je demandois l'âge des petits enfans, je les trouvois jolis ; je donnois libéralement l'aumône aux pauvres, et surtout aux vieillards, et je me fis adorer sur toute cette route, parce que, tout naturellement, ma vanité s'y trouva confondue avec la bienveillance et la charité, qui effacent tout le ridicule de cette espèce de fatuité, ou qui, pour mieux dire, ne permettent pas de l'apercevoir ; je triomphois particulièrement dans les auberges ; j'étois intérieurement ravi du tumulte et *de l'effarage* que nous y causions ; j'y jouois le rôle le plus brillant, parce que je m'étois chargé du soin de commander les repas ; j'établissois sur-le-champ ma considération personnelle, en commandant tout ce qu'il y avoit de meilleur : avec ces grandes manières, j'étois l'objet des plus profonds respects des aubergistes, et j'avois le plaisir de voir les valets et les servantes se disputer l'honneur d'exécuter mes ordres : ainsi, quoique je me plaignisse des fatigues du voyage, j'y trouvai, au vrai, beaucoup d'agrément.

Mon goût pour les auberges fut un peu refroidi en entrant dans la partie de l'Allemagne que nous traversâmes. Le vicomte voulut manger à table d'hôte ; et, en entrant dans la salle du festin, l'excessive chaleur du poêle et un nuage de fumée de tabac ne nous disposèrent pas à trouver le dîner bon : le sable semé sur le plancher, *par propreté*, nous parut une bonne intention mal combinée ; et notre appétit de voyageur fut tout-à-fait éteint par les soupes à la farine et à la bière, par le mélange de la viande et des confitures, et par la disette du pain. Le soir, en me couchant, je me précipitai sur le lit le plus rebondi que j'eusse encore vu ; je m'entamai la jambe sur les rebords de bois, et, en enfonçant et en écartant les plumes, je tombai rudement à genoux sur les planches, où je pensai me casser la rotule ; je demandai une couverture, et l'on jeta sur moi un second lit de plumes, en fermant hermétiquement mes rideaux, pour achever de me préserver des rigueurs du climat : ainsi enseveli, étouffé, je me trouvai livré, sans force et sans défense, à des millions de puces et de punaises, qui m'assaillirent toute la nuit, sans me laisser un instant de relâche.

Comme le joueur de Regnard qui redevient passionné pour sa maîtresse quand il perd, les voyageurs, dans leurs momens de mécontentement, reprennent le plus tendre souvenir de leur patrie : durant mon insomnie forcée, je faisois de touchantes exclamations, je m'écriois : Adorable Édélie!..... ô Paris!.... ô rue de Varenne!..... ô mon lit à la polonaise!.....

On s'accoutume à tout, et bientôt tous ces désagrémens ne furent plus pour nous que des sujets de plaisanterie ; mais Stockholm nous dédommagea de toutes nos souffrances. Les Suédois sont hospitaliers, polis, obligeans; cette nation vaillante et loyale sympathise naturellement avec les François. Nous fûmes fort bien logés à Stockholm, et la ville, remplie de choses curieuses à voir, nous plut beaucoup. D'ailleurs mon amour propre y fut très-satisfait; l'amitié du vicomte ne négligea rien de ce qui pouvoit m'y donner une honorable existence : la manière dont il me traitoit m'assura dès les commencemens tous les avantages dont un jeune homme peut jouir dans la société. Le vicomte, me vieillissant à dessein de trois ans, me donnoit vingt-quatre ans ; ce petit artifice me fut très-utile, comme on le

verra bientôt. Nous faisions partie de la mission diplomatique, l'abbé et moi, en qualité de premier et second secrétaires, et nous avions l'un et l'autre des appointemens payés par le gouvernement : ainsi j'avois un état que je pouvois regarder comme un commencement de fortune. Enfin mes talens me mettoient véritablement à la mode dans un pays où ils étoient très-rares; ils me servoient à rendre la maison du vicomte la plus agréable de Stockholm et à me faire rechercher des personnes les plus distinguées de la ville.

Je recevois à peu près tous les deux mois des lettres d'Édélie, qui ne me parloit que de morale et de religion; je lui répondois dans le même genre, et le vicomte, qui lisoit nos lettres, me disoit en riant que cela formeroit avec le temps un très-bon recueil de sermons, et que, pour l'honneur de ceux de sa sœur, il se garderoit bien de lui mander que j'étois infiniment moins grave et moins austère avec les jolies femmes de Stockholm. J'écrivois souvent à Durand et à Tiburce; les lettres de ce dernier nous amusoient extrêmement, remplies de bons sentimens et de folies; elles étoient piquantes, comme sa conver-

sation. Le vicomte disoit de lui qu'il avoit eu le malheur de débuter dans le monde à dix-sept ans avec une originalité d'esprit, des grâces naturelles et une décision de caractère, qui, accompagnées d'une jolie figure, font excuser toutes les étourderies, et retardent par conséquent la maturité de la raison; qu'il seroit long-temps l'enfant gâté de la société, mais qu'à aucun âge il ne seroit un homme médiocre.

Cependant le temps s'écouloit pour moi beaucoup plus agréablement que je ne l'avois imaginé quand j'étois à Paris. Édélie m'avoit donné de l'ambition; j'étois entré dans une carrière, j'espérois la parcourir avec honneur, et j'alliois avec le goût de la société et le désir d'y plaire cette ardeur pour l'étude, pour la littérature et les arts, qui semble promettre tous les genres de succès, et qui ne laisse pas un seul instant de vide dans la vie.

J'étois depuis plus de huit mois à Stockholm, lorsque le vicomte m'annonça qu'il désiroit que je fisse un voyage à Paris pour y porter des dépêches importantes et pour y terminer plusieurs affaires très-intéressantes pour lui. J'acceptai cette commission avec un

extrême plaisir, et je partis sans délai. Quoique j'eusse goûté la dissipation que m'offroient tant d'objets nouveaux dans les pays étrangers, mon cœur tressailla de joie en repassant les frontières, et surtout en découvrant les tours chéries de Notre-Dame. Oh! m'écriai-je, que je plains les infortunés qu'un sort déplorable bannit de leurs pays! quelles que soient leurs fautes, un exil forcé de quelques mois les expie!........

Combien je trouvai de changemens à Paris après dix mois d'absence!........ Edélie et la duchesse de Palmis étoient toujours les mêmes; mais la marquise de Palmis, séparée de son mari, logeant chez le ministre son oncle, n'étoit plus soutenue dans le monde que par le crédit de cet oncle, dont la faveur paroissoit affermie. On estimoit la marquise moins que jamais, et avec raison, mais on ne se déchaînoit plus contre elle. Dans le monde, nulle situation n'empêche d'être jugé; la sévérité d'opinion y est inexorable, mais on n'y proscrit que ceux dont on n'attend rien. Tiburce, qui s'étoit permis une distraction pour madame de Solmire, n'avoit pu obtenir son pardon de la marquise, qui lui avoit donné

pour successeur le chevalier d'Hermilly. J'eus à ce sujet avec Tiburce une singulière conversation qui mérite d'être rapportée. Quand je le grondai sur sa légèreté, il me répondit que j'étois un ingrat, qu'il n'avoit voulu plaire à Zénaïde que pour me venger de la préférence que Solmire avoit obtenue sur moi. Je lui demandai s'il regrettoit la marquise : Point du tout, dit-il, l'amant d'une femme qui a cet immense crédit ne peut paroître à tous les yeux qu'un courtisan de la pire espèce ; si j'ai jamais de l'ambition, je n'emploierai certainement, pour la satisfaire, que de nobles moyens. C'est fort bien penser, lui répondis-je, et je voudrois, mon cher Tiburce, que vos principes fussent aussi bons que vos sentimens. Mes principes, s'écria-t-il, mes principes ! ils sont excellens. —Comment ? et vous formez sans scrupule des intrigues avec des femmes mariées ? —*Sans scrupule !* Qui vous a dit cela ?..... —Vous avez des scrupules ?— Soyez certain, mon cher Delmours, qu'à moins d'avoir un cœur dépravé, on révère la religion, et l'on croit à la vertu quand on a tous les jours sous les yeux le plus sublime modèle de la perfection humaine..... — Vous

voulez parler de votre belle-mère, la duchesse de Palmis?...... Oui, mon ami, cette femme est incomparable : quand on la voit de près, elle dégoûte de toutes celles qui ne lui ressemblent pas. Il y en a une pourtant, une seule, qui a beaucoup de rapports avec elle, c'est la comtesse Joseph; j'en serois amoureux si elle n'étoit pas l'amie intime de ma belle-mère, qui ne me pardonneroit jamais de chercher à séduire une personne qu'elle s'attache à rendre parfaite comme elle. Au reste, la duchesse s'occupe de ma conversion avec une patience que rien ne décourage; elle me prescrit des lectures, me donne de bons livres, je les lis........ — Eh bien? — J'en lis aussi de mauvais, qui ne me persuadent pas, mais qui m'entraînent : tout cela finira, ce petit garçon grandit, il faudra bien se réformer quand il entendra raison..... — Quel petit garçon? — Mon frère Octave, n'ai-je pas promis à ma belle-mère d'être son instituteur et son mentor?..... — Vous vous y disposez joliment......... — Plus que vous ne croyez; j'ai réfléchi sur ma conduite et sur mes sentimens, et j'ai vu qu'il est très-malheureux pour un jeune homme de commencer

par une grande passion illégitime, si elle est partagée et qu'il le sache. — Mais, mon cher Tiburce, vous n'avez jamais eu *une grande passion* pour madame de Palmis? — Je l'ai passionnément aimée, et dès l'âge de quinze ans : elle méritoit alors d'être admirée, et l'enthousiasme fit naître mon amour. Je crus long-temps que mon secret étoit impénétrable ; enfin, à dix-sept ans, je connus qu'il ne l'étoit pas pour elle ; et, comme je vis qu'elle avoit lu dans mon cœur, sans indignation et sans colère, je pris de l'espérance, mais en perdant une grande partie de mon admiration. Ma passion moins profonde devint plus impétueuse ; elle m'apprit toutes les ruses, tous les artifices que l'expérience enseigne aux hommes qui ont fait un métier de l'art de séduire les femmes. Après mon duel j'obtins l'aveu positif de ses sentimens ; je ne reçus, il est vrai, que les sermens d'un amour *pur et platonique*, mais il faudroit être bien sot pour ne pas s'en contenter. Ainsi donc, malgré l'horreur que mon instituteur et les entretiens de ma belle-mère m'avoient inspirée pour l'adultère, malgré le goût naturel que j'avois pour tout ce qui est vertueux, noble, loyal et généreux,

me voilà à vingt ans duelliste et séducteur d'une femme plus âgée que moi de quatre ans, et jusqu'alors irréprochable; me voilà l'amant de l'épouse de mon oncle, me voilà engagé dans un dédale de fausseté, de mensonge et d'ingratitude dans ma famille.... Une courtisane, une baronne de Blimont, que j'aurois toujours méprisée, ne m'en eût pas fait faire autant et ne m'eût pas mené si loin!...
— Oui, je conçois en effet qu'une passion, lorsqu'elle cesse de s'allier avec l'estime, est beaucoup plus dangereuse qu'une fantaisie....
—Et néanmoins j'ai échappé à son plus grand danger. Si mon intrigue passagère avec Zénaïde n'eût causé que de la douleur à madame de Palmis, elle n'eût fait qu'augmenter un premier attachement que je n'avois jamais eu l'intention de rompre; j'aurois cru lui devoir le sacrifice de ma vie et de tous les établissemens qu'on auroit pu me proposer; je ne me serois jamais marié, toute mon existence eût été bouleversée et fixée pour jamais dans la liaison la plus coupable; j'aurois fini par croire, comme tant d'autres, que la constance dans le désordre justifie, et même rend *respectables* les faiblesses les plus criminelles. Heureu-

sement pour moi, madame de Palmis, entraînée par le dépit et par toute la colère que peut causer l'orgueil blessé, s'est hâtée de prendre pour consolateur le chevalier d'Hermilly; elle a cru se venger et me punir, elle m'a guéri. Enfin elle m'a rendu mon avenir, il m'appartient maintenant; et, puisque j'en suis seul responsable, je tâcherai de l'ennoblir. Je fus si enchanté de ce discours, que j'embrassai Tiburce avec une effusion de cœur qui l'attendrit; mais il se garda bien de se livrer à ce mouvement, et même, pour s'en distraire, il reprit le ton de la plaisanterie et du persiflage; car il avoit un travers assez commun alors, celui de craindre mortellement d'être accusé de pédanterie ou d'affectation : aussi croyoit-il que, dans la coversation, la raison et la sensibilité avoient toujours besoin du *correctif* de la moquerie et du badinage. Il y avoit alors dans la société deux sectes très-distinctes, l'une prude, romanesque et sentimentale, soutenant une morale inconséquente et sans base, et affichant avec emphase les sentimens les plus héroïques et les plus exagérés à certains égards, et sur quelques points les plus dangereux; la seconde secte par an-

tipathie pour l'exagération et le galimathias, parlant avec légèreté des choses les plus graves, et se moquant de tout, non par corruption, mais par contrariété. Dans cette secte on *n'abjuroit* pas les sentimens et les principes vertueux; il eût même été de mauvais goût de les *renier*, mais il étoit convenu de ne jamais s'appesantir sur la raison; de ne jamais dire une chose touchante ou sensée, sans y joindre ensuite une extravagance, un sarcasme ou une moquerie, et enfin de tourner en ridicule toutes *les thèses sentimentales*. Tiburce s'étoit *enrôlé*, dès son début dans le monde, dans le parti composé des gens les plus naturels, les plus gais, par conséquent les plus aimables, et qui avoient toujours les rieurs de leur côté; et s'il n'avoit pas eu autant d'admiration et d'attachement pour sa belle-mère, il auroit conservé long-temps une légèreté qui formoit un étrange contraste avec son esprit naturellement observateur et profond. Peu de personnes de ce temps eurent une assez grande supériorité de raison pour rester neutre au milieu de ces deux partis. Eusèbe eut cet excellent esprit, aussi a-t-il été l'homme le plus raisonnable et le

plus parfaitement vertueux que j'aie jamais connu.

Je revis mon ami Durand avec un double plaisir, car je le retrouvai dans une brillante situation; son beau-père étoit mort, et il avoit hérité de soixante mille livres de rentes; il avoit en outre une place de finance qui lui en valoit quarante; ce qui, joint à ses épargnes et à l'argent qu'il avoit personnellement gagné dans de grandes spéculations depuis quelques années, lui composoit un revenu d'environ cent trente mille francs. Je fus très-étonné de le voir, avec une telle fortune, n'occupant que la moitié d'une maison à lui, dont il s'étoit à la vérité réservé le bel appartement, mais dont il louoit le reste. Je ne fus pas moins surpris de la simplicité de son intérieur; tout y annonçoit l'aisance, rien n'y montroit l'apparence du luxe; et, comme je lui témoignois quelque étonnement à cet égard: Mon ami, me répondit-il, je veux travailler encore pendant sept ou huit ans; cette modeste simplicité extérieure me servira beaucoup mieux que le faste; elle prouve un ordre, une raison qui gagnent la confiance qu'il est si nécessaire d'obtenir dans notre état; ceux même qui

m'accuseront d'avarice, n'en seront que plus disposés à m'accorder toute préférence sur les banquiers et les hommes d'affaires élégans et fastueux. D'ailleurs, les parvenus que la fortune favorise, n'échappent aux épigrammes de l'envie, au dénigrement de la haine et à la calomnie, que par la modestie; le seul luxe qui leur convienne, est celui de la bienfaisance. De superbes ameublemens, de beaux chevaux, une table somptueuse, ne serviront jamais qu'à attirer chez eux des parasites, des intrigans, et qu'à faire pleuvoir sur leurs personnes les brocards, les moqueries et les ridicules. La considération n'est, pour nous, que dans les choses dignes d'estime; ma femme n'a point de diamans, mais elle a un ton, des manières nobles et une conduite pure; mon salon n'est pas magnifique, mais on n'y verra jamais qu'une société choisie, des hommes distingués par leurs vertus ou de grands talens, et des femmes d'une réputation irréprochable. Je n'ai point de loge aux spectacles, afin de pouvoir être associé à tous les établissemens de charité, et de pouvoir donner ma signature à toutes les souscriptions bienfaisantes ou utiles aux arts. Enfin, un homme

sage, qui a de la fortune, ne doit monter sa dépense que sur ce qu'il possède en fonds, et non sur l'argent de places qu'on peut perdre; et, d'autant plus que, pour être en état de servir ses amis, et pour saisir l'occasion de faire de bonnes affaires, il faut toujours se réserver de l'argent comptant. Voilà, mon cher Delmours, pourquoi je n'ai un état de maison que de trente-cinq à quarante mille francs; et, n'est-ce pas assez quand on n'a qu'un enfant de cinq ans, pour jouir de toutes les commodités de la vie; tout le reste n'est que vanité. Durand termina ce discours, en me demandant, avec la cordialité de l'amitié la plus sincère, de regarder sa maison comme la mienne, et en m'invitant, une fois pour toutes, à y venir dîner et souper tous les jours. La marquise d'Inglar m'avoit fait la même invitation, et j'allois beaucoup plus souvent chez elle; j'y voyois Edélie; il me sembloit que j'avois le droit de chercher à la rencontrer, puisque nous allions nous séparer encore, et pour plusieurs années. J'appris, chez la marquise, beaucoup de nouvelles de société; le marquis de Palmis, usé pour la galanterie, et afin d'essayer de tout, s'étoit jeté dans la dévotion;

car, par ignorance et par indolence, il avoit cette espèce de dévotion qui fait plus de tort à la morale que l'impiété même (quoiqu'elle soit sans hypocrisie), parce qu'elle ne sert qu'à faire calomnier la religion à laquelle, sans cesse, elle fait attribuer les choses que la religion réprouve le plus : la médisance, l'intolérance pour les personnes, la haine, les ressentimens, l'orgueil et l'ambition. Le marquis de Palmis croyoit qu'on est dévot dès qu'on n'a plus de maîtresses; que l'on remplit tous les devoirs extérieurs de la religion, et qu'on déclame contre les philosophes, depuis le sage Socrate jusqu'à nos jours, sans rendre la moindre justice à ce qu'ils ont dit de bon, et sans connoître l'heureuse influence qu'ils ont pu avoir à certains égards. Avec ce manque d'équité et de rectitude d'esprit, on n'a point une piété de cœur, on souffre des privations qu'on s'impose, on s'ennuie à l'église; de là, cette mauvaise humeur qu'on en rapporte, cette âcreté contre ceux qui mènent un autre genre de vie; et de là enfin, ce scandale de l'éternel contrôle *des mondains*. Molière et La Bruyère ont déshonoré l'odieuse hypocrisie; mais l'ignorante et mauvaise dévotion,

malgré sa bonne foi, est, sinon aussi haïssable, du moins plus ridicule. On a peine à concevoir son absurdité, en songeant que, pour la rectifier, il suffiroit de lire l'Evangile. J'appris encore que la baronne de Blimont, âgée alors de trente-six ans, quoiqu'elle ne s'en donnât que vingt-huit, victime d'une maladie sérieuse et de deux ou trois médecins, et surtout d'un sang gâté par une vie si licencieuse, avoit perdu sa beauté, et qu'elle étoit devenue auteur. Elle avoit fait un roman que j'eus la curiosité de lire ; j'y trouvai de l'esprit, et (comme dans tous les romans philosophiques) une morale qui permet tout, des *héroïnes* qui agissent d'après cette doctrine sentimentale et commode, mais qui, dans un langage altier, dissertent avec emphase sur les devoirs qu'elles trahissent, et sur des vertus sans base et sans but. Il y a dans tous les ouvrages de ce genre une fausseté, une inconséquence, des galimathias, des disparates, qui les rendront toujours méprisables aux yeux des gens réfléchis, qui veulent de l'accord dans les principes, et qui n'aiment qu'un style pur et naturel.

CHAPITRE XXV.

Rencontre inattendue.—Scènes extraordinaires.

J'ÉTOIS à Paris depuis trois mois, j'avois terminé, à ma satisfaction, presque toutes les affaires dont j'étois chargé, et, me trouvant quitte de beaucoup d'embarras, je ne songeai plus qu'à employer agréablement les huit ou dix jours que je devois passer encore à Paris. Florbel me proposa de me mener à une lecture très-curieuse; celle d'une comédie faite par un grand seigneur, le prince de S*****. Comment! m'écriai-je, un homme titré, l'un des plus grands personnages de la cour par sa naissance, le prince de S*****, à l'imitation de MM. de Montesquiou et de Chatelux, se range aussi dans la classe des auteurs dramatiques? Oui, repartit Florbel, et *l'essai* de celui-ci ne sera sûrement pas heureux; le prince de S***** est loin d'avoir les talens de

ceux que vous venez de citer. Il pousse au plus haut degré la manie des arts et de la littérature; mais, par malheur, ce noble Mécène ne se connoît à rien, ne se passionne que sur parole, et manque également de connoissances, de goût et d'esprit. Depuis long-temps il rassemble chez lui des gens de lettres et des artistes distingués; il leur donne à dîner deux fois par semaine, et les protège dans l'occasion. Le dîner est bon, la protection est utile, et produit des pensions de la cour; il est bien naturel que, par reconnoissance, nous fassions, à l'envi les uns des autres, l'éloge de son goût sûr et délicat, et même de son génie. Enfin, nous lui avons donné une si haute idée de ses talens, qu'il a fait une comédie en cinq actes et qu'il nous la lira ce soir. —Comment vous tirerez-vous de là?—Fort simplement, nous lui dirons qu'il a fait un chef-d'œuvre. — Rien que cela? — Il seroit mécontent à moins. — Et s'il veut la faire jouer? — Elle tombera à plat, ce que nous attribuerons à une cabale épouvantable; mais charitablement, nous l'empêcherons de la rendre publique; il se contentera d'un succès de société.—Comment pourrez-vous m'intro-

duire chez lui ?—Très-facilement. Il est si sûr de son fait, qu'il m'a donné la permission de mener, ce soir, à la lecture, un de mes amis à mon choix; il est à la campagne, à deux lieues de Paris : il faudra nous y trouver à six heures, nous y souperons... — Son auditoire sera-t-il nombreux ?—Il y aura trois ou quatre académiciens, en me comptant, et sa société composée de madame de Morinville sa maîtresse (jeune et jolie femme remplie de talens), de six ou sept hommes de la cour, qui sont aimables, mais de fort mauvais juges des productions littéraires, et qui croiront de bonne foi tout ce que nous dirons ; enfin, de deux comtesses surannées, qui consentent à se trouver à la campagne avec madame de Morinville, parce que la maison leur plaît, et qu'elles y jouent au piquet et au wisk toute la journeé. Nous serons en tout quinze ou seize. — Cette madame de Morinville est donc une espèce de courtisane? — Pas tout-à-fait ; elle n'est point entretenue par le prince ; on dit qu'elle a une grande fortune ; elle a de la décence, des manières nobles ; les vieilles comtesses feignent de croire qu'elle n'est point la maîtresse du prince. Ce qu'il y a de certain,

c'est qu'il en est tellement épris, que l'on ne seroit pas étonné qu'il l'épousât, quoiqu'il ait cinquante ans et qu'elle n'en ait que vingt-deux ou vingt-trois.

Tous ces détails m'inspirèrent un grand désir d'assister à cette singulière lecture. Je me rendis chez Florbel à quatre heures; nous partîmes sur-le-champ, et nous arrivâmes à cinq heures et demie dans la somptueuse maison du prince de S*****. Tout le monde étoit déjà rassemblé dans le salon; toutes les personnes dont m'avoit parlé Florbel s'y trouvoient, et de plus quatre artistes fameux, un peintre, deux musiciens et un architecte. Nous entrons, j'avance, Florbel me présente au prince et à madame de Morinville; mais quelle fut ma surprise en reconnoissant, dans cette dernière, Mathilde, la veuve de mon oncle!... Elle ne fut pas moins étonnée que moi; comme, après un voyage aux eaux, elle étoit venue s'établir dans cette maison, elle ignoroit que je fusse de retour, et me croyoit en Suède. Elle ne se déconcerta point; et, prenant un visage riant, elle m'accueillit avec beaucoup de grâce et comme une ancienne connoissance; de mon côté, j'eus l'air reconnois-

sant et respectueux, et j'allai prendre ma place à l'autre extrémité du cercle, à côté de Florbel. Il y eut un moment de silence; ensuite le prince sonne; on apporte une petite table, sur laquelle on pose deux bougies et un verre d'eau sucrée; le prince s'assied gravement devant cette table en tenant son manuscrit, il fit niaisement un petit préambule sur sa pièce, qui étoit un drame en prose, tiré du roman de Clarisse, de Richardson; après cette espèce de préface, le prince déroule son manuscrit et commence sa lecture. Nous étions persuadés que nous allions entendre une véritable platitude; mais, quoique le drame fût très-mauvais, fort mal écrit, et que le plan n'en valût rien, il n'étoit cependant pas ridicule, on y trouvoit même des dialogues du roman qui formoient plusieurs scènes fort agréables; cette surprise mit à l'aise nos consciences sur l'excessive exagération de nos louanges; nous applaudîmes à tout rompre, et souvent notre étonnement nous donnoit fort naturellement l'air et les transports de l'enthousiasme. D'après nos démonstrations, le reste de l'auditoire se persuadoit que l'ouvrage étoit excellent; les vieilles comtesses pleuroient

d'admiration ; Mathilde, avec un visage rayonnant, avoit toujours les larmes aux yeux ; enfin, rien ne manqua au triomphe éclatant de l'auteur. Il en étoit vivement ému, et plus d'une fois il eut réellement besoin de boire de l'eau sucrée pour reprendre haleine et pour raffermir sa voix entrecoupée. Quand la lecture fut finie, les vieilles comtesses, inondées de larmes, se jetèrent au cou du prince en s'écriant : *Ravissant, divin, divin.* Toute la compagnie entoure l'auteur ; les académiciens répétoient d'un ton approbatif et doctoral ces paroles, *véritablement fort extraordinaire, fort extraordinaire....* Les autres faisoient retentir le salon de ces exclamations : *charmant, enchanteur, admirable !....* Au milieu de ce concert de louanges, tout-à-coup le prince s'écrie : *c'en est trop !....* Messieurs, écoutez-moi.... A ces mots, un grand silence succède au tumulte : C'en est trop ! reprit le prince, je ne veux point usurper une telle gloire, je dois la rendre toute entière à celle que sa modestie en prive ; je déclare donc que je n'ai aucune part à la composition de ce chef-d'œuvre, et que madame de Morinville en est seule l'auteur. Mathilde, avec le ton le plus senti-

mental, se récria sur la révélation de *son secret*, et l'auditoire resta stupéfait et consterné. Les académiciens, qui n'auroient été que polis pour madame de Morinville, regrettoient amèrement leurs éloges si ridiculement outrés; les amis du prince qui, au fond, haïssoient Mathilde, parce qu'ils craignoient que le prince ne fît la folie de l'épouser, ne se consoloient pas d'avoir montré tant d'admiration. Cependant le mal étoit fait, et sans remède; à moins d'avouer la plus insigne flatterie, il falloit soutenir tout ce qu'on avoit dit; ainsi, on se contraignit, et l'on complimenta Mathilde sur son rare talent et son succès. Pour moi, qui n'avois trouvé dans toutes ces scènes que beaucoup d'amusement, je n'eus besoin d'aucun effort pour ne pas changer de ton; je félicitai Mathilde de fort bon cœur, et elle m'en sut gré. Je n'admirois nullement son drame, mais j'étois émerveillé de la profondeur et de l'ingénieuse combinaison de ses artifices.

Toute la compagnie, fort mécontente, retourna le soir à Paris, à l'exception de Mathilde, des deux comtesses et du commandeur de Nelmur; nous restâmes aussi, Florbel

et moi ; le prince, avec beaucoup de grâce, nous retint en nous faisant promettre de passer deux ou trois jours chez lui. Je vis qu'il avoit la tête tout-à-fait tournée du succès de Mathilde ; il parloit d'elle avec adoration ; elle a tous les talens, disoit-il, et au même degré de supériorité. Il nous montra un camée, qu'il avoit fait monter sur une boîte magnifique, et qu'il lui avoit vu ébaucher, nous dit-il, et je reconnus un de mes ouvrages. Il nous vanta avec le même enthousiasme sa voix, son chant, sa guitare ; il tenoit cette opinion de trois ou quatre grands artistes qui venoient chez lui, et dont Mathilde s'étoit assuré les suffrages par ses présens et ses cajoleries ; elle avoit aussi gagné la bienveillance du commandeur, l'ami intime du prince, en satisfaisant le goût qu'il avoit pour les confidences de jolies femmes, et en se moquant de l'anglomanie, que le commandeur détestoit par patriotisme. Elle lui avoit confié, sur sa naissance et ses aventures, un roman héroïque de sa composition, que le commandeur avoit trouvé fort intéressant.

Mathilde avoit recueilli beaucoup d'argent de la succession de mon oncle qui, par son

contrat de mariage, trouva les moyens de lui tout assurer, à l'exception des vingt mille francs qu'il m'avoit donnés. Elle venoit d'acheter la petite terre de Morinville, et s'étoit empressée d'en prendre le nom sous lequel elle avoit été aux eaux de Spa, où sa liaison avec le prince de S***** s'étoit formée. Elle n'avoit pu lui cacher qu'elle étoit veuve du bijoutier Delmours; mais, s'attribuant une naissance noble, elle s'étoit représentée comme une victime de l'avarice et de la dureté de sa famille, qui l'avoit forcée d'épouser un homme si au-dessous d'elle, parce qu'il n'avoit point exigé de dot. Le prince et le commandeur ne doutoient point de la vérité de cette histoire, et s'attendrissoient sur le sort d'une jeune personne si accomplie et si indignement sacrifiée. Mathilde connoissoit ma discrétion et la sûreté de mon caractère, aussi elle n'avoit eu aucune inquiétude en me revoyant; elle imagina même que, par mes talens et ce qu'elle appeloit ma facilité à écrire, je pourrois lui être fort utile, et elle conçut le projet de m'attacher à son sort. Le lendemain matin, le prince allant faire une course à Paris, et ne devant revenir que pour le dîner, Mathilde

m'emmena au bout du parc, et là, s'asseyant avec moi sur un banc, elle me dit mille choses obligeantes et tendres en faisant une courte apologie du passé, et le résultat de ce discours plein d'artifice, de flatteries et de mensonges, fut qu'elle m'avoit toujours aimé. Elle ne faisoit jamais de tels frais sans un intérêt personnel; je devinai facilement qu'elle avoit quelque dessein sur moi, je feignis de la croire, elle s'attendrit; et, après tous ces préambules: Mon cher Julien, dit-elle, je vais vous ouvrir mon cœur tout entier. Cette phrase me donna envie de rire, car dans sa bouche elle signifioit qu'elle alloit tout employer pour me séduire et me tromper. Je gardai l'air attentif et sérieux. Mathilde me regardant avec l'expression la plus sentimentale: Mon ami, poursuivit-elle, vous avez été témoin du triomphe que j'ai obtenu hier, et je vous jure que je ne m'y attendois pas.... Ah! pour cela, interrompis-je, permettez-moi de n'en rien croire; premièrement la pièce est charmante, et puis vous saviez fort bien qu'elle iroit aux nues, quand le prince s'en déclareroit auteur; au lieu que sous votre nom vous auriez eu contre vous la jalousie, la malignité, l'envie. Vous

avez fait là un calcul plein de profondeur et de génie ; de grâce ne vous en défendez pas, tête à tête avec moi.

En admirant les artifices de Mathilde, j'étois toujours certain d'en obtenir l'aveu. Elle se mit à rire. Quel ascendant vous avez sur moi! répondit-elle en riant ; je ne puis dissimuler avec vous!...... Il est vrai que j'ai trouvé ce moyen d'échapper à la malveillance des amis du prince, et j'avoue que le tour n'étoit pas maladroit. Enfin, mon cher Julien, me voici à la veille de devenir, en dépit des envieux, l'une des plus grandes dames de la cour ; et alors j'aurai une existence unique par le rang, la jeunesse, les talens de tous genres, et la réputation littéraire. Je ne m'en tiendrai pas là ; il faudra justifier la passion du prince et mon élévation ; les succès d'hier m'ont appris à connoître mon talent et mes forces. Je veux atteindre à tout, je veux faire une tragédie et un poëme épique....—Quelle ambition !...— Quand on en a, il est plat de la borner.—Vous savez donc faire des vers ?—Ce n'est qu'un mécanisme, cela peut s'apprendre. Mon ami, continua-t-elle, puisque le sort nous réunit, il faut ne plus nous séparer.... — Comment ?

—Je ne veux pas que vous retourniez dans votre triste Suède, et que vous alliez ainsi, dans la fleur de votre jeunesse, vous morfondre dans le nord. J'ai profité dès hier de l'enthousiasme du prince ; en sortant du salon, il m'a reconduit dans ma chambre; et, après une conversation d'une heure, il m'a donné sa parole de m'épouser dans huit jours.—Réellement? —Je vous retiens pour l'un des témoins, restez avec moi...—Mais...—Ecoutez-moi jusqu'au bout. Vous me conseillerez, vous m'aiderez dans mes travaux, et je ferai votre fortune. Voici d'abord ce que je vous offre: le logement, ma table, quatre mille francs de pension, et une somme d'argent comptant. Il vous revenoit vingt mille francs de la succession de votre oncle, mais vous savez sans doute que Durand, par un zèle malentendu, a voulu avoir davantage, qu'il m'a intenté deux procès qu'il a perdus, et qu'il a été obligé de payer pour vous six mille francs de frais qui ont réduit vos vingt mille francs à quatorze. Vous me l'apprenez, répondis-je, car Durand ne m'a point dit cela, et m'a remis vingt mille francs. C'est un noble procédé de sa part, reprit Mathilde; il a cru devoir payer des frais

qu'il a faits imprudemment ; tant mieux, je doublerai cette somme qui vous fera un capital de quarante mille francs, et vous resterez dans vôtre patrie, et par la suite le prince obtiendra facilement pour vous une place honorable et lucrative. Je remerciai Mathilde; mais sans aucune hésitation, je refusai nettement. Elle insista en vain, elle finit par me demander avec instance d'y réfléchir et de ne lui rendre ma réponse que dans huit jours. Je le promis, bien décidé à persister dans mon refus ; j'eus beaucoup de galanterie pour elle pendant les quarante-huit heures que je passai à cette campagne, ce qui lui persuada qu'au fond de l'ame j'étois séduit par ses offres, et que je n'avois l'air de résister que pour me faire valoir. Deux jours après mon retour à Paris, elle m'envoya Florbel, chargé de me renouveler ses propositions, et même de me dire que si je désirois quelque chose de plus, elle me l'accorderoit. Je persistai sans nul effort, car je n'éprouvois pas la moindre tentation de céder à toutes ces offres, dont je fus cependant charmé d'avoir Florbel pour témoin ; on est toujours enchanté d'avoir des preuves irrécusables de ce qu'on fait de bien ; on en

parle à ses amis avec plus de confiance et de plaisir.

Je revis Durand, qui ne voulut jamais reprendre sur mes vingt mille francs la somme qu'il avoit payée pour moi; il me répondit qu'il avoit intenté ce procès à Mathilde malgré la volonté contraire que je lui avois exprimée en partant, qu'il ne souffriroit pas que je portasse le dommage de sa faute, qu'il auroit dû mieux connoître toutes les ressources de Mathilde. Il ajouta que les procès avoient été mal jugés, et que les intrigues de Mathilde l'avoient emporté sur mon bon droit: c'est un malheur qui ne sera jamais sans exemple, sous quelque gouvernement que ce puisse être.

J'eus envie d'aller faire une visite, avant mon départ, à la baronne de Blimont; je savois qu'elle n'étoit plus jolie: ainsi je n'avois plus de danger à redouter. Je me rendis chez elle un matin, à midi; je vis d'abord sur la porte un grand écriteau qui m'annonça que l'hôtel étoit à louer. On me laissa entrer; je trouvai le nombre des domestiques diminué des deux tiers, et l'antichambre assaillie par cinq ou six créanciers, qui avoient forcé la consigne, et qui faisoient un tapage épouvantable; il y

avoit surtout un orfévre, un marchand d'étoffes et une marchande de modes qui écumoient de rage; ce qui me fit connoître que cette protection *patriotique* que la baronne avoit accordée avec tant de philosophie aux arts et aux manufactures, ne produisoit que de l'ingratitude. En traversant les appartemens dont j'avois jadis admiré la somptuosité, je ne retrouvai plus cette élégance qui m'avoit séduit; plus de parfums, plus de fleurs; tout me parut terne, fané, morne et désert........ La baronne me reçut dans son *boudoir* transformé en cabinet d'étude; des tablettes chargées de livres y remplaçoient des glaces et des tableaux voluptueux. Au lieu des superbes vases qui avoient orné la cheminée, on voyoit une sphère et des globes, et, pour tout ameublement, un bureau, des fauteuils et des chaises de crin. Celle qui habitoit ce triste réduit, où l'ostentation de la science succédoit à celle du vice, se flattoit vainement d'y trouver le repos. Les muses sont chastes et sévères, elles peuvent dédommager des illusions perdues les cœurs égarés, elles ne consolent point les cœurs corrompus. On ne goûte la paix dans leur sanctuaire, comme dans

celui de la religion, qu'en y portant l'innocence ou le repentir. Quand elles ne purifient pas l'ame, elles achèvent de la flétrir en la remplissant de toutes les passions haineuses: la jalousie, l'envie, les ressentimens implacables; et le culte qu'on croit leur rendre, rejeté par elles, devient celui des furies.

Le changement de la figure de la baronne me parut encore plus frappant qu'on ne me l'avoit dépeint; dans l'âge où une femme peut être encore si belle, il ne lui restoit pas la moindre trace d'agrément. La violence des remèdes, que des maux affreux forcèrent de lui donner, avoit détruit sans retour tous ses charmes; des yeux éteints et rouges, des dents noircies et gâtées, une maigreur effrayante, une pâleur livide, la rendoient absolument méconnoissable. Je la regardois sans pitié; j'examinois en elle, non les ravages du temps, mais ceux de la dépravation. Mon apparition l'embarrassa, car elle dut voir sur mon visage l'expression du plus désagréable étonnement. Je me hâtai de lui parler de son roman, en ne faisant mention que de ce qui méritoit d'être loué. Elle me dit que tous *les cagots*, *les bigots*, enfin tous les *hypocrites*, s'étoient dé-

chaînés contre cet ouvrage : j'avois lu ces critiques qui étoient parfaitement raisonnables, et je lui représentai doucement qu'il étoit naturel que les gens religieux désapprouvassent des principes entièrement opposés à ceux de l'Evangile. Je prouverai, s'écria-t-elle avec emportement, qu'ils sont tous des hypocrites, et que leur vie passée et même actuelle ne s'accorde nullement avec le rigorisme de leurs écrits. Il est certain, repris-je en souriant, qu'on ne pourra vous faire le même reproche, et que vous avez toujours vécu suivant votre doctrine.—J'ai été bienfaisante... — Oui, qui pourroit compter *les heureux* que vous avez faits !......... — Je vous entends et ne m'en fâche pas, *j'ai suivi la loi de la nature;* tout le reste n'est qu'hypocrisie ou bien imbécillité.—Vous n'admettez donc pas que l'on puisse avoir des opinions différentes des vôtres? Cela est étrange, je vous ai vu croire à la baguette divinatoire et à l'astrologie; pourquoi vous paroît-il impossible que l'on puisse croire à l'Evangile? — Ce qu'il y a de bien certain, c'est que tous mes ennemis sont des hypocrites, et je mettrai au jour un recueil de petites anecdotes qui ne laissera

aucun doute à cet égard.—Leurs actions n'ont rien de commun avec la critique de votre ouvrage; il s'agit de savoir si leur censure est injuste, et non si leur vie a été pure; d'ailleurs, quelles seront vos preuves?—La notoriété publique.—Prenez-y garde, Madame, chacun sait qu'à défaut de preuves et même de vraisemblance, les calomniateurs et les libellistes prétendent tous parler d'après *la notoriété publique*, comme s'il existoit un tribunal composé de juges légalement informés et non suspects, où, dans un moment d'humeur et de mécontentement, on pût aller sur-le-champ recueillir en bonne forme les arrêts diffamatoires de cet être abstrait que vous appelez *notoriété publique*......... — Vous pensez donc que l'on doit souffrir en silence les plus sanglans outrages? — A-t-on attaqué votre personne? — Non, mais on a déchiré mon livre...... — L'a-t-on calomnié en faisant de fausses citations? — On l'a calomnié en général, en prétendant qu'il est mal écrit et sans plan, sans liaison dans les idées, sans résultat, sans but (et on dit) même dans mon système, et qu'il contient des erreurs monstrueuses...—N'avez-vous pas de quoi vous consoler de cette sévé-

rité? Un très-petit nombre vous condamne, et votre ouvrage plaît et convient à tant de gens! Tous les philosophes et leurs partisans, non seulement vous approuvent, mais vous élèvent aux nues! Comment la gloire n'éteint-elle point la rancune?—Les ames fortes sont vindicatives......... — Je croyois que la force étoit dans le généreux pardon des injures; d'ailleurs en ceci on ne vous a point injuriée, vous avouez que vos censeurs ne se sont pas permis la moindre personnalité.—Par lâcheté! Pour moi, je leur montrerai que j'ai du caractère; s'ils osent m'attaquer encore, s'ils se permettent à l'avenir la moindre critique, je leur apprendrai que je sais me venger: j'ai parmi les gens de lettres des amis puissans, je poursuivrai mes détracteurs de toutes les manières, je les écraserai......... — Vous n'y parviendrez pas, s'ils ont de la fermeté d'ame; on n'écrase les vrais talens qu'en les décourageant. — Des talens, ils n'en ont point, et nous le prouverons. Alors elle entra dans le détail des vengeances qu'elle méditoit; elle me nomma ses ennemis, elle parla avec mépris de leurs personnes et de leurs ouvrages, noircit leur réputation, et me montra un or-

gueil et une animosité qui me firent horreur. Mais ce n'étoit pas sans dessein qu'elle se dévoiloit ainsi à mes yeux. A la manière dont je venois de lui parler, elle étoit persuadée que j'étois l'ami de ceux qu'elle appeloit ses détracteurs : elle espéroit que je leur rendrois compte de cet entretien, et qu'ils seroient intimidés par ses menaces. Je sortis indigné de chez elle; mais j'avois vu dans son ame un tel fonds de chagrin, de regrets superflus et de misanthropie, que je pensai qu'elle étoit assez punie par la perte de sa beauté, de ses amans, de sa fortune, et par l'ignominie de sa réputation; sa situation me rappela ce vers d'une chanson que j'ai citée :

Elmire, il falloit être sage.

En sortant de chez la baronne, j'allai reposer mon imagination et mon cœur chez la marquise d'Inglar, où j'étois sûr de trouver Edélie. Je l'y voyois souvent; nous nous parlions peu, mais nous jouissions de notre tristesse mutuelle, et du bonheur de passer quelques heures ensemble. Edélie amenoit toujours avec elle Casilde, et j'étois doublement touché des tendres caresses de cette enfant,

qui avoit alors douze ans, parce que, m'ayant si peu vu, cette affection lui étoit inspirée, et me prouvoit que sa bienfaitrice lui parloit souvent de moi. Casilde m'avoit demandé avec instance, et à plusieurs reprises, de lui donner mon portrait en miniature avant mon départ; je l'avois fait faire en médaillon par le meilleur peintre : la peinture étoit charmante, et la ressemblance parfaite; je l'avois reçu du bijoutier la veille au soir, et, en allant dîner chez la marquise, je le portai pour le donner à ma sœur. Ce ne fut pas sans une vive émotion que je fis ce présent à Casilde, en voyant les deux joues d'Edélie se couvrir du plus vif incarnat : personne heureusement ne remarqua son trouble et le mien. La conversation générale étoit fort animée sur l'assemblée *des notables* et sur les affaires publiques : on avoit, à cet égard, la curiosité qu'inspire une nouveauté; mais on étoit dans une sécurité parfaite sur les événemens. Il n'existoit pas un homme de la cour qui, à cette époque, ne fût encore convaincu qu'il étoit absolument impossible d'attenter à la prérogative royale : ils prétendoient tous qu'il n'y auroit aucun abus réformé, pas même celui des

lettres de cachet ; ainsi, sans inquiétudes comme sans prévoyance, s'endormoient tranquillement, sur les bords d'un gouffre effroyable, ceux qui devoient être les victimes de la sanglante révolution qui alloit bientôt éclater.

Après le dîner, Edélie s'approcha de moi pour me dire que la marquise de Palmis me prioit de passer chez elle le lendemain matin, entre midi et une heure, parce qu'elle avoit à me remettre un paquet important pour le vicomte d'Inglar. Je me rendis à ses ordres, le lendemain, à l'heure indiquée ; je trouvai son salon rempli comme chez un ministre : la marquise se fit attendre un quart d'heure, et arriva d'un air affairé ; elle alla parler mystérieusement à deux ou trois personnes, ne fit nulle attention à moi, s'assit et s'entretint, à demi-voix, avec deux femmes, qui lui recommandèrent une affaire : cet entretien fut interrompu plusieurs fois par des hommes qui s'approchèrent d'elle pour lui remettre des placets ; d'autres entouroient son fauteuil par derrière, et lui disoient de temps en temps quelques mots à l'oreille ; elle suffisoit à tout, et même à la conversation générale, qu'elle entamoit ou qu'elle soutenoit quand ceux qui

l'environnoient lui en laissoient la possibilité ; enfin, la foule s'écoula peu à peu ; elle m'aperçut alors, me fit un petit salut obligeant, et, un instant après, tout le monde étant presque sorti, elle m'appela, et me dit qu'elle avoit à me parler, et qu'elle me prioit d'attendre encore un peu. C'étoit une manière de congédier ceux qui étoient restés : aussi on se leva, et l'on prit congé de la marquise, qui sonna pour donner l'ordre de fermer sa porte ; ensuite elle m'emmena dans son cabinet, en me disant qu'elle étoit bien lasse de ce genre de vie, qui consumoit tout son temps. Je pensai qu'il ne tenoit qu'à elle de se débarrasser de ces importunités, puisque rien ne l'obligeoit à les souffrir ; mais c'est le langage ordinaire des ambitieux ; au plus vaniteux étalage du crédit et de la faveur, ils joignent tous la prétention d'être excédés de leur influence sur les affaires. La marquise ouvrit son secrétaire, en tira un gros paquet sous enveloppe ; et, me le remettant : Vous partez après demain ? me demanda-t-elle.—Oui, Madame, répondis-je ; alors elle m'invita à m'asseoir, en disant qu'elle étoit bien aise de causer avec moi. Il faut aller en poste, poursuivit-elle, et

sans vous arrêter. Les dépêches qui vous sont confiées sont importantes, et feront, je l'espère, grand plaisir à M. le vicomte d'Inglar. Le ministre a été charmé de sa correspondance, de son esprit, de sa sagesse, de sa sagacité : tout cela, soutenu par une réputation si parfaite, par un si beau nom, mérite bien *une dispense d'âge;* ainsi, quoiqu'il n'ait que vingt-sept ans, il est nommé ambassadeur en Russie, l'abbé Desforges secrétaire d'ambassade, et vous chargé, *par intérim,* de l'emploi qu'il va quitter en Suède, et avec les quinze mille francs de traitement. Que ce mot *intérim,* continua-t-elle, ne vous fasse pas de peine; vous pouvez être assuré que personne ne sera nommé à cette place, et que, dans dix-huit mois, au plus tard, vous aurez le titre de *chargé d'affaires*, si, comme je n'en doute pas, votre conduite et votre correspondance justifient l'idée qu'on a de vous. Je vous préviens seulement, ajouta-t-elle, que j'ai fait un petit mensonge pour vous servir; j'ai dit que vous aviez vingt-huit ans.... M. le vicomte d'Inglar, répondis-je, a eu la même idée pour me donner un peu plus de poids à Stockholm; mais ce qui me servira

beaucoup mieux que ne le pourroit faire une maturité réelle, ce sont vos bontés, Madame, et les siennes. A ces mots, je m'inclinai profondément; et, cessant de trouver ridicule qu'une femme se mêlât des affaires et s'associât, pour ainsi dire, à un ministère, j'admirai, au contraire, et du fond de mon cœur, l'intelligence, les lumières et la bonté de celle-ci; et de très-bonne foi, je l'élevois au-dessus de tous les hommes d'état dont j'avois entendu parler, en songeant que j'allois être *un chargé d'affaires*, et que j'aurois sur-le-champ *quinze mille francs* d'appointemens!... Elle me retint encore pour me faire une infinité de questions sur Eusèbe; elle montra un vif regret de ne l'avoir connu que peu de temps avant son départ; elle fit son éloge avec une sorte d'enthousiasme. Je lui contai plusieurs traits de son admirable caractère; elle m'écouta avec une admiration qui alla jusqu'au plus profond attendrissement: quand j'eus cessé de parler, elle soupira, en disant: Il ne faut pas qu'il reste en Russie plus de trois ou quatre ans tout au plus; nous le ferons revenir et entrer dans le ministère; je vous prie, M. Delmours, de lui dire que je veillerai ici

avec zèle à ses intérêts ; dites-lui encore, poursuivit-elle, que j'irai, l'année prochaine, lui faire une petite visite, et que je lui menerai Edélie.... Comment ! Madame, m'écriai-je, vous irez à Pétersbourg ?... Entre nous, répondit-elle en prenant l'air le plus ministériel, un voyage de curiosité servira de voile à une mission secrète dans le nord, et du plus haut intérêt, dont M. de Palmis est chargé, et l'on veut que j'aille avec lui. — Je conçois, en effet, Madame, que vous ne serez pas inutile au succès de la mission ; je n'y nuirai pas, répliqua-t-elle en souriant. Ici, encouragé par l'espèce de confiance qu'elle me montroit, je hasardai sur ses talens quelques phrases qui furent si bien reçues, que je m'animai ; je vantai *son génie ;* je tranchai le mot, et je vis, à la manière dont elle l'entendit, qu'elle étoit déjà toute accoutumée à cet éloge, et qu'il n'y avoit plus de flatterie nouvelle pour elle. A la cour, un crédit éclatant de dix-huit mois les a toutes épuisées ; au reste, j'étois si content d'elle, que je la quittai, persuadé qu'elle avoit au moins, en effet, le génie du cardinal de Richelieu.

CHAPITRE XXVI.

Enivrement de Julien. — Grand événement. — Départ de Julien. — Il retourne en Suède.

De chez madame de Palmis je courus précipitamment chez Durand, car j'avois besoin de confier que j'allois devenir *un chargé d'affaires* dans une cour; cependant je tâchai de prendre le maintien calme d'un homme au-dessus de sa fortune, et je contai assez tranquillement à Durand ce que je venois d'apprendre. Mon ami, me dit Durand, te voilà dans une belle passe, Dieu veuille que les événemens publics ne mettent nul obstacle à ton avancement! Personne au monde ne le désire plus que moi. Ma fortune est faite, et la tienne commence de la manière la plus avantageuse; ainsi tous mes vœux sont pour la stabilité du gouvernement, mais je t'avoue que j'entrevois des orages dans un

avenir très-prochain. — Comment? — Je vois une grande insouciance et une aveugle sécurité dans les classes où tu vis habituellement, et je vois dans une autre classe obscure, mais beaucoup plus nombreuse, une effrayante fermentation. Depuis quarante ans, des écrits pernicieux ont, sous toutes les formes, répandu tant d'erreurs, dénoué tant de liens!... La fausse philosophie a répandu partout les poisons de l'impiété; elle a fait des gens de la cour des épicuriens, et les roturiers sont presque tous, au fond de l'ame, devenus des factieux. Les uns dorment; les autres s'agitent et sont pleins d'activité; si une lutte s'engage, il n'est pas difficile de prévoir de quel côté sera la victoire. — Il y a encore des gens raisonnables, et qui ont d'excellens principes. — Sans doute; mais que pourront-ils contre une multitude armée de sophismes, et persuadée que le seul véhicule des actions héroïques est dans les passions, et que les seules lois légitimes sont les impulsions de la nature? Qu'attendre des événemens quand on ne cherche le bien que dans les sources de la corruption, et que l'on croit ne pouvoir trouver son salut qu'en se jetant volontairement dans un

labyrinthe et au milieu de tous les écueils? Cette conversation m'attrista un peu, et me donna quelques inquiétudes sur ma future grandeur, à laquelle des orages politiques, ou seulement un changement de ministère, pouvoient être si funestes!

J'allai dîner chez la marquise d'Inglar, madame de Palmis en sortoit; j'y trouvai tout le monde dans la joie de la nomination d'Eusèbe à l'ambassade de Russie. Edélie l'avoit su la veille avant moi, mais avec défense de le dire, parce que les dépêches n'étoient pas encore ministériellement expédiées. Edélie me fit mettre à côté d'elle à table; et, dans un moment où la conversation étoit générale et bruyante, elle me félicita d'un air triste sur ma place. Je ne sens, dans ce moment, lui répondis-je, que la douleur de m'expatrier.... Je disois la vérité; mais cette douleur n'étoit qu'une impression momentanée, et non une véritable affliction. Un amour, sans aucune espérance, ne peut occuper que le second rang dans un cœur ouvert à l'ambition.

Durant le dîner je contai à Edélie l'histoire des amours de Mathilde et du prince de S*****; elle en avoit déjà entendu parler dans

le monde; mais on ne croyoit pas que le prince de S***** pût se décider à l'épouser; et j'étonnai beaucoup Edélie en lui apprenant qu'il avoit eu secrètement la dispense des bans, afin d'éviter toute opposition; qu'il l'épouseroit le lendemain à sept heures du matin, sans bruit et sans éclat, et que je serois un des témoins. Je ne suis pas fâchée, dit Edélie, qu'une personne qui a porté le nom de Delmours épouse un aussi grand seigneur. Oui, repris-je en riant, voilà ce que mademoiselle de Versec appelleroit *une alliance*. Tout en me moquant sur ce point de mademoiselle de Versec, j'étois, au fond, très-flatté qu'une femme que j'avois appelée ma tante, fît un tel mariage. Mademoiselle de Versec étoit brouillée avec sa nièce, avant la mort de mon oncle; cependant elles s'étoient toujours vues de loin en loin; mais depuis six mois, elles n'avoient eu aucun rapport ensemble, et mademoiselle de Versec ignoroit absolument sa liaison avec le prince de S*****, et par conséquent son mariage. Mathilde se réservoit de lui en faire part en sortant de l'église. Le lendemain j'assistai à la cérémonie de la bénédiction nuptiale, où je tins le poêle avec le commandeur

de Nelmur, dont j'ai déjà parlé, et le seul homme de la société qu'on eût mis dans la confidence. Après le mariage, qui se fit à Paris, nous retournâmes à l'hôtel du prince, où Mathilde fut solennellement déclarée princesse de S*****. Tandis qu'on préparoit un petit déjeûner, seulement pour nous quatre, je fis part tout haut à Mathilde de la grâce qui m'étoit accordée; elle me félicita avec amitié, ainsi que le prince, et elle ajouta que j'irois loin et qu'elle l'avoit prédit; on déjeûna. Mathilde étoit dans un enivrement d'orguei et de joie qu'elle dissimuloit avec assez d'adresse, mais dont je ne perdois rien. J'avoue que son nouveau rang l'embellissoit à mes yeux; je la trouvois plus jolie, plus spirituelle. Jusque-là, je l'avois regardée nonchalamment, et maintenant je l'examinois avec cette sorte de curiosité qu'on a pour les personnes célèbres, comme si je l'eusse vue pour la première fois; il me sembloit que, pour atteindre à ce degré d'élévation, il falloit nécessairement avoir quelque chose d'extraordinaire dans le caractère et dans l'esprit; je prenois la souplesse et l'artifice pour de la supériorité.

On juge souvent ainsi les intrigans, quand ils réussissent.

Après le déjeûner, Mathilde disparut; elle revint au bout d'un quart d'heure; et, me tirant à part dans l'embrasure d'une fenêtre: Mon cher Julien, me dit-elle, j'ai un service à vous demander; je viens d'écrire à ma tante pour lui faire part de mon mariage, et l'inviter à dîner aujourd'hui; chargez-vous de lui porter ce billet, et de lui dire que si l'on ne m'eût pas prescrit le secret jusqu'à ce moment, j'aurois été lui faire cette confidence; je lui offre de l'envoyer chercher dans ma voiture; tâchez qu'elle accepte, et surtout qu'elle ne vienne pas en fiacre un jour aussi solennel que celui-ci. Je promis de m'acquitter de mon mieux de cette commission; alors Mathilde me présenta une fort belle boîte de lapis lazuli, qu'elle me pria d'accepter comme un gage de son amitié; je baisai la main qui me l'offroit, et je me hâtai d'aller chez mademoiselle de Versee, jouissant d'avance de son étonnement. J'arrivai à midi chez elle; je lui remis la lettre qui lui causa à la fois de la joie, une surprise inexprimable, et du dépit et de la colère de

n'avoir pas été mise dans la confidence, et qu'une affaire de cette importance se fût terminée sans ses conseils. Elle se répandit en plaintes, elle fit mille exclamations; et, tout-à-coup, me priant de l'attendre un moment, elle courut chez la marquise d'Inglar, elle en revint au bout de vingt minutes; elle avoit l'air fort affairé; elle me pria de dire à sa nièce que, pour éviter de lui donner un tort inexcusable, qui feroit une fâcheuse histoire dans le monde, elle iroit; elle ajouta, d'un ton sec et fier, qu'elle n'avoit pas besoin de sa voiture; je voulus insister; elle me renvoya brusquement, en disant qu'elle n'avoit pas un moment à perdre pour faire sa toilette. Je vis arriver les femmes de la marquise qui venoient pour aider la sienne; ce qui me fit conjecturer que rien ne manqueroit à l'éclat de sa parure. Je retournai chez Mathilde qui, de son côté, renfermée dans sa chambre, s'habilloit. Il étoit midi et demi; je restai dans le salon, où je vis arriver successivement toutes les personnes invitées; c'étoient toutes celles que j'avois rencontrées à la maison de campagne du prince, et trois ou quatre de plus; dans ce

nombre étoit Florbel. Enfin, parut Mathilde, brillante d'or, de perles et de pierreries. Elle entra dans le salon d'un air triomphant, et cependant son maintien étoit embarrassé; elle avoit eu de la grâce à déjeûner, parce qu'elle n'avoit pu s'occuper d'*étiquette* pour le commandeur et pour moi; mais, se trouvant en représentation, elle crut devoir à son rang un autre ton et d'autres manières; faute de tact et d'usage du grand monde, elle ne savoit pas qu'un tel changement, lorsqu'il est rapide, est toujours ridicule; si les manières sont ce qu'elles doivent être, c'est-à-dire simples, réservées, polies, obligeantes, les parvenus doivent les garder, celles-là sont bonnes dans tous les états; si elles sont mauvaises, le temps seul peut les changer; en attendant, on ne doit porter dans la société qu'une extrême retenue de la défiance de soi-même et un esprit observateur.

Mathilde, persuadée qu'on sait tout quand on a séduit un grand seigneur, se fit une dignité *de fantaisie*, composée de politesse provinciale et bourgeoise, et d'impertinence financière; elle eut de la sécheresse avec les

femmes, un sérieux affecté et de la pruderie avec les parens du prince, l'air protecteur et léger avec les gens de lettres; elle déplut à tout le monde, mais elle crut être sublime; elle ignoroit que les grandes dames dont elle se faisoit une si fausse idée, pensoient toutes qu'on n'est aimable chez soi qu'en proportion de l'apparente égalité qu'on y établit parmi les personnes qu'on y reçoit; que les nuances indispensables de politesse y doivent être si délicates, que nul n'en puisse être choqué; et que, s'il en est de marquées, elles n'expriment jamais que l'estime pour les talens, et le respect pour la vieillesse ou pour la gloire; enfin, que la véritable dignité d'une maîtresse de maison consiste surtout à savoir donner, par sa manière d'accueillir, de la considération aux personnages les moins importans et les moins remarquables qu'elle admet chez elle.

Je me glissai derrière le fauteuil de Mathilde, et je lui dis tout bas que mademoiselle de Versec allait venir, mais qu'elle avoit refusé la voiture. Ce refus donna beaucoup d'humeur à Mathilde qui ne supportoit pas

l'idée de voir dans ce jour mémorable sa tante arriver en fiacre; elle me répondit du ton le plus impertinent qu'apparemment j'avois mal fait sa commission. Je ne répliquai rien, mais je me mis à rire en la regardant fixement, et aussitôt je m'éloignai d'elle. Un moment après on entendit une voiture entrer dans la cour; le prince regarda par une des fenêtres; Mathilde frémit, imaginant que c'étoit mademoiselle de Versec, entrant audacieusement en fiacre, en sa qualité de tante, dans la cour de son hôtel, dont, suivant l'usage, les humbles fiacres étoient exclus. Elle respira quand le prince dit tout haut : C'est une voiture à la livrée d'Inglar; c'est aussi celle de ma tante, dit effrontément Mathilde. Je vais l'aller recevoir, reprit le prince, et il sortit.

C'étoit une chose à voir que l'entrée solennelle de mademoiselle de Versec apparoissant pour la première fois dans le magnifique salon de madame la princesse de S***, sa nièce!... Elle étoit majestueusement appuyée sur le bras du prince; je ne l'avois jamais vue si parée, quoique sa robe ne fût pas neuve; mais

elle avoit emprunté de superbes dentelles et des diamans à la marquise d'Inglar, dont je reconnus la grande croix de brillans et les pendans d'oreilles.... Mathilde alla au-devant d'elle, l'embrassa; mais elle ne crut pas devoir, dans sa nouvelle situation, lui baiser la main qu'elle lui présentoit avec dignité. Mademoiselle de Versec, qui, dans les grandes occasions, étoit naturellement essoufflée, et même haletante, respiroit à peine; elle trembloit, balbutioit, chanceloit; on s'empressa de l'établir dans un fauteuil; et, pour dissimuler cette violente émotion de vanité, elle joua l'attendrissement. Le prince seul en fut la dupe; il lui fit donner un verre d'eau sucrée; d'ailleurs chacun rit sous cape de cette scène, également comique et ridicule. Le dîner ne le fut pas moins. Mademoiselle de Versec, pour jouir, dans une si brillante occasion, des droits que lui donnoit la parenté, voulut partager avec Mathilde le soin de faire les honneurs de la table; et comme dans les usages bourgeois, que Mathilde avoit adoptés en grande partie, c'est un attentat à la souveraineté suprême de la maîtresse de la maison, Mathilde le trouva

très-mauvais. Mais mademoiselle de Versec, dont rien n'arrêtoit les élans, ne fit nulle attention à son humeur; elle commanda en personne expérimentée au maître d'hôtel et aux domestiques; elle s'empara impérieusement des poulets, des poulardes et des perdrix qu'elle découpa, offrit et servit; et, après dîner, elle arrangea, en dépit de Mathilde, la moitié des parties de jeu. Florbel avoit fait à la hâte quelques couplets impromptus qui lui restèrent; il y avoit à cette noce trop peu d'accord, de grâce et de gaîté pour les placer là. Je suis persuadé qu'il n'a pas manqué de les employer ailleurs; des couplets de ce genre vont à tous les mariages, car il est convenu, dans les diverses espèces d'épithalames, que toutes les mariées sont charmantes et que leurs époux sont les plus heureux de tous les mortels.

Nous avions dîné à deux heures et demie. Mademoiselle de Versec se retira à six, et m'emmena chez la marquise d'Inglar. Dans la voiture, mademoiselle de Versec, qui n'étoit pas contente de l'accueil que lui avoit fait sa nièce, me dit que, dans sa nouvelle position, elle auroit besoin de ses conseils pour

en soutenir dignement l'éclat; qu'il étoit bien heureux qu'elle se fût trouvée là pour l'aider à faire les honneurs de la maison. Elle ajouta avec amertume que, lorsqu'elle étoit entrée, Mathilde auroit dû lui nommer et lui présenter les personnages *les plus marquans* de l'assemblée. Quant au prince, comme il avoit été au-devant d'elle jusqu'au haut de l'escalier, et qu'il l'avoit reconduite de même, elle le trouvoit parfaitement aimable, et elle loua beaucoup *ses manières de grand seigneur.*

Je passai toute la soirée chez la marquise d'Inglar et avec Edélie. Cette soirée fut triste et pénible; je partois le lendemain à six heures du matin. Casilde s'y trouva, quoiqu'elle ne vînt jamais aux soupers, mais elle vouloit me faire ses adieux! Je ne pus dire un mot en particulier à Edélie, parce qu'il n'y avoit que le marquis et la marquise. Il n'y eut un peu de gaîté qu'à mon arrivée: tandis que mademoiselle de Versec se débarrassoit, dans sa chambre, de son éblouissante parure, je me permis quelques moqueries sur cette singulière noce qui firent sourire Edélie et rire aux éclats le marquis. A son grand regret, l'arrivée de

mademoiselle de Versec m'imposa silence. A onze heures, après avoir reçu les derniers ordres de la famille, je me levai pour en prendre congé. Mon trouble étoit extrême. Le marquis et la marquise m'embrassèrent; mes larmes coulèrent : ils en furent si touchés, qu'ils dirent à Edélie de m'embrasser aussi; que j'étois pour elle un second frère. Edélie s'avança; je la vis pâlir; elle appuya sa joue sur la mienne inondée de pleurs. Dans ce moment, Casilde, en sanglotant, vint se jeter à mon cou. Je pris cet enfant dans mes bras, et, me retournant de manière à n'être vu que de sa bienfaitrice, je regardai Edélie en disant : Ah! ne m'oubliez pas!..... Après avoir prononcé d'une voix entrecoupée ces paroles qui sembloient s'adresser à Casilde, je m'échappai brusquement et je sortis du salon avec un déchirement de cœur inexprimable. Je passai la nuit à pleurer; j'avois toujours devant les yeux la touchante image d'Edélie pâle et tremblante; j'appelois en vain, pour me ranimer, les espérances de l'ambition, qui n'offrent que de foibles consolations dans les momens où l'ame est douloureusement af-

fectée; et, malgré l'expérience, quand on éprouve de telles impressions, on croit de bonne foi qu'elles sont ineffaçables. Ainsi, au point du jour, je montai dans ma chaise de poste avec toute la tristesse qu'on auroit pu ressentir en partant pour un long exil.

FIN DU PREMIER VOLUME.



